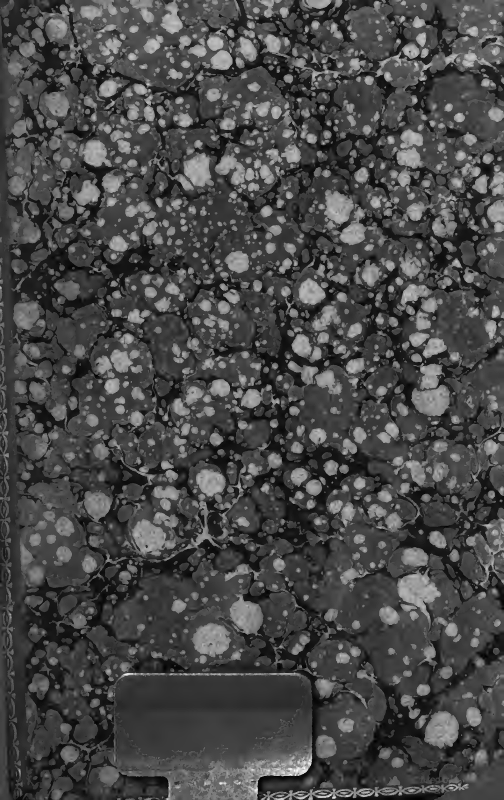
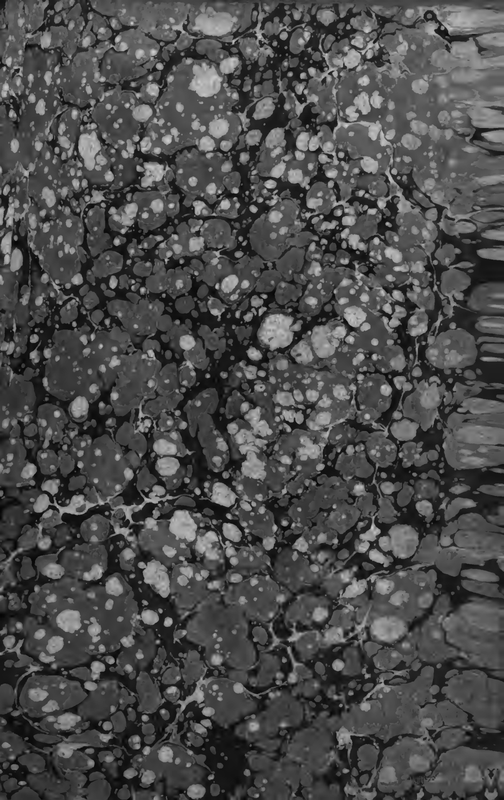






98921

THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

TOME SECOND.



THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME SECOND.

EDITION STEREOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.





A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
AN IX. (1801.)



BRUTUS,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 11 décembre 1730.

DISCOURS
SUR LA TRAGÉDIE,
A MYLORD BOLINGBROKE.

Si je dédie à un Anglais un ouvrage représenté à Paris, ce n'est pas, mylord, qu'il n'y ait aussi dans ma patrie des juges très éclairés, et d'excellents esprits auxquels j'eusse pu rendre cet hommage ; mais vous savez que la tragédie de Brutus est née en Angleterre. Vous vous souvenez que lorsque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami M. Falkener, ce digne et vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en prose anglaise le premier acte de cette piece, à-peu-près tel qu'il est aujourd'hui en vers français. Je vous en parlais quelquefois, et nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce sujet, qui, de tous, est peut-être le plus convenable à votre théâtre (1). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage susceptible de si grands sentiments. Souffrez donc que je vous présente Brutus, quoique écrit dans une autre langue, « docte sermonis utrius« que linguæ », à vous qui me donneriez des leçons de français aussi-bien que d'anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette

(1) Il y a un Brutus d'un auteur nommé Lée; mais c'est un ouvrage ignoré, qu'on ne représente jamais à Londres.

force et cette énergie qu'inspire la noble liberté de penser : car les sentiments vigoureux de l'ame passent toujours dans le langage ; et qui pense fortement, parle de même.

Je vous avoue, mylord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais passé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarrassé lorsque je voulus composer une tragédie française. Je m'étais presque accoutumé à penser en anglais ; je sentais que les termes de ma langue ne venaient plus se présenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant : c'était comme un ruisseau dont la source avait été détournée ; il me fallut du temps et de la peine pour le faire couler dans son premier lit. Je compris bien alors que pour réussir dans un art, il le faut cultiver toute sa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carriere, ce fut la sévérité de notre poésie, et l'esclavage de la rime. Je regrettais cette heureuse liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés ; d'alonger, et sur-tout d'accourcir presque tous vos mots ; de faire enjamber les vers les uns sur les autres, et de créer, dans le besoin, des termes nouveaux, qui sont toujours adoptés chez vous lorsqu'ils sont sonores, intelligibles et nécessaires. Un poëte anglais, disais-je, est un homme libre qui asservit sa langue à son génie ; le Français est un esclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers pour exprimer une pensée qu'un Anglais peut rendre en une seule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut ; l'un

court dans une carriere vaste, et l'autre marche avec des entraves dans un chemin glissant et étroit.

Malgré tontes ces réflexions et tontes ces plaintes, nous ne pourrons jamais secouer le joug de la rime; elle est esseutielle à la poésie française. Notre langne ne comporte qne pen d'inversions; nos vers ne souffreut point d'enjambement, du moins cette liberté est très rare; nos syllabes ne peuvent produire une barmonie sensible par leurs mesures longues ou breves; nos césnres et nn certain nombre de pieds ne suffiraient pas pour distinguer la prose d'avec la versification: la rime est donc nécessaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les Corneille, les Racine, les Despréaux, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, qne nous n'en pourrious pas supporter d'antres; et, je le répete eucore, qnicouque voudrait se délivrer d'uu fardeau qu'a porté le grand Corneille, serait regardé avec raison, non pas comme un génie hardi qui s'onvre nne route nonvelle, mais comme un homme très faible qni ne peut marcher dans l'ancienne carriere.

On a tenté de nous donner des tragédies en prose; mais je ne crois pas que cette entreprise pnisse désormais réussir: qui a le plus ne saurait se contenter du moins. On sera toujours mal venu à dire au public, Je viens diminner votre plaisir. Si, au milieu des tableaux de Rubens ou de Panl-Véronese, quelqu'un venait placer ses dessins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres? On est accoutumé dans les fêtes à des danses et à des chants

serait-ce assez de marcher et de parler, sous prétexte qu'on marcherait et qu'on parlerait bien, et que cela serait plus aisé et plus naturel?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les théâtres tragiques, et, de plus, toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime et à cette sévérité extrême de notre versification que nous devons ces excellents ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes, et cependant qu'il paraisse toujours libre; et nous ne reconnaissons pour poëtes, que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il est plus aisé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en français. L'exemple de notre abbé Regnier Desmarais, de l'académie française et de celle de la Crusca, en est une preuve bien évidente : il traduisit Anacréon en italien avec succès, et ses vers français sont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre Ménage était dans le même cas. Combien de nos beaux esprits ont fait de très beaux vers latins, et n'ont pu être supportables en leur langue!

Je sais combien de disputes j'ai essuyées sur notre versification en Angleterre, et quels reproches me fait souvent le savant évêque de Rochester sur cette

contrainte puérile, qu'il prétend que nous nous imposons de gaieté de cœur. Mais soyez persuadé, mylord, que plus un étranger connaîtra notre langue, et plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non seulement elle est nécessaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en est retenu plus aisément : les portraits de la vie humaine seront toujours plus frappants en vers qu'en prose; et qui dit *vers* en français dit nécessairement des vers rimés : en un mot, nous avons des comédies en prose du célebre Moliere, que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort, et qui ne sont plus jouées que de cette maniere nouvelle.

Ne pouvant, mylord, hasarder sur le théâtre français des vers non rimés, tels qu'ils sont en usage en Italie et en Angleterre, j'aurais du moins voulu transporter sur notre scene certaines beautés de la vôtre. Il est vrai, et je l'avoue, que le théâtre anglais est bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche que vous n'aviez pas une bonne tragédie; mais en récompense, dans ces pieces si monstrueuses, vous avez des scenes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les auteurs tragiques de votre nation cette pureté, cette conduite réguliere, ces bienséances de l'action et du style, cette élégance, et toutes ces finesses de l'art qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand Corneille; mais vos pieces les plus irrégulieres ont un grand mérite, c'est celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies estimées, qui sont plutôt des conversations qu'elles ne sont la

représentation d'un évènement. Un auteur italien m'écrivait dans une lettre sur les théâtres : « Un « critico del nostro Pastor Fido disse, che quel com« ponimento era un riassunto di bellissimi madri« gali; credo, se vivesse, che direbbe delle tragedie « francese, che sono un riassunto di belle elegie e « sontuosi epitalami ». J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raison. Notre délicatesse excessive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions exposer aux yeux. Nous craignons de hasarder sur la scene des spectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'est pas d'usage.

L'endroit où l'on joue la comédie, et les abus qui s'y sont glissés, sont encore une cause de cette sécheresse qu'on peut reprocher à quelques unes de nos pieces. Les bancs qui sont sur le théâtre, destinés aux spectateurs, rétrécissent la scene, et rendent toute action presque impraticable (1). Ce défaut est cause que les décorations, tant recommandées par les anciens, sont rarement convenables à la piece. Il empêche sur-tout que les acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des spectateurs, comme les Grecs et les Romains le pratiquaient sagement, pour conserver à la fois l'unité de lieu et la vraisemblance.

Comment oserions-nous sur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de Pompée, ou le gé-

(1) Enfin ces plaintes réitérées de Voltaire ont opéré la réforme du théâtre en France, et ces abus ne subsistent plus.

nie de Brutus, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choses les plus sérieuses que comme l'occasion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux sur la scene le corps de Marcus devant Caton son pere, qui s'écrie : « Heureux jeune homme, tu es mort pour ton « pays! O mes amis, laissez-moi compter ces glo« rieuses blessures! Qui ne voudrait mourir ainsi « pour la patrie? Pourquoi n'a-t-on qu'une vie à lui « sacrifier?.... Mes amis, ne pleurez point ma perte, « ne regrettez point mon fils; pleurez Rome : la maî« tresse du monde n'est plus. O liberté! ô ma pa« trie! ô vertu! etc. » Voilà ce que feu M. Addisson ne craignit point de faire représenter à Londres; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais si nous hasardions à Paris un tel spectacle, n'entendez-vous pas déja le parterre qui se récrie, et ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicatesse. L'auteur de notre tragédie de Manlius prit son sujet de la piece anglaise de M. Otway, intitulée Venise sauvée. Le sujet est tiré de l'histoire de la conjuration du marquis de Bedmar, écrite par l'abbé de Saint-Réal; et permettez-moi de dire en passant que ce morceau d'histoire, égal peut-être à Salluste, est fort au-dessus de la piece d'Otway et de notre Manlius. Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur français à déguiser sous des noms romains une aventure connue, que l'anglais a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de

Londres qu'un ambassadeur espagnol s'appelât Bedmar, et que des conjurés eussent le nom de Jaffier, de Jacques-Pierre, d'Elliot; cela seul en France eût pu faire tomber la piece.

Mais voyez qu'Otway ne craint point d'assembler tous les conjurés. Renaud prend leur serment, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, et jette de temps en temps des regards inquiets et soupçonneux sur Jaffier dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours pathétique, traduit mot pour mot de l'abbé de Saint-Réal : « Jamais « repos si profond ne précéda un trouble si grand. « Notre bonne destinée a aveuglé les plus clair- « voyants de tous les hommes, rassuré les plus ti- « mides, endormi les plus soupçonneux, confondu « les plus subtils : nous vivons encore, mes chers « amis : nous vivons, et notre vie sera bientôt fu- « neste aux tyrans de ces lieux, etc.

Qu'a fait l'auteur français? il a craint de hasarder tant de personnages sur la scene; il se contente de faire réciter par Renaud, sous le nom de Rutile, une faible partie de ce même discours, qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne sentez-vous pas, par ce seul exposé, combien cette scene anglaise est au-dessus de la française, la piece d'Otway fût-elle d'ailleurs monstrueuse?

Avec quel plaisir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de Jules César, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation! Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie; il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans

un onvrage composé dans un siecle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le latin, et qui n'eut de maître que son génie. Mais, au milien de tant de fautes grossieres, avec quel ravissement je voyais Brutus, tenant encore un poignard teint du sang de César, assembler le peuple romain, et lui parler ainsi du haut de la tribune anx harangues :

« Romains, compatriotes, amis; s'il est quelqn'un « de vous qui ait été attaché à César, qu'il sache que « Brutus ne l était pas moins : Oui, je l'aimais, Ro« mains; et si vous me demandez pourquoi j'ai versé « son sang, c'est que j'aimais Rome davantage. Vou« driez-vous voir César vivant, et mourir ses escla« ves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort? « César était mon ami, je le pleure; il était hen« reux, j'applandis à ses triomphes; il était vaillant, « je l'honore: mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y « a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regret« ter la servitude? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il « se montre; c'est lui que j'ai offensé: y a-t-il quel« qu'un assez infâme pour oublier qu'il est Romain? « qu'il parle; c'est lui seul qui est mon ennemi. »

CHOEUR DES ROMAINS.

« Personne, non, Brutus, personne.

BRUTUS.

« Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le « corps du dictateur qu'on vous apporte; les der« niers devoirs lui seront rendus par Antoine, par « cet Antoine qui, n'ayant point eu de part au châ« timent de César, en retirera le même avantage que « moi : et que chacun de vous sente le bonheur ines« timable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous

« dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami « pour le salut de Rome ; je garde ce même poignard « pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHOEUR.

» Vivez, Brutus, vivez à jamais! »

Après cette scene, Antoine vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains à qui Brutus avait inspiré sa rigueur et sa barbarie. Antoine, par un discours artificieux, ramene insensiblement ces esprits superbes ; et quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de César ; et, se servant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte et à la vengeance. Peut-être les Français ne souffriraient pas que l'on fît paraître sur leurs théâtres un chœur composé d'artisans et de plébéiens romains ; que le corps sanglant de César y fût exposé aux yeux du peuple, et qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues : c'est à la coutume, qui est la reine de ce monde, à changer le goût des nations, et à tourner en plaisir les objets de notre aversion.

Les Grecs ont hasardé des spectacles non moins révoltants pour nous. Hippolyte, brisé par sa chûte, vient compter ses blessures et pousser des cris douloureux. Philoctete tombe dans ses accès de souffrance ; un sang noir coule de sa plaie. Oedipe, couvert du sang qui dégoutte encore des restes de ses yeux qu'il vient d'arracher, se plaint des dieux et des hommes. On entend les cris de Clytemnestre que son propre fils égorge ; et Electre crie sur le théâtre : « Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre « pere ». Prométhée est attaché sur un rocher avec des

clous qu'on lui enfonce dans l'estomac et dans les bras. Les furies répondent à l'ombre sanglante de Clytemnestre par des hurlements sans aucune articulation. Beaucoup de tragédies grecques, en un mot, sont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je sais bien que les tragiques grecs, d'ailleurs supérieurs aux anglais, ont erré en prenant souvent l'horreur pour la terreur, et le dégoûtant et l'incroyable pour le tragique et le merveilleux. L'art était dans son enfance du temps d'Eschyle, comme à Londres du temps de Shakespeare; mais parmi les grandes fautes des poëtes grecs, et même des vôtres, on trouve un vrai pathétique et de singulieres beautés; et si quelques Français qui ne connaissent les tragédies et les mœurs étrangeres que par des traductions et sur des ouï-dire, les condamnent sans aucune restriction, ils sont, ce me semble, comme des aveugles qui assureraient qu'une rose ne peut avoir de couleurs vives, parcequ'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais si les Grecs et vous, vous passez les bornes de la bienséance, et si les Anglais sur-tout ont donné des spectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, aussi scrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter, et quelquefois nous n'arrivons pas au tragique dans la crainte d'en passer les bornes.

Je suis bien loin de proposer que la scene devienne un lieu de carnage, comme elle l'est dans Shakespeare, et dans ses successeurs, qui, n'ayant pas son génie, n'ont imité que ses défauts; mais j'ose croire qu'il y a des situations qui ne parais-

sent encore que dégoûtantes et horribles aux Français, et qui, bien ménagées, représentées avec art, et sur-tout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une sorte de plaisir dont nous ne nous doutons pas.

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Du moins que l'on me dise pourquoi il est permis à nos héros et à nos héroïnes de théâtre de se tuer, et qu'il leur est défendu de tuer personne? La scene est-elle moins ensanglantée par la mort d'Atalide qui se poignarde pour son amant, qu'elle ne le serait par le meurtre de César? et si le spectacle du fils de Caton, qui paraît mort aux yeux de son pere, est l'occasion d'un discours admirable de ce vieux Romain; si ce morceau a été applaudi en Angleterre et en Italie par ceux qui sont les plus grands partisans de la bienséance française; si les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas? La nature n'est-elle pas la même dans tous les hommes?

Toutes ces lois, de ne point ensanglanter la scene, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, etc. sont des lois qui, ce me semble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en est pas des regles de la bienséance, toujours un peu arbitraires, comme des regles fondamentales du théâtre, qui sont les trois unités: il y aurait de la faiblesse et de la stérilité à étendre une action au-delà de l'espace du temps et du lieu convenable. Demandez à quiconque aura inséré dans une piece trop d'évènements la raison de

cette faute : s'il est de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu assez de génie pour remplir sa piece d'un seul fait ; et s'il prend deux jours et deux villes pour son action, croyez que c'est parcequ'il n'aurait pas eu l'adresse de la resserrer dans l'espace de trois heures et dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraisemblance. Il en est tout autrement de celui qui hasarderait un spectacle horrible sur le théâtre. Il ne choquerait point la vraisemblance ; et cette hardiesse, loin de supposer de la faiblesse dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie pour mettre par ses vers de la véritable grandeur dans une action qui, sans un style sublime, ne serait qu'atroce et dégoûtante.

Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre grand Corneille, dans sa Rodogune. Il fait paraître une mere qui, en présence de la cour et d'un ambassadeur, veut empoisonner son fils et sa belle-fille, après avoir tué son autre fils de sa propre main. Elle leur présente la coupe empoisonnée, et, sur leur refus et leurs soupçons, elle la boit elle-même, et meurt du poison qu'elle leur destinait. Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodigués, et il n'appartient pas à tout le monde d'oser les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonspection, et une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que Shakespeare, par exemple, a été le seul parmi eux qui ait su évoquer et faire parler des ombres avec succès :

Within that circle none durst move but he.

Plus une action théâtrale est majestueuse ou ef-

frayante, plus elle deviendrait insipide si elle était souvent répétée; à-peu-près comme les détails des batailles, qui, étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids et ennuyeux, à force de reparaître souvent dans les histoires. La seule piece où M. Racine ait mis du spectacle, c'est son chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant sur un trône, sa nourrice et des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ses soldats de le massacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action est pathétique; mais, si le style ne l'était pas aussi, elle ne serait que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses; autrement on ne serait qu'un décorateur, et non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on représenta la tragédie de Montezume, à Paris; la scene ouvrait par un spectacle nouveau; c'était un palais d'un goût magnifique et barbare; Montezume paraissait avec un habit singulier; des esclaves armés de fleches étaient dans le fond; autour de lui étaient huit grands de sa cour, prosternés le visage contre terre: Montezume commençait la piece en leur disant:

Levez-vous, votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'envisager, et de parler à lui.

Ce spectacle charma: mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue que ce n'a pas été sans quelque crainte que j'ai introduit sur la scene française le sénat de Rome, en robes rouges, allant aux opi-

nions. Je me souvenais que lorsque j'introduisis autrefois dans Oedipe un chœur de Thébains qui disait :

O mort, nous implorons ton funeste secours!
O mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours!

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne sentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, et il fit un éclat de rire. C'est ce qui m'a empêché, dans Brutus, de faire parler les sénateurs quand Titus est accusé devant eux, et d'augmenter la terreur de la situation, en exprimant l'étonnement et la douleur de ces peres de Rome, qui sans doute devaient marquer leur surprise autrement que par un jeu muet, qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il est certain qu'il est plus difficile de bien écrire, que de mettre sur le théâtre des assassinats, des roues, des potences, des sorciers et des revenants. Aussi, la tragédie de Caton, qui fait tant d'honneur à M. Addisson, votre successeur dans le ministere, cette tragédie, la seule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit sa grande réputation qu'à ses beaux vers, c'est-à-dire à des pensées fortes et vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce sont les beautés de détail qui soutiennent les ouvrages en vers, et qui les font passer à la postérité. C'est souvent la maniere singuliere de dire des choses communes;

c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent et ce que sentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni sentiments recherchés, ni aventure romanesque dans le quatrieme livre de Virgile; il est tout naturel, et c'est l'effort de l'esprit humain. M. Racine n'est si au-dessus des autres qui ont tous dit les mêmes choses que lui, que parcequ'il les a mieux dites. Corneille n'est véritablement grand, que quand il s'exprime aussi bien qu'il pense. Souvenons-nous de ce précepte de Despréaux:

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, et la figure et la voix d'une actrice ont fait valoir sur nos théâtres. Combien de pieces mal écrites ont eu plus de représentations que Cinna et Britannicus? Mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on sait une partie de Britannicus et de Cinna par cœur. En vain le Régulus de Pradon a fait verser des larmes par quelques situations touchantes; cet ouvrage et tous ceux qui lui ressemblent sont méprisés, tandis que leurs auteurs s'applaudissent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pourraient me demander pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre est Junius Brutus; pourquoi j'ai mêlé cette passion avec l'austere vertu du sénat romain et la politique d'un ambassadeur.

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendresse; et les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un sie-

cle, car vous avez toujours un peu pris nos modes et nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon sentiment sur cette matiere?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies me paraît un goût efféminé; l'en proscrire toujours est une mauvaise humeur bien déraisonnable.

Le théâtre, soit tragique, soit comique, est la peinture vivante des passions humaines. L'ambition d'un prince est représentée dans la tragédie; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie et des intrigues d'une citoyenne; là vous pleurez la malheureuse passion de Phedre: de même, l'amour vous amuse dans un roman, et il vous transporte dans la Didon de Virgile. L'amour dans une tragédie n'est pas plus un défaut essentiel que dans l'Enéide; il n'est à reprendre que quand il est amené mal-à-propos, ou traité sans art.

Les Grecs ont rarement hasardé cette passion sur le théâtre d'Athenes; premièrement parceque leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que sur des sujets terribles, l'esprit des spectateurs était plié à ce genre de spectacles; secondement parceque les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, et qu'ainsi, le langage de l'amour n'étant pas, comme aujourd'hui, le sujet de toutes les conversations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette passion, qui de toutes est la plus difficile à représenter, par les ménagements délicats qu'elle demande. Une troisieme raison, qui me paraît assez forte, c'est que l'on n'avait point de comédiennes; les rôles des femmes étaient joués par des hommes

masqués : il semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'est tout le contraire à Londres et à Paris ; et il faut avouer que les auteurs n'auraient guere entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les Oldfield, ou les Duclos et les Le Couvreur, que d'ambition et de politique.

Le mal est que l'amour n'est souvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, et que chez les vôtres il dégénere quelquefois en débauche. Dans notre Alcibiade, piece très suivie, mais faiblement écrite, et ainsi peu estimée, on a admiré long-temps ces mauvais vers que récitait d'un ton séduisant l'Esopus (1) du dernier siecle.

Ah ! lorsque, pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides et distraits
Que mes soins de son cœur ont pu troubler la paix ;
Que, par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle :
Dans ces moments si doux, j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Venise sauvée, le vieux Renaud veut violer la femme de Jaffier, et elle s'en plaint en termes assez indécents, jusqu'à dire qu'il est venu à elle *unbutton'd*, déboutonné.

Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la piece, et non qu'il soit amené par force, pour remplir le vide de vos tragédies et des nôtres, qui sont toutes trop

(1) Le comédien Baron.

longues; il faut que ce soit une passion véritablement tragique, regardée comme une faiblesse, et combattue par des remords. Il faut, ou que l'amour conduise aux malheurs et aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux, ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'est pas invincible; sans cela ce n'est plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'est à vous, mylord, à décider si j'ai rempli quelques unes de ces conditions; mais que vos amis daignent sur-tout ne point juger du génie et du goût de notre nation par ce discours et par cette tragédie que je vous envoie. Je suis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de succès; et si les sentiments que je soumets ici à votre censure sont désapprouvés, c'est à moi seul qu'en appartient le blâme.

ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS, } consuls.
VALÉRIUS PUBLICOLA, }
TITUS, fils de Brutus.
TULLIE, fille de Tarquin.
ALGINE, confidente de Tullie.
ARONS, ambassadeur de Porsenna.
MESSALA, ami de Titus.
PROCULUS, tribun militaire.
ALBIN, confident d'Arons.
SÉNATEURS.
LICTEURS.

La scene est à Rome.

BRUTUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

Le théâtre représente une partie de la maison des consuls sur le mont Tarpéïen; le temple du Capitole se voit dans le fond. Les sénateurs sont assemblés entre le temple et la maison, devant l'autel de Mars. Brutus et Valérius Publicola, consuls, président à cette assemblée: les sénateurs sont rangés en demi-cercle. Des licteurs avec leurs faisceaux sont debout derriere les sénateurs.

BRUTUS, LES SÉNATEURS.

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez ponr rois
Que les dienx de Numa, vos vertus, et nos lois;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce snperbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui convre de son camp les rivages du Tibre,
Respecte le sénat et craint un penple libre.
Aujonrd'hui, devant vous abaissant sa hanteur,
Il demande à traiter par un ambassadeur.
Arons, qn'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux sénateurs de Rome il demande audience:
Il attend dans ce temple, et c'est à vous de voir
S'il le faut refuser, s'il le faut recevoir.

VALÉRIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puisse en attendre,
Il le faut à son roi renvoyer sans l'entendre:
Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus
Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus.
Votre fils, il est vrai, vengeur de sa patrie,
A deux fois repoussé le tyran d'Etrurie;
Je sais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains;
Je sais qu'à votre exemple il sauva les Romains:
Mais ce n'est point assez; Rome assiégée encore,
Voit dans les champs voisins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin satisfasse aux ordres du sénat;
Exilé par nos lois, qu'il sorte de l'état;
De son coupable aspect qu'il purge nos frontieres,
Et nous pourrons ensuite écouter ses prieres.
Ce nom d'ambassadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable;
Ce n'est qu'un ennemi, sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur séduisant langage:
Tout art t'est étranger; combattre est ton partage:
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les rois: ce sont là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chere:
Mais, plein du même esprit, mon sentiment differe.
Je vois cette ambassade, au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la république;
Attendant que, du ciel remplissant les décrets,

Quelque jonr avec elle ils traitent en snjets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandenr naissante,
Epier son génie, observer son pouvoir;
Romains, c'est ponr cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi dn sénat connaîtra qui nous sommes,
Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards;
Il la verra dans vous: vons êtes ses remparts.
Qu'il révere en ces lienx le dien qui nous rassemble;
Qu'il paraisse au sénat, qu'il écoute, et qu'il tremble.

(Les sénateurs se levent, et s'approchent un moment pour donner leurs voix.)

VALÉRIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le sénat passer à votre avis;
Rome, et vous, l'ordonnez: à regret j'y souscris.
Licteurs, qu'on l'introduise; et puisse sa présence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense.
(*à Brutus.*)
C'est snr vous seul ici qne nos yenx sont onverts;
C'est vons qui le premier avez rompn nos fers:
De notre liberté soutenez la qnerelle;
Brntus en est le pere, et doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SÉNAT, ARONS, ALBIN, SUITE.

(Arons entre par le côté du théâtre, précédé de deux licteurs et d'Albin son confident; il passe devant les consuls et le sénat, qu'il salue; et il va s'asseoir sur un siege préparé pour lui sur le devant du théâtre.)

ARONS.

Consnls, et vons sénat, qu'il m'est donx d'être admis
Dans ce conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces héros dont l'équité sévere
N'eut jnsqnes aujonrd'hni qu'un reproche à se faire;

Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus!
Loin des cris de ce peuple indocile et barbare,
Que la fureur conduit, réunit, et sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace et qui craint, regne et sert en un jour;
Dont l'audace....

BRUTUS.

Arrêtez, sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du sénat est de représenter
Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Etrurie
N'est point encor connu dans le sénat romain.
Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain,
Que touché des malheurs où cet état s'expose,
Comme un de ses enfants j'embrasse ici sa cause.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous;
C'est en vain que Titus en détourna les coups:
Je vois avec regret sa valeur et son zele
N'assurer aux Romains qu'une chûte plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts désolés;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah! ne refusez plus une paix nécessaire:
Si du peuple romain le sénat est le pere,
Porsenna l'est des rois que vous persécutez.
Mais vous, du nom romain vengeurs si redoutés,
Vous, des droits des mortels éclairés interpretes,
Vous, qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce capitole et ces mêmes autels
Où jadis, attestant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zele,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidele.
Quels dieux ont donc changé les droits des souverains?

Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos serments vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéissance et non point d'esclavage;
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
Le sénat à ses pieds faisant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste.
De son peuple et de lui tel était le lien:
Il nous rend nos serments lorsqu'il trahit le sien;
Et dès qu'aux lois de Rome il ose être infidele,
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah! quand il serait vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
Quel homme est sans erreur? et quel roi sans faiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous, nés tous ses sujets; vous, faits pour obéir!
Un fils ne s'arme point contre un coupable pere;
Il détourne les yeux, le plaint, et le révere.
Les droits des souverains sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs enfants; leurs juges sont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en sa colere,
N'allez pas mériter un présent plus sévere,
Trahir toutes les lois en voulant les venger,
Et renverser l'état au lieu de le changer.
Instruit par le malheur, ce grand maitre de l'homme,
Tarquin sera plus juste et plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples et des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique

Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'est plus temps : chaque état a ses lois,
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
La Grece entiere est libre, et la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus ;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême.
Numa, qui fit nos lois, y fut soumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix :
Chez les Toscans, chez vous elle a choisi ses rois ;
Ils nous ont apporté du fond de l'Etrurie
Les vices de leur cour avec la tyrannie.

(*il se leve.*)

Pardonnez-nous, grands dieux, si le peuple romain
A tardé si long-temps à condamner Tarquin !
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrieres
De notre obéissance a rompu les barrieres.
Sous un sceptre de fer tout ce peuple abattu
A force de malheurs a repris sa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes ;
Le bien public est né de l'excès de ses crimes,
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toscans,
S'ils pouvaient à leur tour être las des tyrans.

(*Les consuls descendent vers l'autel, et le sénat se leve.*)

O Mars, dieu des héros, de Rome, et des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles,
Sur ton autel sacré, Mars, reçois nos serments
Pour ce sénat, pour moi, pour tes dignes enfants.
Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître,
Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,

Que le perfide meure au milieu des tourments!
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laisse ici qu'un nom plus odieux encore
Que le nom des tyrans, que Rome entiere abhorre!

ARONS, *avançant vers l'autel.*

Et moi, sur cet autel qu'ainsi vous profanez,
Je jure au nom du roi, que vous abandonnez,
Au nom de Porsenna, vengeur de sa querelle,
A vous, à vos enfants, une guerre immortelle.

(*Les sénateurs font un pas vers le capitole.*)

Sénateurs, arrêtez, ne vous séparez pas;
Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Est-elle une victime à Rome consacrée?
Et donnez-vous des fers à ses royales mains
Pour mieux braver son pere et tous les souverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces trésors, ces richesses
Que des Tarquins dans Rome épuisaient les largesses,
Sont-ils votre conquête, ou vous sont-ils donnés?
Est-ce pour les ravir que vous le détrônez?
Sénat, si vous l'osez, que Brutus les dénie.

BRUTUS, *se tournant vers Arons.*

Vous connaissez bien mal et Rome et son génie.
Ces peres des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre et dans la pauvreté;
Au-dessus des trésors, que sans peine ils vous cedent,
Leur gloire est de domter les rois qui les possedent.
Prenez cet or, Arons; il est vil à nos yeux.
Quant au malheureux sang d'un tyran odieux,
Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille,
Le sénat à mes soins a confié sa fille;
Elle n'a point ici de ces respects flatteurs
Qui des enfants des rois empoisonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe et la mollesse
Dont la cour des Tarquins enivra sa jeunesse;
Mais je sais ce qu'on doit de bontés et d'honneur
A son sexe, à son âge, et sur-tout au malheur.

Dès ce jour, eu son camp que Tarquiu la revoie;
Mon cœur même en conçoit une secrete joie:
Qu'aux tyraus désormais rien ne reste en ces lieux
Que la haine de Rome et le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour; ce temps doit vous suffire:
Ma maison cependant est votre sûreté;
Jouissez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse:
Reportez-lui la guerre, et dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le sénat romain.
(*aux sénateurs.*)
Et nous, du capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces drapeaux et ces dards tout sanglants
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux, protégez ainsi contre nos ennemis
Le consulat du pere et les armes du fils!

SCENE III.

ARONS, ALBIN,

(qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.)

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un sénat qui se croit invincible?
Il le serait, Albin, si Rome avait le temps
D'affermir cette audace au cœur de ses enfants.
Crois-moi, la liberté, que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour et l'esclavage

Amollissaient leurs mœurs, énervaient leur courage;
Leurs rois, trop occupés à domter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix:
Mais si ce fier sénat réveille leur génie,
Si Rome est libre, Albin, c'est fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous.
Etouffons dans leur sang la semence féconde
Des maux de l'Italie et des troubles du monde;
Affranchissons la terre, et donnons aux Romains
Ces fers qu'ils destinaient au reste des humains.
Messala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Osera-t-il...?

ALBIN.

Seigneur, il doit ici se rendre;
A toute heure il y vient: Titus est son appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler? Puis-je compter sur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Messala conspire
Pour changer ses destins plus que ceux de l'empire:
Il est ferme, intrépide, autant que si l'honneur
Ou l'amour du pays excitait sa valeur;
Maître de son secret, et maître de lui-même,
Impénétrable, et calme en sa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorsque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux;
Et ses lettres depuis.... Mais je le vois paraître.

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Généreux Messala, l'appui de votre maître,
Eh bien! l'or de Tarquin, les présents de mon roi,

Des sénateurs romains n'ont pu tenter la foi?
Les plaisirs d'une cour, l'espérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte?
Ces fiers patriciens sont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, et ne craignant rien d'eux?
Sont-ils sans passions, sans intérêt, sans vice?

MESSALA.

Ils osent s'en vanter; mais leur feinte justice,
Leur âpre austérité que rien ne peut gagner,
N'est dans ces cœurs hautains que la soif de régner;
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême;
Ils ont brisé le jong pour l'imposer eux-même.
De notre liberté ces illustres vengeurs,
Armés pour la défendre, en sont les oppresseurs.
Sous les noms séduisants de patrons et de peres,
Ils affectent des rois les démarches altieres.
Rome a changé de fers; et, sous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en est-il d'assez sage
Pour détester tout bas cet indigne esclavage?

MESSALA.

Peu sentent leur état; leurs esprits égarés
De ce grand changement sont encore enivrés;
Le plus vil citoyen, dans sa bassesse extrême,
Ayant chassé les rois pense être roi lui-même.
Mais, je vous l'ai mandé, seigneur, j'ai des amis
Qui sous ce joug nouveau sont à regret soumis;
Qui, dédaignant l'erreur des peuples imbécilles,
Dans ce torrent fougueux restent seuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête et les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les états.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'espere?
Serviront-ils leur prince?

MESSALA.

Ils sont prêts à tout faire;

Tout leur sang est à vous : mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles sujets ils servent des ingrats ;
Ils ne se piquent point du devoir fanatique
De servir de victime au pouvoir despotique,
Ni du zele insensé de courir au trépas
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup ; mais, devenu leur maître,
Il les oubliera tous, on les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, et bientôt ennemis :
Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
Rejeté par dédain dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter sur eux :
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom seul impose à ce peuple volage ;
Un chef assez puissant pour obliger le roi,
Même après le succès, à nous tenir sa foi ;
Ou, si de nos desseins la trame est découverte,
Un chef assez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il est l'appui de Rome, il est fils de Brutus ;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injustices
Dont ce sénat superbe a payé ses services ?
Lui seul a sauvé Rome, et toute sa valeur
En vain du consulat lui mérita l'honneur ;
Je sais qu'on le refuse.

MESSALA.

Et je sais qu'il murmure ;
Son cœur altier et prompt est plein de cette injure ;
Pour toute récompense il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.

J'observe d'assez près son ame impérieuse,
Et de son fier courroux la fougue impétueuse :
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer ;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
La bouillante jeunesse est facile à séduire :
Mais que de préjugés nous aurions à détruire !
Rome, un consul, un pere, et la haine des rois,
Et l'horreur de la honte, et sur-tout ses exploits.
Connaissez donc Titus ; voyez toute son ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poison qui l'enflamme ;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait ?

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce secret de son cœur :
Il en rougit lui-même, et cette ame inflexible
N'ose avouer qu'elle aime, et craint d'être sensible.
Parmi les passions dont il est agité
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS.

C'est donc des sentiments et du cœur d'un seul homme
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome !
(*à Albin.*)
Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.
(*à Messala.*)
Entrons chez la princesse. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque science :
Je lirai dans son ame, et peut-être ses mains
Vont former l'heureux piege où j'attends les Romains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

(Le théâtre représente, ou est supposé représenter un appartement du palais des consuls.)

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

Non, c'est trop offenser ma sensible amitié;
Qui peut de son secret me cacher la moitié,
En dit trop et trop peu, m'offense et me soupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du sénat avec moi détesta la rigueur,
Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu dévorer si long-temps
Une douleur plus tendre, et des maux plus touchants?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition qui domine en votre ame
Eteignait-elle en vous de si chers sentiments?
Le sénat a-t-il fait vos plus cruels tourments?
Le haïssez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec transport, je hais avec furie:

Je suis extrême en tout, je l'avoue, et mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, et connaît son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour, et non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Messala? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon sang pour ce sénat jaloux:
Tu le sais, ton courage ent part à ma victoire.
Je sentais du plaisir à parler de ma gloire;
Mon cœur, enorgueilli des succès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats;
On confie aisément des malheurs qu'on surmonte:
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte!

MESSALA.

Quelle est donc cette honte et ce grand repentir?
Et de quels sentiments auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même et d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc! l'ambition, l'amour et ses fureurs,
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;
De ce conseil de rois l'orgueil insupportable
Méprise ma jeunesse et me refuse un rang
Brigué par ma valeur, et payé par mon sang.
Au milieu du dépit dont mon ame est saisie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enleve Tullie:
On te l'enleve, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'osais y prétendre, et ton cœur est jaloux.
Je l'avouerai, ce feu, que j'avais su contraindre,
S'irrite en s'échappant, et ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait, elle partait; mon cœur
De sa funeste flamme allait être vainqueur;

Je rentrais dans mes droits, je sortais d'esclavage.
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi, le fils de Brutus, moi, l'ennemi des rois,
C'est du sang de Tarquin que j'attendrais des lois!
Elle refuse encor de m'en donner, l'ingrate!
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, et la honte, et l'amour,
De mes sens soulevés disposent tour-à-tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toujours de tes conseils j'ai chéri la prudence.
Eh bien! fais-moi rougir de mes égarements.

MESSALA.

J'approuve et votre amour et vos ressentiments.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce sénat de tyrans dont l'orgueil nous maîtrise?
Non; s'il vous faut rougir, rougissez en ce jour
De votre patience, et non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux et de tant de vaillance,
Citoyen sans pouvoir, amant sans espérance,
Je vous verrais languir victime de l'état,
Oublié de Tullie, et bravé du sénat?
Ah! peut-être, seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, et se venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon esprit éperdu?
Moi, j'aurais pu fléchir sa haine ou sa vertu!
N'en parlons plus: tu vois les fatales barrieres
Qu'élevent entre nous nos devoirs et nos peres:
Sa haine désormais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MESSALA.

Oui, seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend justice;

Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah! ce ciel plus propice
Lui destinait peut-être un empire plus doux;
Et sans ce fier sénat, sans la guerre, sans vous....
Pardonnez: vous savez quel est son héritage;
Son frere ne vit plus, Rome était son partage.
Je m'emporte, seigneur; mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr;
Si mon sang....

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, crois-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques moments égaré ma raison;
Mais le cœur d'un soldat sait domter la mollesse;
Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse.

MESSALA.

Vous voyez des Toscans venir l'ambassadeur;
Cet honneur qu'il vous rend....

TITUS.

Ah, quel funeste honneur!
Que me veut-il? C'est lui qui m'enleve Tullie;
C'est lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

Après avoir en vain près de votre sénat
Tenté ce que j'ai pu pour sauver cet état,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juste hommage
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, et soutient son pays
Au bord du précipice où le sénat l'a mis.

Ah! que vous étiez digne et d'un prix plus auguste,
Et d'un autre adversaire, et d'un parti plus juste!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne salaire aurait été payé!
Il est, il est des rois, j'ose ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le sort de leur empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome éprise, et le sénat jaloux.
Je vous plains de servir sous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, se fait un lâche honneur
D'appesantir sa main sur son libérateur;
Lui qui, s'il n'usurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos soins, seigneur, et mes soupçons
De vos bontés pour moi respectent les raisons.
Je n'examine point si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma république,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscrétions qui suivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise;
Ce cœur est tout ouvert, et n'a rien qu'il déguise.
Outragé du sénat, j'ai droit de le haïr;
Je le hais: mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle;
Vainqueurs de nos débats, nous marchons réunis;
Et nous ne connaissons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je suis, et ce que je veux être.
Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux:
J'aime encor mieux, seigneur, ce sénat rigoureux,
Tout injuste pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour et le sceptre d'un maître.
Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur

La liberté gravée, et les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire ?
Seigneur, ainsi qu'à vous la liberté m'est chere:
Quoique né sous un roi, j'en goûte les appas ;
Vous vous perdez pour elle, et n'en jouissez pas.
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique
Que l'esprit d'un état qui passe en république ?
Vos lois sont vos tyrans; leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur:
Le sénat vous opprime, et le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil sévere,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire;
Et d'un bannissement le décret odieux
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.
Je sais bien que la cour, seigneur, a ses naufrages ;
Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs,
Etale auprès d'un roi ses dons les plus flatteurs;
Il récompense, il aime, il prévient les services:
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du souverain, de ses rayons couvert,
Vous ne servez qu'un maître, et le reste vous sert.
Ebloui d'un éclat qu'il respecte et qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un sénat trop jaloux;
Et les séveres lois se taisent devant nous.
Ah! que, né pour la cour, ainsi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes !
Je vous l'ai déja dit, il vous aimait, seigneur;
Il aurait avec vous partagé sa grandeur:

Du sénat à vos pieds la fierté prosternée
Aurait....

TITUS.

J'ai vu sa cour, et je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il est vrai, mendier son appui,
Et, son premier esclave, être tyran sous lui.
Grace au ciel, je n'ai point cette indigne faiblesse;
Je veux de la grandeur, et la veux sans bassesse:
Je sens que mon destin n'était point d'obéir;
Je combattrai vos rois; retournez les servir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance;
Mais songez que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en souvient toujours: hier encor, seigneur,
En pleurant avec moi son fils et son malheur,
Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon empire et ma fille.

TITUS, *en se détournant.*

Sa fille! dieux! Tullie! O vœux infortunés!

ARONS, *en regardant Titus.*

Je la ramene au roi que vous abandonnez;
Elle va, loin de vous et loin de sa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie:
Vous cependant ici servez votre sénat,
Persécutez son pere, opprimez son état.
J'espere que bientôt ces voûtes embrasées,
Ce capitole en cendre, et ces tours écrasées,
Du sénat et du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah! mon cher Messala, dans quel trouble il me laisse!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me presse!

Moi, j'aurais pu.... ! mais non, ministre dangereux,
Tu venais épier le secret de mes feux.
Hélas! en me voyant se peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faiblesse, il retourne à sa cour
Insulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouser, lui consacrer ma vie!
Le ciel à mes desirs eût destiné Tullie!
Malheureux que je suis!

MESSALA.

Vous pourriez être heureux;
Arons pourrait servir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Bannissons un espoir si frivole :
Rome entiere m'appelle aux murs du capitole;
Le peuple, rassemblé sous ces arcs triomphaux
Tout chargés de ma gloire et pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les serments redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez servir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux servir;
Oui, tel est mon devoir, et je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémissez pourtant!

TITUS.

Ma victoire est cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en sera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.

MESSALA.

Allons, suivons ses pas; aigrissons ses ennuis;
Enfonçons dans son cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

Arrêtez, Messala; j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, seigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeste poison
Se répand en secret sur toute ma maison.
Tiberinus, mon fils, aigri contre son frere,
Laisse éclater déja sa jalouse colere;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le sénat son fier ressentiment.
L'ambassadeur toscan, témoin de leur faiblesse,
En profite avec joie autant qu'avec adresse;
Il leur parle, et je crains les discours séduisants
D'un ministre vieilli dans l'art des courtisans.
Il devait dès demain retourner vers son maître;
Mais un jour quelquefois est beaucoup pour un traître.
Messala, je prétends ne rien craindre de lui;
Allez lui commander de partir aujourd'hui:
Je le veux.

MESSALA.

C'est agir sans doute avec prudence,
Et vous serez content de mon obéissance.

BRUTUS.

Ce n'est pas tout: mon fils avec vous est lié;
Je sais sur son esprit ce que peut l'amitié.
Comme sans artifice, il est sans défiance:
Sa jeunesse est livrée à votre expérience.
Plus il se fie à vous, plus je dois espérer
Qu'habile à le conduire, et non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abusant de son âge,

Tirer de ses erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux, et corrompre son cœur.

MESSALA.

C'est de quoi dans l'instant je lui parlais, seigneur.
Il sait vous imiter, servir Rome et lui plaire;
Il aime aveuglément sa patrie et son pere.

BRUTUS.

Il le doit: mais sur-tout il doit aimer les lois;
Il doit en être esclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer n'aime point sa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux si son bras l'a servie.

BRUTUS.

Il a fait son devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le sien
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non: le consulat n'est point fait pour son âge;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi, le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption:
Le prix de la vertu serait héréditaire.
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux pere,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe et dans l'oisiveté:
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse et tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, je me plais à le croire,
Représentez-lui mieux sa véritable gloire;
Etouffez dans son cœur un orgueil insensé:
C'est en servant l'état qu'il est récompensé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple:
C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple;

Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui;
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme:
Le flatter, c'est le perdre, et c'est outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, seigneur, à le suivre aux combats;
J'imitais sa valeur, et ne l'instruisais pas.
J'ai peu d'autorité; mais, s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, et jamais n'encensez ses erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCENE V.

MESSALA.

Il n'est point de tyran plus dur, plus haïssable,
Que la sévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu
Cet orgueil insultant de ta fausse vertu.
Colosse, qu'un vil peuple éleva sur nos têtes,
Je pourrai t'écraser, et les foudres sont prêtes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS, *une lettre à la main.*

Je commence à goûter nne juste espérance;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence.
Tout succede à mes vœnx. Oni, cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, et celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale?
A-t-on bien observé la porte Quirinale?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les remparts cette nnit ne nons sont point livrés?
Tarquin est-il content? crois-tu qu'on l'introduise
On dans Rome sanglante, on dans Rome soumise?

ALBIN.

Tout sera prêt, seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déja le fruit;
Il pense de vos mains tenir son diadême;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheurenx,
Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux;
On demain sous ses lois Rome sera rangée;
Rome en cendres peut-être, et dans son sang plongée.
Mais il vaut mieux qu'un roi, sur le trône remis,
Commande à des sujets malheureux et soumis,
Que d'avoir à domter, au sein de l'abondance,

D'nn peuple trop heureux l'indocile arrogance.
(*à Albin.*)
Allez; j'attends ici la princesse en secret.
(*à Messala.*)
Messala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

Eh bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des rois pensez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

Je vous l'avais prédit; l'inflexible Titus
Aime trop sa patrie, et tient trop de Brutus.
Il se plaint du sénat, il brûle pour Tullie;
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalousie,
Le feu de son jeune âge et de ses passions,
Semblaient ouvrir son ame à mes séductions.
Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte;
Son amour est au comble, et Rome est la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur
Que pour le nom de roi Rome imprime en son cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé sévere;
Le seul nom des Tarquins irritait sa colere;
De son entretien même il m'a soudain privé;
Et je hasardais trop, si j'avais achevé.

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala désespere.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frere,
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi! vous auriez déja gagné Tibérinus?

Par quels ressorts secrets, par quelle heureuse intrigue?

MESSALA.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit, depuis long-temps,
De son frere et de lui les honneurs différents;
Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces festons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains et celui de Brutus
Dans ces solemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui, dans son ame aigrie,
Echauffent le poison de sa secrete envie.
Et cependant Titus, sans haine et sans courroux,
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de son char de victoire,
Et semble en l'embrassant l'accabler de sa gloire.
J'ai saisi ces moments; j'ai su peindre à ses yeux
Dans une cour brillante un rang plus glorieux;
J'ai pressé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome après le rang suprême:
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler;
Il est à vous, seigneur, et cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus seul y commande, et sa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos destins;
C'est un dieu qui préside au salut des Romains.
Gardez de hasarder cette attaque soudaine,
Sûre avec son appui, sans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais si du consulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la suprême grandeur,
Et Tullie, et le trône, offerts à son courage?

MESSALA.

Le trône est un affront à sa vertu sauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, seigneur;
Il l'aime d'autant plus qu'il combat son ardeur.
Il brûle pour la fille en détestant le pere;
Il craint de lui parler, il gémit de se taire;
Il la cherche, il la fuit; il dévore ses pleurs;
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un si cruel orage,
Un moment quelquefois renverse un grand courage.
Je sais quel est Titus: ardent, impétueux,
S'il se rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fiere ambition qu'il renferme dans l'ame
Au flambeau de l'amour peut rallumer sa flamme.
Avec plaisir sans doute il verrait à ses pieds
Des sénateurs tremblants les fronts humiliés:
Mais je vous tromperais, si j'osais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.
Je peux parler encore, et je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puisqu'il est amoureux, je compte encor sur lui.
Un regard de Tullie, un seul mot de sa bouche
Peut plus pour amollir cette vertu farouche
Que les subtils détours et tout l'art séducteur
D'un chef de conjurés et d'un ambassadeur.
N'espérons des humains rien que par leur faiblesse.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendresse,
Voilà des conjurés qui serviront mon roi;
C'est d'eux que j'attends tout: ils sont plus forts
que moi.

(*Tullie entre. Messala se retire.*)

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

Madame, en ce moment je reçois cette lettre
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon pere, et changez son destin!
(*elle lit.*)
« Le trône des Romains peut sortir de sa cendre:
« Le vainqueur de son roi peut en être l'appui:
« Titus est un héros; c'est à lui de défendre
« Un sceptre que je veux partager avec lui.
« Vous, songez que Tarquin vous a donné la vie;
« Songez que mon destin va dépendre de vous.
« Vous pourriez refuser le roi de Ligurie;
« Si Titus vous est cher, il sera votre époux. »
Ai-je bien lu?.. Titus?.. seigneur... est-il possible?
Tarquin, dans ses malheurs jusqu'alors inflexible,
Pourrait...? mais d'où sait-il...? et comment...? Ah, seigneur!
Ne veut-on qu'arracher les secrets de mon cœur?
Epargnez les chagrins d'une triste princesse;
Ne tendez point de piege à ma faible jeunesse.

ARONS.

Non, madame, à Tarquin je ne sais qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire, et vous servir;
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des secrets qu'en mon sein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil présomptueux
Vers le voile sacré que vous jetez sur eux;
Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire
Que le ciel veut par vous relever cet empire,
Que ce trône est un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je servirais mon pere, et serais à Titus!
Seignenr, il se ponrrait...

ARONS.

N'en doutez point, princesse.
Pour le sang de ses rois ce héros s'intéresse.
De ces républicains la triste austérité
De son cœur généreux révolte la fierté;
Les refus dn sénat ont aigri son courage;
Il peuche vers son prince: achevez cet onvrage.
Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer;
Mais pnisqu'il vous connaît. il vous doit adorer.
Quel œil, sans s'éblonir. peut voir un diadême
Présenté par vos mains, embelli par vons-même?
Parlez-lui seulement, vons pourrez tont snr lui;
De l'eunemi des rois triomphez aujonrd'hni;
Arrachez au sénat, rendez à votre pere
Ce grand appui de Rome et son dieu tutélaire;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains
Et la cause d'nn pere, et le sort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel! qne je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes plenrs t'ont désarmé, tout change; et ta justice,
Anx feux dont j'ai rougi rendant leur pnreté,
En les récompensant, les met en liberté.
(*à Algine.*)
Va le chercher, va, conrs. Dieux! il m'évite encore:
Faut-il qu'il soit heureux, hélas! et qu'il l'ignore?
Mais.... n'écouté-je point un espoir trop flattenr?
Titus pour le sénat a-t-il donc taut d'horreur?
Que dis-je? hélas! devrais-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sais que le sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, et qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi, n'en doute point; il m'aime.
Va, dis-je...

(Algine sort.)

Cependant ce changement extrême....
Ce billet !.. De quels soins mon cœur est combattu !
Eclatez, mon amour, ainsi que ma vertu !
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi ! mon pere à mes feux va devoir sa couronne !
De Titus et de lui je serais le lien !
Le bonheur de l'état va donc naître du mien !
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,
T'entendre sans regrets, te parler sans remords?
Tous mes maux sont finis : Rome, je te pardonne;
Rome, tu vas servir si Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber si Titus est à moi:
Ton héros m'aime; tremble, et reconnais ton roi.

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

Madame, est-il bien vrai? daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si justement haï, si coupable envers vous,
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout est changé pour nous.
Le destin me permet... Titus... il faut me dire
Si j'avais sur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, et de mon désespoir?
Vous ne l'avez que trop cet empire fnneste;
L'amonr vons a sonmis mes jonrs, que je déteste:
Commandez, épnisez votre juste conrroux;
Mon sort est en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! Titus tremblant ne vons en croit qu'à peine;
Moi, je ne serais plus l'objet de votre haine!
Ah! princesse, achevez; qnel espoir enchanteur
M'éleve en un moment au faîte du bonheur!

TULLIE, *en donnant la lettre.*

Lisez, rendez heureux, vous, Tullie, et mon pere.
(*tandis qu'il lit.*)
Je puis donc me flatter... Mais quel regard sévere!
D'où vient ce morne acceuil, et ce front consterné?
Dieux!...

TITUS.

Je suis des mortels le plns infortuné;
Le sort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur et soudain me l'arrache;
Et, pour combler les maux que mon cœur a soufferts,
Je puis vous posséder, je vous aime, et vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
An comble des horreurs on de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; et je n'ai désormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tn? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, qnand tu vois que je t'aime!

Je ne m'en cache plus ; un trop juste pouvoir,
Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie ;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ses sentiments s'expliquer sans rougir,
Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir!
Que m'oses-tu parler de malheur et de crime?
Ah! servir des ingrats contre un roi légitime,
M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits ;
Ce sont là mes malheurs, et voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, et mets dans la balance
Les refus du sénat, et la toute-puissance.
Choisis de recevoir ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, et de Rome ou de moi
Inspirez-lui, grands dieux! le parti qu'il doit
prendre.

TITUS, *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Eh bien ! crains-tu de me l'apprendre?
Parle, ose mériter ta grace ou mon courroux.
Quel sera ton destin?...

TITUS.

D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidele;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, madame, et de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais...

TITUS.

Ah! pardonnez, princesse :
Oubliez ma fureur, épargnez ma faiblesse;
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter ni vous suivre :

Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne saurait vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle est encore à toi.

TITUS.

Eh bien! si vous m'aimez, ayez l'ame romaine,
Aimez ma république, et soyez plus que reine;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, et l'amour de mes lois.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mere,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre pere:
Que les Romains, vaincus en générosité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui? moi, j'irais trahir...?

TITUS.

Mon désespoir m'égare:
Non, toute trahison est indigne et barbare.
Je sais ce qu'est un pere, et ses droits absolus;
Je sais... que je vous aime... et ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon sang et ma patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah barbare! en est-il donc sans moi?

TITUS.

Nous sommes ennemis... La nature, la loi
Nous impose à tous deux un devoir si farouche.

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut sortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Ose donc me servir;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, LICTEURS.

BRUTUS, *à Tullie.*

Madame, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domestiques;
Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier,
Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant sa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.
Souffrez que je rappelle un triste souvenir:
Je vous privai d'un pere, et dus vous en servir.
Allez, et que du trône, où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité soit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux lois;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois;
Et si de vos flatteurs la funeste malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la justice;
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
Souvenez-vous de Rome, et songez à Tarquin:
Et que ce grand exemple, où mon espoir se fonde,
Soit la leçon des rois et le bonheur du monde.
(*à Arons.*)
Le sénat vous la rend, seigneur; et c'est à vous
De la remettre aux mains d'un pere et d'un époux.
Proculus va vous suivre à la porte sacrée.

TITUS, *éloigné.*

O de ma passion fureur désespérée!
(*il va vers Arons.*)
Je ne souffrirai point, non... permettez, seigneur...
(*Brutus et Tullie sortent avec leur suite.*)
(*Arons et Messala restent.*)
Dieux! ne mourrai-je point de honte et de douleur?

(*à Arons.*)
Pourrai-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le temps me presse;
Il me faut suivre ici Brutus et la princesse;
Je puis d'une heure encor retarder son départ;
Craignez, seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans son appartement nous pouvons l'un et l'autre
Parler de ses destins, et peut-être du vôtre.

(*il sort.*)

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort qui nous as rejoints, et qui nous désunis!
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
Ah! cache, si tu peux, ta fureur et tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes;
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en est fait; Titus n'en sera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain scrupule à vos desirs s'oppose?

TITUS.

Abominables lois que la cruelle impose!
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrais vous servir!
Peuples que j'ai sauvés, je pourrais vous trahir!
L'amour dont j'ai six mois vaincu la violence,
L'amour aurait sur moi cette affreuse puissance!
J'exposerais mon pere à ses tyrans cruels!
Et quel pere? un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de son pays, qui m'instruisit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'eusse égalé peut-être.
Après tant de vertus quel horrible destin!

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen romain;
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître:
Seigneur, vous serez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire, et l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce consul, ce héros que l'on nomme
Le pere, le soutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains
Sur les débris d'un trône écrasé par vos mains,
S'il eût mal soutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embellissez ce grand nom de vainqueur
Du nom plus glorieux de pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des maîtres,
Pesaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple et la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer si vous régnez sur elle.
Ce pouvoir souverain que j'ai vu tour-à-tour
Attirer de ce peuple et la haine et l'amour,
Qu'on craint en des états, et qu'ailleurs on desire,
Est des gouvernements le meilleur ou le pire;
Affreux sous un tyran, divin sous un bon roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi?
Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien! apprenez donc que l'on va vous ravir
L'inestimable honneur dont vous n'osez jouir;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; dieux! parle... qui?

MESSALA.

Votre frere.

TITUS.

Mon frere ?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS.

Mon frere trahit Rome ?

MESSALA.

Il sert Rome et son roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel !.. perfide !.. écoutez: mon cœur long-temps séduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frere :
Mais plutôt votre sang...

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frappez, je le mérite en voulant vous servir :
Du sang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frere et d'une amante ;
Et, leur tête à la main, demandez au sénat,
Pour prix de vos vertus, l'honneur du consulat ;
Ou moi-même à l'instant, déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'ambassadeur toscan peut maintenant vous voir;
Il est chez la princesse.

TITUS.

... Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O dieux de Rome! O dieux de ma patrie!
Frappez, percez ce cœur de sa honte alarmé,
Qui serait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'est donc à vous, sénat, que tant d'amonr s'immole?
A vous, ingrats!... Allons...
(*à Messala.*)
Tu vois ce capitole
Tout plein des monnments de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il est rempli d'un sénat détesté.

TITUS.

Je le sais. Mais... du ciel qui tonne sur ma tête
J'entends la voix qni crie, Arrête, ingrat, arrête!
Tu trahis ton pays... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me secourez, je suis encor Titus.
La gloire a de mes jonrs accompagné la conrse;
Je n'ai point de mon sang déshonoré la source,
Votre victime est pure; et s'il fant qu'aujonrd'hui
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut qne je sneccombe au destin qui m'opprime,
Dieux! sauvez les Romains, frappez avant le crime!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y suis résolu, partez; c'est trop attendre:
Honteux, désespéré, je ne veux rien entendre;
Laissez-moi ma vertu, laissez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raisons, faible contre ses pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... Ah dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts seuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt passé l'heure avec peine accordée
Que vous-même, seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, je l'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en secret un destin plus heureux!
J'espérais couronner des ardeurs si parfaites;
Il n'y faut plus penser.

TITUS.

Ah, cruel que vous êtes!
Vous avez vu ma honte et mon abaissement;
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendresses,

Allez à vos deux rois annoncer mes faiblesses;
Contez à ces tyrans terrassés par mes coups
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins que, parmi tant de larmes,
Malgré vous et Tullie, et ses pleurs, et ses charmes;
Vainqueur encor de moi, libre, et toujours Romain,
Je ne suis point soumis par le sang de Tarquin;
Que rien ne me surmonte, et que je jure encore
Une guerre éternelle à ce sang que j'adore.

ARONS.

J'excuse la douleur où vos sens sont plongés;
Je respecte en partant vos tristes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je soupire:
Elle en mourra, c'est tout ce que je peux vous dire.
Adieu, seigneur.

MESSALA.

O ciel!

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Non, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir:
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez...

TITUS.

Je suis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le sais; mais enfin
Je ne puis séparer Tullie et mon destin.
Je respire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, et que ton zele
Souleve nos amis, rassemble nos soldats:
En dépit du sénat je retiendrai ses pas;
Je prétends que dans Rome elle reste en otage:

Je le veux.

MESSALA.

Dans quels soins votre amour vous engage !
Et que prétendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer sans fruit un amour malheureux ?

TITUS.

Eh bien! c'est au sénat qu'il faut que je m'adresse.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudesse;
Dis-leur que l'intérêt de l'état, de Brutus....
Hélas! que je m'emporte en desseins superflus.

MESSALA.

Dans la juste douleur où votre ame est en proie,
Il faut, pour vous servir....

TITUS.

Il faut que je la voie ;
Il faut que je lui parle. Elle passe en ces lieux ;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je suis perdu, c'est elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

On vous attend, madame.

TULLIE.

Ah, sentence cruelle!
L'ingrat me touche encore, et Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, et tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux
Je sais ce que je dois, et non ce que je veux;
Je n'ai plus de raison, vous me l'avez ravie.
Eh bien! guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran sur mes sens éperdus;
Dictez, si vous l'osez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens qu'a sauvés mon courage;
Qu'un pere, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin....

TULLIE.

M'en préservent les dieux!
La nature te parle, et sa voix m'est trop chere;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un pere;
Rassure-toi; Brutus est désormais le mien;
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien;
Notre amour, mon hymen, mes jours en sont le gage:
Je serai dans tes mains sa fille, son otage.
Peux-tu délibérer? Penses-tu qu'en secret
Brutus te vît au trône avec tant de regret?
Il n'a point sur son front placé le diadême;
Mais, sous un autre nom, n'est-il pas roi lui-même?
Son regne est d'une année, et bientôt... Mais, hélas!
Que de faibles raisons, si tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... et je t'adore.
Tu pleures, tu frémis; il en est temps encore;
Acheve, parle, ingrat! que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine; elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'est trop essuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagements, tes plaintes, tes injures;

Je te rends ton amour dont le mien est confus,
Et tes trompeurs serments, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te sacrifie,
Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai senti pour toi.
J'ai réglé mon destin; Romain dont la rudesse
N'affecte de vertu que contre ta maîtresse,
Héros pour m'accabler, timide à me servir;
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux méprisable,
Dans ses projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur est armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oses trahir, et m'outrager comme eux,
Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux,
Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures,
Que mon bras, dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais....

TITUS, *l'arrêtant.*

Non, madame, il faut vous satisfaire:
Je le veux, j'en frémis, et j'y cours pour vous plaire;
D'autant plus malheureux, que, dans ma passion,
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion;
Que je ne goûte point, dans mon désordre extrême,
Le triste et vain plaisir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.
Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous et déteste ses feux;

Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre, et les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur;
Vous sentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi seul, oui, je te le confesse;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faiblesse,
Sois sûr que le trépas m'inspire moins d'effroi
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi;
Qui se repentirait d'avoir servi son maître;
Que je fais souverain, et qui rougit de l'être.
Voici l'instant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, et que tu peux régner.
L'ambassadeur m'attend; consulte, délibere:
Dans une heure avec moi tu reverras mon pere.
Je pars, et je reviens sous ces murs odieux
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais....

TULLIE.

Titus, arrête;
En me suivant plus loin tu hasardes ta tête;
On peut te soupçonner; demeure: adieu; résous
D'être mon meurtrier ou d'être mon époux.

SCENE IV.

TITUS, *seul.*

Tu l'emportes, cruelle, et Rome est asservie;
Reviens régner sur elle ainsi que sur ma vie;
Reviens; je vais me perdre, ou vais te couronner
Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
Qu'on cherche Messala; ma fougueuse imprudence
A de son amitié lassé la patience.
Maîtresse, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sers ma fureur enfin, sers mon fatal amour;
Viens, suis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout est prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal et livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de temps; déja la nuit plus sombre
Voile nos grands desseins du secret de son ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les moments...
Et Tarquin, après tout, eut mes premiers serments.
Le sort en est jeté.

(*Le fond du théâtre s'ouvre.*)

Que vois-je? c'est mon pere.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, LICTEURS.

BRUTUS.

Viens, Rome est en danger; c'est en toi que j'espere.
Par un avis secret le sénat est instruit
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon sang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême:
Le sénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;
Une seconde fois va sauver ton pays;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel !....

BRUTUS.

Mon fils !....

TITUS.

Remettez, seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du sénat et le sort des Romains.

MESSALA.

Ah ! quel désordre affreux de son ame s'empare !

BRUTUS.

Vous pourriez refuser l'honneur qu'on vous prépare ?

TITUS.

Qui ? moi, seigneur !

BRUTUS.

Eh quoi ! votre cœur égaré
Des refus du sénat est encore ulcéré !
De vos prétentions je vois les injustices.
Ah ! mon fils, est-il temps d'écouter vos caprices ?
Vous avez sauvé Rome et n'êtes pas heureux ?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux ?
Mon fils au consulat a-t-il osé prétendre
Avant l'âge où les lois permettent de l'attendre ?
Va, cesse de briguer une injuste faveur ;
La place où je t'envoie est ton poste d'honneur ;
Va, ce n'est qu'aux tyrans que tu dois ta colere ;
De l'état et de toi je sens que je suis pere.
Donne ton sang à Rome, et n'en exige rien ;
Sois toujours un héros ; sois plus, sois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carriere ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupiere ;
Mais, soutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, et vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te suis. Dans mon âge débile
Les dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai, comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore, et sans roi.

TITUS.

Ah, Messala !

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALÉRIUS.

Seigneur, faites qu'on se retire.

BRUTUS, *à son fils.*

Cours, vole...

(*Titus et Messala sortent.*)

VALÉRIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah! qu'entends-je?

VALÉRIUS.

On conspire,
Je n'en saurais douter; on nous trahit, seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

BRUTUS.

Des citoyens romains ont demandé des fers!

VALÉRIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les suit. Je soupçonne et Ménas et Lélie,
Ces partisans des rois et de la tyrannie,
Ces secrets ennemis du bonheur de l'état,
Ardents à désunir le peuple et le sénat.
Messala les protege; et, dans ce trouble extrême,
J'oserais soupçonner jusqu'à Messala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Observons tous leurs pas; je ne puis rien de plus:
La liberté, la loi dont nous sommes les peres,
Nous défend des rigueurs peut-être nécessaires:
Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
C'est agir en tyrans, nous qui les punissons.

Allons parler an penple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les peres de Rome et de la liberté
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dienx! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage!
Que le sénat nous suive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALÉRIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un esclave, seigneur,
D'nu eutretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nnit? à cette henre?

PROCULUS.

Oui, d'nn avis fidele
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en depend:
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.
(*à Proculus.*)
Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il défende snr-tout la porte Qnirinale,
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

BRUTUS, LES SENATEURS, PROCULUS, LICTEURS, L'ESCLAVE VINDEX.

BRUTUS.

Oui, Rome n'était plus; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie;
Vos tombeaux se rouvraient; c'en était fait: Tarquin
Rentrait dès cette nuit, la vengeance à la main.
C'est cet ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfants
Qui conspiraient contre elle, et servaient les tyrans;
Messala conduisait leur aveugle furie,
A ce perfide Arons il vendait sa patrie:
Mais le ciel a veillé sur Rome et sur vos jours;
Cet esclave a d'Arons écouté les discours;
(*en montrant l'esclave.*)
Il a prévu le crime, et son avis fidele
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zele.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit;
J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidele arrachât ses complices;
Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain,
Saisissant un poignard qu'il cachait dans son sein,
Et qu'à vous, sénateurs, il destinait peut-être:
Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,

C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir ;
Et qui sait conspirer, sait se taire et mourir.
On s'écrie, on s'avance : il se frappe, et le traître
Meurt encore en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déja des murs de Rome Arons était parti ;
Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi ;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs ;
Publicola par-tout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux perfides ;
Fussent-ils nos amis, nos freres, nos enfants,
Ne voyez que leur crime, et gardez vos serments.
Rome, la liberté, demandent leur supplice ;
Et qui pardonne au crime, en devient le complice.
(à l'esclave.)
Et toi, dont la naissance, et l'aveugle destin
N'avait fait qu'un esclave, et dut faire un Romain,
Par qui le sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conservée ;
Et prenant désormais des sentiments plus grands,
Sois l'égal de mes fils, et l'effroi des tyrans.
Mais qu'est-ce que j'entends? quelle rumeur soudaine?

PROCULUS.

Arons est arrêté, seigneur, et je l'amene.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il...?

SCENE II.

BRUTUS, LES SENATEURS, ARONS, LICTEURS.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains?
D'un peuple révolté conseils vraiment sinistres,

Pensez-vous abaisser les rois dans leurs ministres?
Vos licteurs insolents viennent de m'arrêter:
Est-ce mon maître ou moi qne l'on veut insnlter?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang est sacré, plus il te rend conpable;
Cesse ici d'attester des titres superflus.

ARONS.

L'ambassadeur d'un roi...!

BRUTUS.

Traître, tn ne l'es plus;
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom sublime,
Que l'impnnité senle enhardissait au crime.
Les vrais ambassadeurs, interpretes des lois,
Sans les déshonorer savent servir leurs rois;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministeres;
Des souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et, par-tout bienfaisants, sont par-tout révérés.
A ces traits, si tu penx, ose te reconnaître:
Mais si tu venx au moins rendre compte à ton maître
Des ressorts, des vertus, des lois de cet état,
Comprends l'esprit de Rome, et connais le sénat.
Ce peuple auguste et saint sait respecter encore
Les lois des nations, que ta main déshonore:
Plus tn les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout convert de leur sang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi;
Et montre en ta personne aux penples d'Italie
La sainteté de Rome et ton ignominie.
Qn'on l'emmene, lictenrs.

SCENE III.

LES SÉNATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien! Valérius,
Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus?
Quel sombre et noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage?
Vous frémissez.

VALÉRIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALÉRIUS.

Je tremble à vous en dire plus.
(Il lui donne des tablettes.)
Voyez, seigneur; lisez, connaissez les coupables.

BRUTUS, *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O pere infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... Le perfide est-il pris?

VALÉRIUS.

Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, seigneur, il est tombé près d'eux:
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entiere et pour moi plus sensible.

BRUTUS.

Qu'entends-je?

VALÉRIUS.

Reprenez cette liste terrible
Que chez Messala même a saisi Proculus.

BRUTUS.

Lisons donc... Je frémis, je tremble. Ciel! Titus!
(*Il se laisse tomber entre les bras de Proculus.*)

VALÉRIUS.

Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant, désespéré, plein d'horreur et d'alarmes.
Peut-être il détestait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, peres conscrits, retournez au sénat;
Il ne m'appartient plus d'oser y prendre place:
Allez, exterminez ma criminelle race;
Punissez-en le pere, et jusque dans mon flanc
Recherchez sans pitié la source de leur sang.
Je ne vous suivrai point, de peur que ma présence
Ne suspendît de Rome ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS, *seul.*

Grands dieux! à vos décrets tous mes vœux sont soumis!
Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays,
C'est vous qui par mes mains fondiez sur la justice
De notre liberté l'éternel édifice:
Voulez-vous renverser ses sacrés fondements?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfants?
Ah! que Tibérinus, en sa lâche furie,
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie,
Le coup en est affreux, le traître était mon fils!
Mais Titus! un héros! l'amour de son pays!
Qui dans ce même jour, heureux et plein de gloire,
A vu par un triomphe honorer sa victoire!
Titus, qu'au capitole ont couronné mes mains!
L'espoir de ma vieillesse, et celui des Romains!
Titus! dieux!

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, SUITE, LICTEURS.

VALÉRIUS.

Du sénat la volonté suprême
Est que sur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi?

VALÉRIUS.

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné?

VALÉRIUS.

Des conjurés, seigneur, le reste est condamné;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du sort de mon fils le sénat me rend maître?

VALÉRIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie!

VALÉRIUS.

Au sénat que dirai-je, seigneur?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace insigne;
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister;
Il pourrait... Pardonnez si je cherche à douter;
C'était l'appui de Rome, et je sens que je l'aime.

VALÉRIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALÉRIUS.

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, seigneur?

VALÉRIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle apperçoit l'appareil des supplices,
Que, sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos lois
Ce reste infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahissait, seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais, tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes dieux!

VALÉRIUS.

C'est à vous à juger de son crime.
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime;
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amene Titus.

VALÉRIUS.

Plein de votre vertu, seigneur, je me retire:
Mon esprit étonné vous plaint et vous admire;
Et je vais au sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame et de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Non, plus j'y pense encore, et moins je m'imagine
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine:
Pour son pere et pour Rome il avait trop d'amour;

On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser, mon fils n'est point coupable.

PROCULUS.

Messala, qui forma ce complot détestable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir;
Peut-être on hait sa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel!

PROCULUS.

De vos fils c'est le seul qui vous reste.
Qu'il soit coupable ou non de ce complot funeste,
Le sénat indulgent vous remet ses destins:
Ses jours sont assurés puisqu'ils sont dans vos mains;
Vous saurez à l'état conserver ce grand homme,
Vous êtes pere enfin.

BRUTUS.

Je suis consul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS, *dans le fond du théâtre, avec des licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'est Brutus! O douloureux moments!
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelants!
Seigneur, souffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait pere;
J'ai perdu l'un; que dis-je? ah, malheureux Titus!
Parle; ai-je encore un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie.
(*Il s'assied.*)
Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie?
D'abandonner ton pere au pouvoir absolu?
De trahir tes serments?

TITUS.

Je n'ai rien résolu.
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, et je me cherche encore;
Mon cœur, encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment:
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle;
A mon pays que j'aime il m'a fait infidele:
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte et veut un grand exemple;
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce sang, en tout temps utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage!
Quoi! sous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux,
Que ton sang à mes yeux rendait encor plus beaux!
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur...

BRUTUS.

Acheve, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur est au comble ainsi que ma furie:
Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie,
Votre opprobre et le mien. Mais si dans les combats
J'avais suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
D'un remords assez grand si ma faute est suivie,

(*il se jette à genoux.*)

A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, Mon fils, Brutus ne te hait pas;
Ce mot seul, me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire:
On dira que Titus, descendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords,
Que vous l'aimiez encore, et que, malgré son crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus... à la mort que l'on mene mon fils.
Leve-toi, triste objet d'horreur et de tendresse;
Leve-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse;
Viens embrasser ton pere: il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage:
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

TITUS.

Adieu: je vais périr digne encor de mon pere.

(*On l'emmene.*)

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Seigneur, tout le sénat, dans sa douleur sincere,
En frémissant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus et l'osez consoler!
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle:
Rome seule a mes soins; mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons; que les Romains, dans ces moments affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finisse au moins ma déplorable vie
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

SCENE IX.

BRUTUS, PROCULUS, UN SENATEUR.

LE SÉNATEUR.

Seigneur...

BRUTUS.

Mon fils n'est plus?

LE SÉNATEUR.

C'en est fait... et mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre: il suffit... Rendons graces aux dieux.

FIN DE BRUTUS.

ERYPHILE,

TRAGEDIE,

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, le 7 mars 1732.

8.

DISCOURS

PRONONCÉ AVANT LA REPRÉSENTATION D'ÉRYPHILE.

JUGES plus éclairés que ceux qui dans Athene
Firent naître et fleurir les lois de Melpomene,
Daignez encourager des jeux et des écrits
Qui de votre suffrage attendent tout leur prix.
De vos décisions le flambeau salutaire
Est le guide assuré qui mene à l'art de plaire.
En vain contre son juge un auteur mutiné
Vous accuse, ou se plaint quand il est condamné;
Un peu tumultueux, mais juste et respectable,
Ce tribunal est libre et toujours équitable.
Si l'on vit quelquefois des écrits ennuyeux
Trouver par d'heureux traits grace devant vos yeux,
Ils n'obtinrent jamais grace en votre mémoire:
Applaudis sans mérite, ils sont restés sans gloire;
Et vous vous empressez seulement à cueillir
Ces fleurs que vous sentez qu'un moment va flétrir.
D'un acteur quelquefois la séduisante adresse
D'un vers dur et sans grace adoucit la rudesse;
Des défauts embellis ne vous révoltent plus:
C'est Baron qu'on aimait, ce n'est pas Régulus.
Sous le nom de Couvreur Constance a pu paraître:
Le public est séduit, mais alors il doit l'être;
Et, se livrant lui-même à ce charmant attrait,
Ecoute avec plaisir ce qu'il lit à regret.
Souvent vous démêlez dans un nouvel ouvrage
De l'or faux et du vrai le trompeur assemblage:
On vous voit tour-à-tour applaudir, réprouver,
Et pardonner sa chûte à qui peut s'élever.
Des sons fiers et hardis du théâtre tragique,
Paris court avec joie aux graces du comique.
C'est là qu'il veut qu'on change et d'esprit et de ton:

Il se plaît au naïf, il s'égaie au bouffon ;
Mais il aime sur-tout qu'une main libre et sûre
Trace des mœurs du temps la riante peinture.
Ainsi dans ce sentier, avant lui peu battu,
Moliere, en se jouant, conduit à la vertu.
  Folâtrant quelquefois sous un habit grotesque,
Une muse descend au faux goût du burlesque ;
On peut à ce caprice en passant s'abaisser,
Moins pour être applaudi que pour se délasser.
Heureux ces purs écrits que la sagesse anime,
Qui font rire l'esprit, qu'on aime et qu'on estime !
Tel est du Glorieux le chaste et sage auteur :
Dans ses vers épurés la vertu parle au cœur.
Voilà ce qui nous plaît, voilà ce qui nous touche,
Et non ces froids bons mots dont l'honneur s'effarouche,
Insipide entretien des plus grossiers esprits,
Qui font naître à la fois le rire et le mépris.
Ah ! qu'à jamais la scene, ou sublime ou plaisante,
Soit des vertus du monde une école charmante !
  Français, c'est dans ces lieux qu'on vous peint tour-à-tour
La grandeur des héros, les dangers de l'amour.
Souffrez que la terreur aujourd'hui reparaisse ;
Que d'Eschyle au tombeau l'audace ici renaisse.
Si l'on a trop osé, si, dans nos faibles chants,
Sur des tons trop hardis nous montons nos accents,
Ne découragez point un effort téméraire :
Eh ! peut-on trop oser quand on cherche à vous plaire ?
Daignez vous transporter dans ces temps, dans ces lieux,
Chez ces premiers humains vivants avec les dieux ;
Et que votre raison se ramene à des fables
Que Sophocle et la Grece ont rendu vénérables.
Vous n'aurez point ici ce poison si flatteur
Que la main de l'Amour apprête avec douceur.

Souvent dans l'art d'aimer Melpomene avilie
Farda ses nobles traits du pinceau de Thalie:
On vit des courtisans, des héros déguisés,
Pousser de froids soupirs en madrigaux usés.
Non, ce n'est point ainsi qu'il est permis qu'on aime;
L'amour n'est excusé que quand il est extrême.
Mais ne vous plairez-vous qu'aux fureurs des amants,
A leurs pleurs, à leur joie, à leurs emportements?
N'est-il point d'autres coups pour ébranler une ame?
Sans les flambeaux d'amour il est des traits de flamme;
Il est des sentiments, des vertus, des malheurs,
Qui d'un cœur élevé savent tirer des pleurs.
Aux sublimes accents des chantres de la Grece
On s'attendrit en homme, on pleure sans faiblesse;
Mais, pour suivre les pas de ces premiers auteurs,
De ce spectacle utile illustres inventeurs,
Il faudrait pouvoir joindre, en sa fougue tragique,
L'élégance moderne avec la force antique:
D'un œil critique et juste il faut s'examiner,
Se corriger cent fois, ne se rien pardonner;
Et, soi-même avec fruit se jugeant par avance,
Par ses sévérités gagner votre indulgence.

ACTEURS.

Eryphile, reine d'Argos.
Alcméon, fils inconnu d'Amphiaraüs et d'Eryphile.
Hermogide, prince du sang d'Argos.
Le grand-prêtre de Jupiter.
Polémon, officier de la maison de la reine.
Théandre, cru pere d'Alcméon.
Zélonide, confidente d'Eryphile.
Euphorbe, confident d'Hermogide.
L'ombre d'Amphiaraus.
Suite de la reine.
Suite du grand-prêtre.
Soldats de la suite d'Alcméon.
Soldats de la suite d'Hermogide.
Choeur d'Argiens.

La scene est à Argos.

ERYPHILE,

TRAGEDIE (1).

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LE GRAND-PRETRE, THÉANDRE,
SUITE DU GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

Allez, ministres saints, annoncez à la terre
La justice du ciel et la fin de la guerre.
Des pompes de la paix que ces murs soient parés.
Quelle paix ! dieux vengeurs !... Théandre, demeurez.
Le sort va s'accomplir : la sagesse éternelle
A béni de vos soins la piété fidele.
Alcméon désormais est le soutien d'Argos :
La victoire a suivi le char de ce héros,
Et, lorsque devant lui deux rois vaincus fléchissent,
De sa gloire sur vous les rayons rejaillissent :
Alcméon dans Argos passe pour votre fils.

THÉANDRE.

Depuis qu'entre mes mains cet enfant fut remis,
Ses vertus m'ont donné des entrailles de pere.
Je m'indigne en secret de son destin sévere ;

(1) On a indiqué par des astériques (*) les vers d'Eryphile que Voltaire a placés dans d'autres tragédies.

J'ose accuser des dieux l'irrévocable loi
Qui le fit naître esclave avec l'ame d'un roi;
Qui se plut à produire au sein de la bassesse
Le plus grand des héros dont s'honora la Grece.

LE GRAND-PRÊTRE.

Aux yeux des immortels, et devant leur splendeur,
Il n'est point de bassesse, il n'est point de grandeur;
Le plus vil des humains, le roi le plus auguste,
Tout est égal pour eux : rien n'est grand que le juste.
Quels que soient ses aïeux, les destins aujourd'hui
De leurs ordres sacrés se reposent sur lui.
Songez à cet oracle, à cette loi suprême
Que la reine autrefois a reçu des dieux même:
« Lorsqu'en un même jour deux rois seront vaincus,
« Tes mains prépareront un second hyménée;
« Ces temps, ce jour affreux, feront la destinée
« Et des peuples d'Argos, et du sang d'Inachus ».
Ce jour est arrivé : votre éleve intrépide
A vaincu les deux rois de Pilos et d'Elide.
Tous vos chefs divisés qui désolaient Argos,
Ce puissant Hermogide, et tous ces rois rivaux,
Dans une ombre de paix ont assoupi leur haine;
Ils ont remis leur sort à la voix de la reine;
Et l'hymen d'Eryphile est bientôt déclaré.
Vous, si du dernier roi le nom vous est sacré;
D'Amphiaraüs encor si vous aimez la gloire;
Si ce roi malheureux vit dans votre mémoire,
Dans le cœur d'Alcméon gravez ces sentiments;
Conduisez sa vertu.... mais tremblez....

THÉANDRE.

Dieux puissants,
Que nous annoncez-vous?

LE GRAND-PRÊTRE.

Voici le jour peut-être
Qui va redemander le sang de votre maître.
La vengeance implacable, et qui marche à pas lents,

Descend du haut des cieux après plus de quinze ans.
Gardez que d'Alcméon le courage inutile
Contre ces dieux vengeurs ne protege Eryphile.

THÉANDRE.

Quoi! ce jour qui semblait marqué par leurs bienfaits....

LE GRAND-PRÊTRE.

Jamais jour ne sera plus terrible aux forfaits:
Il faut d'Amphiaraüs venger la mort funeste;
Dans une obscure nuit les dieux cachent le reste.

THÉANDRE.

Il n'est donc que trop vrai: ce prince infortuné,
Ce grand Amphiaraüs, est mort assassiné.
Quoi! sa femme elle-même aurait pu.... la barbare!
Hélas! quand de bons rois le ciel toujours avare
A ses tristes sujets ravit Amphiaraüs,
Il m'en souvient assez: un murmure confus,
Quelques secretes voix, que je croyais à peine,
De cette mort funeste osaient charger la reine.
Mais quel mortel hardi pouvait jeter les yeux
Dans la nuit qui couvrait ce mystere odieux?
Nos timides soupçons ont tremblé de paraitre;
Ce bruit s'est dissipé.

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel l'a fait renaître.
La vérité terrible, avec des yeux vengeurs,
Vient sur l'aile du temps et lit au fond des cœurs.
Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abyme
* Où dans l'impunité s'était caché le crime.

THÉANDRE.

O mon maître! ô grand roi lâchement égorgé!
Je mourrai satisfait si vous êtes vengé.
Comment dois-tu finir, solennelle journée,
Que le destin fixa pour ce grand hyménée?
Ah! pour ce nouveau choix quel étrange appareil!
Ce matin, devançant le retour du soleil,

La reine était en pleurs ; interdite, éperdue,
Elle a d'Amphiaraüs embrassé la statue;
Dans son appartement elle n'osait rentrer:
Une secrete horreur semblait la pénétrer.
Tel est des criminels le partage effroyable:
Ciel! qu'elle doit souffrir si son cœur est coupable!

LE GRAND-PRÊTRE.

Bientôt de ces horreurs vous serez éclairci.
Suivez-moi dans ce temple.

THÉANDRE.

Ah, seigneur, la voici!

SCENE II.

ERYPHILE, ZELONIDE, LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, SUITE DE LA REINE.

ZÉLONIDE, *à la reine.*

* Princesse, rappelez votre force premiere;
* Que vos yeux sans frémir s'ouvrent à la lumiere.

ÉRYPHILE.

Ah dieux!

ZÉLONIDE.

Puissent ces dieux dissiper votre effroi!

ÉRYPHILE, *au grand-prêtre.*

* Eh quoi, ministre saint, vous fuyez devant moi!
Demeurez, secourez votre reine éperdue;
Ecartez cette main sur ma tête étendue.
Un spectre épouvantable en tous lieux me poursuit:
Les dieux l'ont déchaîné de l'éternelle nuit.
* Je l'ai vu; ce n'est point une erreur passagere
* Que produit du sommeil la vapeur mensongere;
* Le sommeil, à mes yeux refusant ses douceurs,
* N'a point sur mon esprit répandu ses erreurs.
Je l'ai vu, je le vois.... cette image effrayante
A mes sens égarés demeure encor présente.
Du sein de ces tombeaux de cent rois mes aïeux,

Il a percé l'abyme, il marche dans ces lieux.
Ces voiles malheureux, qu'ici l'hymen m'apprête,
Sanglants et déchirés semblaient couvrir sa tête,
Et cachaient son visage à mon œil alarmé:
D'un glaive étincelant son bras était armé.
J'entends encor ses cris et ses plaintes funestes.
Vous, confident sacré des volontés célestes,
Répondez; Quel est donc ce fantôme cruel?
Est-ce un dieu des enfers, ou l'ombre d'un mortel?
* Quel pouvoir a brisé l'éternelle barriere
* Dont le ciel sépara l'enfer et la lumiere?
* Les mânes des humains, malgré l'arrêt du sort,
* Peuvent-ils revenir du séjour de la mort?

LE GRAND-PRÊTRE.

* Oui, du ciel quelquefois la justice suprême
* Suspend l'ordre éternel établi par lui-même.
* Il permet à la mort d'interrompre ses lois
* Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

ÉRYPHILE.

Hélas! lorsque le ciel à vos autels m'entraîne,
Et d'un second hymen me fait subir la chaîne,
M'annonce-t-il la mort? ou défend-il mes jours?
S'arme-t-il pour ma perte, ou bien pour mon secours?
Que veut cet habitant du ténébreux abyme?
Que vient-il m'annoncer?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vient punir le crime.
(*Il sort.*)

SCENE III.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ÉRYPHILE.

Quelle réponse, ô ciel! et quel présage affreux!

ZÉLONIDE.

Ce jour semblait pour vous des jours le plus heureux.

De ces rois ennemis l'audace est confondue;
Par les mains d'Alcméon la paix vous est rendue:
Ces princes qui briguaient l'empire et votre main
D'un mot de votre bouche attendent leur destin.

ÉRYPHILE.

Le bras d'Alcméon seul a fait tous ces miracles.

ZÉLONIDE.

Les destins à vos vœux ne mettront plus d'obstacles.
Songez à votre gloire, à tous ces rois rivaux,
A l'hymen qui pour vous rallume ses flambeaux.

ÉRYPHILE.

Moi, rallumer encor ces flammes détestées!
Moi, porter aux autels des mains ensanglantées!
Moi, choisir un époux! ce nom cher et sacré
Par ma faiblesse horrible est trop déshonoré:
Qu'on détruise à jamais ces pompes solennelles;
Quelles mains s'uniraient à mes mains criminelles!
Je ne puis...

ZÉLONIDE.

Rassurez votre cœur éperdu:
Hermogide bientôt...

ÉRYPHILE.

Quel nom prononces-tu?
Hermogide, grands dieux! lui de qui la furie
Empoisonna les jours de ma fatale vie;
Hermogide! ah! sans lui, sans ses coupables feux,
Mon cœur, mon triste cœur eût été vertueux.

ZÉLONIDE.

Quel trouble vous saisit? quel remords vous tourmente?

ÉRYPHILE.

Pardonne, Amphiaraüs! pardonne, ombre sanglante!
Cesse de m'effrayer du sein de ce tombeau;
Je n'ai point dans tes flancs enfoncé le couteau,
Je n'ai point consenti... Que dis-je? misérable!

ZÉLONIDE.

Quoi, vous! de quels forfaits seriez-vous donc
coupable?

ÉRYPHILE.

Je n'ai pu jusqu'ici t'avouer tant d'horreurs:
Les malheureux sans peine exhalent leurs douleurs,
Mais, hélas! qu'il en coûte à déclarer sa honte!

ZÉLONIDE.

Une douleur injuste, un vain effroi vous domte;
La vertu la plus pure eut toujours tous vos soins:
Votre cœur n'aime qu'elle.

ÉRYPHILE.

Il le voudrait du moins.
Tu n'étais pas à moi lorsqu'un triste hyménée
Au sage Amphiaraüs unit ma destinée.

ZÉLONIDE.

Vous sortiez de l'enfance, et de vos heureux jours
Seize printemps à peine avaient marqué le cours.

ÉRYPHILE.

C'est cet âge fatal et sans expérience,
Ouvert aux passions, faible, plein d'imprudence;
C'est cet âge indiscret qui fit tout mon malheur.
Un traître avait surpris le chemin de mon cœur:
Hélas! qui l'aurait cru que ce fier Hermogide,
Race des demi-dieux, issu du sang d'Alcide,
Sous l'appât d'un amour si tendre, si flatteur,
Des plus noirs sentiments cachât la profondeur!
On lui promit ma main: mon cœur faible et sincere,
Dans ses rapides vœux soumis aux lois d'un pere,
Trompé par son devoir, et trop tôt enflammé,
Brûla pour un barbare indigne d'être aimé;
Et lorsqu'à l'oublier on voulut me contraindre
Mes feux trop allumés ne pouvaient plus s'éteindre.
Amphiaraüs parut, et changea mon destin;
Il obtint de mon pere et l'empire et ma main;
Il régna: je l'armai de ce fer redoutable,

Du fer sacré des rois, dont une main coupable
Osa depuis... enfin je lui donnai ma foi:
Je lui devais mon cœur; il n'était plus à moi.
Ingrate à ce héros qui seul m'aurait dû plaire,
Je portais dans ses bras une amour étrangere.
Objet de mes remords, objet de ma pitié,
Demi-dieu dont je fus la coupable moitié,
Quand tu quittas ces lieux, quand ce traître Hermogide
Te fit abandonner les champs de l'Argolide,
Pourquoi le vis-je encor? Trop faible que je suis,
Mon front mal déguisé fit parler mes ennuis:
L'aveugle ambition dont il brûlait dans l'ame
De son fatal amour empoisonna la flamme;
Il entrevit le trône ouvert à ses desirs;
Il expliqua mes pleurs, mes regrets, mes soupirs,
Comme un ordre secret que ma timide bouche
Hésitait de prescrire à sa rage farouche.
Je t'en ai dit assez; et mon époux est mort.

ZÉLONIDE.

Le roi dans un combat vit terminer son sort?

ERYPHILE.

Argos le croit ainsi; mais une main impie,
Ou plutôt ma faiblesse a terminé sa vie;
Hermogide en secret l'immola sous ses coups:
Le cruel, tout couvert du sang de mon époux,
Vint armé de ce fer, instrument de sa rage,
Qui des droits à l'empire était l'auguste gage,
Et d'un assassinat pour moi seule entrepris
Aux pieds de nos autels il demanda le prix.
Grands dieux, qui m'inspirez des remords légitimes,
Mon cœur, vous le savez, n'est point fait pour les crimes!
Il est né vertueux: je vis avec horreur
Le coupable ennemi qui fut mon séducteur;
Je détestai l'amour, et le trône, et la vie.

ZÉLONIDE.

Eh! ne pouviez-vous point punir sa barbarie?
Etiez-vous sourde aux cris de ce sang innocent?

ÉRYPHILE.

Celui qui le versa fut toujours trop puissant;
Et son habileté, secondant son audace,
De ce crime aux mortels a dérobé la trace.
Je ne pus que pleurer, me taire, et le haïr.
Le ciel en même temps s'arma pour me punir;
La main des dieux, sur moi toujours appesantie,
Opprima mes sujets, persécuta ma vie.
Les princes de Cyrrha, d'Elide, et de Pylos,
Se disputaient mon cœur et l'empire d'Argos;
De nos chefs divisés les brigues et les haines
De l'état qui chancelle embarrassaient les rênes:
Le barbare Hermogide a disputé contre eux
Et le prix de son crime et l'objet de ses feux.
Et moi, sur mon hymen, sur le sort de la guerre,
Je consultai la voix du maître du tonnerre;
A sa divinité dont ces lieux sont remplis
J'offris en frémissant mon encens et mes cris:
Sans doute tu l'appris; cet oracle funeste,
Ce triste avant-coureur du châtiment céleste,
Cet oracle me dit de ne choisir un roi
Que quand deux rois vaincus fléchiraient sous ma loi;
Mais qu'alors, d'un époux vengeant le sang qui crie,
Mon fils, mon propre fils m'arracherait la vie.

ZÉLONIDE.

Juste ciel! Eh! que faire en cette extrémité?

ÉRYPHILE.

O mon fils, que de pleurs ton destin m'a coûté!
Trop de crainte peut-être et trop de prévoyance
M'ont fait injustement éloigner son enfance.
Je n'osais ni trancher, ni sauver ses destins;
J'abandonnai son sort à d'étrangeres mains:
Il mourut pour sa mere; et ma bouche infidele

De son trépas ici répandit la nouvelle.
Je l'arrachai pleurant de mes bras maternels.
Quelle perte, grands dieux! et quels destins cruels!
J'ôte à mon fils le trône, à mon époux la vie;
Et ma seule faiblesse a fait ma barbarie.
Mais tant d'horreurs encor ne peuvent égaler
Ce détestable hymen dont tu m'oses parler.

SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE, POLEMON.

ÉRYPHILE.

Eh bien! cher Polémon, que venez-vous me dire?

POLÉMON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet empire;
Son sort dépend de vous; le don de votre foi
Fait la paix de la Grece et le bonheur d'un roi:
Ce long retardement, à vous-même funeste,
De nos divisions peut ranimer le reste.
Euryale, Tydée, et ces rois repoussés,
Vaincus par Alcméon, ne sont point terrassés;
Dans Argos incertain leur parti peut renaître:
Hermogide est puissant; le peuple veut un maître;
Il se plaint, il murmure, et, prompt à s'alarmer,
Bientôt malgré vous-même il pourrait le nommer.
Veuve d'Amphiaraüs, et digne de ce titre,
De ces grands différents et la cause et l'arbitre,
Reine, daignez d'Argos accomplir les souhaits;
Que le droit de régner soit un de vos bienfaits;
Que votre voix décide, et que cet hyménée
De la Grece et de vous regle la destinée.

ÉRYPHILE.

Pour qui penche ce peuple?

POLÉMON.

Il attend votre choix:
Mais on sait qu'Hermogide est du sang de nos rois;

Du souverain pouvoir il est dépositaire :
Cet hymen à l'état semble être nécessaire.

ÉRYPHILE.

On veut que je l'épouse, et qu'il soit votre roi ?

POLÉMON.

Madame, avec respect on suivra votre loi.
Prononcez ; un seul mot réglera nos hommages.

ÉRYPHILE.

Mais du peuple Hermogide a-t-il tous les suffrages?

POLÉMON.

S'il faut parler, madame, avec sincérité,
Ce prince est dans ces lieux moins cher que redouté :
On croit qu'à son hymen il vous faudra souscrire ;
Mais, madame, on le croit plus qu'on ne le desire.

ÉRYPHILE.

Alcméon ne vient point! l'a-t-on fait avertir?

POLÉMON.

Déja du camp, madame, il aura dû partir.

ÉRYPHILE.

Ce n'est qu'en sa vertu que j'ai quelque espérance ;
Puisse-t-il de sa reine embrasser la défense!
Puisse-t-il me sauver de tous mes ennemis!
O dieux de mon époux ! et vous, dieux de mon fils!
Prenez de cet état les rênes languissantes ;
Remettez-les vous-même en des mains innocentes ;
Ou, si dans ce grand jour il me faut déclarer,
Conduisez donc mon cœur, et daignez l'inspirer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ALCMEON, THEANDRE.

THÉANDRE.

Alcméon, j'ai pitié de voir tant de faiblesse:
L'erreur qui vous séduit, la douleur qui vous presse,
De vos desirs secrets l'orgueil présomptueux,
Eclatent malgré vous et parlent dans vos yeux;
Et j'ai tremblé cent fois que la reine offensée
Ne punît de vos vœux la fureur insensée.
Qui, vous! jeter sur elle un œil audacieux?
Vous cherchez à vous perdre. Ah! jeune ambitieux,
Faut-il vous voir ôter par vos fougueux caprices
L'honneur de vos exploits, le fruit de vos services,
Le prix de tant de sang versé dans les combats.

ALCMÉON.

Cher ami, pardonnez; je ne me connais pas.
La reine, oui, je l'avoue, oui, sa fatale vue
Porte au fond de mon ame une atteinte inconnue.
Je ne veux point voiler à vos regards discrets
L'erreur de mon jeune âge, et mes troubles secrets:
Je vous dirai bien plus; l'aspect du diadême
Semble emporter mon ame au-delà de moi-même.
J'ignore pour quel roi ce bras a triomphé;
Mais, pressé d'un dépit avec peine étouffé,
A mon cœur étonné c'est un secret outrage
Qu'un autre emporte ici le prix de mon courage;
Que ce trône ébranlé, dont je fus le rempart,

Dépende d'un coup-d'œil, ou se donne au hasard.
Que dis-je? hélas! peut-être il est le prix du crime!
Mais non, n'écoutons point le transport qui m'anime;
Bannissons loin de moi le funeste soupçon
Qui regne en mon esprit et trouble ma raison.
Ah! si la vertu seule, et non pas la naissance....

THÉANDRE.

Ecoutez: j'ai moi-même élevé votre enfance;
Souffrez-moi quelquefois, généreux Alcméon,
L'autorité d'un pere aussi-bien que le nom.
Vous passez pour mon fils; la fortune sévere,
Inégale en ses dons, pour vous marâtre et mere,
De vos jours conservés voulut mêler le fil
De l'éclat le plus grand et du sort le plus vil.
J'ai d'un profond secret couvert votre origine;
Mais vous la connaissez, et cette ame divine,
Du haut de sa fortune et parmi tant d'éclat,
Devrait baisser les yeux sur son premier état.
Gardez que quelque jour cet orgueil téméraire
N'attire sur vous-même une triste lumiere;
N'éclaire enfin l'envie, et montre à l'univers
Sous vos lauriers pompeux la honte de vos fers.

ALCMÉON.

Ah! c'est ce qui m'accable et qui me désespere.
Il faut rougir de moi, trembler au nom d'un pere,
Me cacher par faiblesse aux moindres citoyens,
Et reprocher ma vie à ceux dont je la tiens.
Préjugé malheureux! éclatante chimere
Que l'orgueil inventa, que le faible révere,
Par qui je vois languir le mérite abattu
Aux pieds d'un prince indigne, ou d'un grand sans vertu.
* Les mortels sont égaux: ce n'est point la naissance,
* C'est la seule vertu qui fait leur différence;
C'est elle qui met l'homme au rang des demi-dieux;
* Et qui sert son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Princes, rois, la fortune a fait votre partage:
Mes grandeurs sont à moi, mon sort est mon ouvrage;
Et ces fers si honteux, ces fers où je naquis,
Je les ai fait porter aux mains des ennemis.
* Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie;
* Il a dans les combats coulé pour la patrie:
* Je vois ce que je suis et non ce que je fus,
* Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.

THÉANDRE.

Alcméon, croyez-moi, l'orgueil qui vous inspire,
Que je dois condamner, et que pourtant j'admire,
Ce principe éclatant de tant d'exploits fameux,
En vous rendant si grand, vous fait trop malheureux.
Pliez à votre état ce fougueux caractere
Qui d'un brave guerrier ferait un téméraire;
C'est un des ennemis qu'il vous faut subjuguer.
Né pour servir le trône et non pour le briguer,
Sachez vous contenter de votre destinée:
D'une gloire assez haute elle est environnée;
N'en recherchez point d'autre. Eh! qui sait si les dieux,
Qui toujours sur vos pas ont attaché les yeux,
Qui pour venger Argos, et pour calmer la Grece,
Ont voulu vous tirer du sein de la bassesse,
N'ont point encor sur vous quelques secrets desseins?
Peut-être leur vengeance est mise entre vos mains.
Le sang de votre roi dont la terre est fumante
Eleve encore au ciel une voix gémissante;
Sa voix est entendue; et les dieux aujourd'hui
Contre ses assassins se déclarent pour lui:
Le grand prêtre déja voit la foudre allumée,
Qui se cache à nos yeux dans la nue enfermée.
Enfin que feriez-vous si les arrêts du ciel
Vous pressaient de punir un meurtre si cruel?
Si, chargé malgré vous de leur ordre suprême,
Vous vous trouviez entre eux et la reine elle-même?
S'il vous fallait choisir....

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

POLÉMON.

La reine en ce moment
Vous mande de l'attendre en cet appartement.
Elle vient : il s'agit du salut de l'empire.

THÉANDRE, *à part.*

Prête à nommer un roi, qu'aurait-elle à lui dire?
D'Amphiaraüs, ô dieux! daignez vous souvenir!

ALCMÉON.

Pour la derniere fois je vais l'entretenir.

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE.

ÉRYPHILE.

C'est à vous, Alcméon, c'est à votre victoire
Qu'Argos doit son bonheur; Eryphile, sa gloire.
C'est par vous que, maîtresse et du trône et de moi,
Dans ces murs relevés je puis choisir un roi.
Mais, prête à le nommer, ma juste prévoyance
Veut s'assurer ici de votre obéissance.
J'ai de nommer un roi le dangereux honneur :
Faites plus, Alcméon, soyez son défenseur.

ALCMÉON.

D'un prix trop glorieux ma vie est honorée;
A vous servir, madame, elle fut consacrée:
* Je vous devais mon sang; et, quand je l'ai versé,
* Puisqu'il coulait pour vous, je fus récompensé.
Mais telle est de mon sort la dure violence
Qu'il faut que je vous trompe ou que je vous offense.
Reine, je vais parler: des rois humiliés
Briguent votre suffrage et tombent à vos pieds;
Tout vous rit: que pourrais-je, en ce séjour tranquille,

Vous offrir qu'un vain zele et qu'un bras inutile?
Laissez-moi fuir des lieux où le destin jaloux
Me ferait, malgré moi, trop coupable envers vous.

ÉRYPHILE.

Vous me quittez! ô dieux! dans quel temps!

ALCMÉON.

Les orages
Ont cessé de gronder sur ces heureux rivages;
Ma main les écarta. La Grece en ce grand jour
Va voir enfin l'hymen, et peut-être l'amour,
Par votre auguste voix nommer un nouveau maître.
Reine, jusqu'aujourd'hui vous avez pu connaître
Quelle fidélité m'attachait à vos lois,
Quel zele inaltérable échauffait mes exploits.
J'espérais à jamais vivre sous votre empire:
Mes vœux pourraient changer, et j'ose ici vous dire
Que cet heureux époux, sur ce trône monté,
Eprouverait en moi moins de fidélité;
Et qu'un sujet soumis, dévoué, plein de zele,
Peut-être à d'autres lois deviendrait un rebelle.

ÉRYPHILE.

Vous me quittez! eh quoi! pourriez-vous donc penser
Qu'Eryphile hésitât à vous récompenser?
Que craignez-vous? parlez; il faut ne me rien taire.

ALCMÉON.

Je ne dois point lever un regard téméraire
Sur les secrets du trône, et sur ces nouveaux nœuds
Préparés par vos mains pour un roi trop heureux.
Mais de ce jour enfin la pompe solennelle
De votre choix au peuple annonce la nouvelle;
Ce secret dans Argos est déja répandu:
Princesse, à cet hymen on s'était attendu.
Ce choix sans doute est juste, et la raison le guide;
Mais je ne serai point le sujet d'Hermogide.
Voilà mes sentiments; et mon bras aujourd'hui,
Ayant vaincu pour vous, ne peut servir sous lui.

Punissez ma fierté, d'antant plus condamnable
Qu'ayant osé paraître, elle est inébranlable.

ÉRYPHILE.

Alcméon, demeurez; j'atteste ici les dieux,
Ces dieux qui sur le crime onvrent toujours les yeux,
Qu'Hermogide jamais ne sera votre maître:
Sachez que c'est à vous à l'empêcher de l'être;
Et contre ses rivaux, et sur-tout contre lui,
Songez que votre reine implore votre appui.

ALCMÉON.

Qu'entends-je! ah, disposez de mon sang, de ma vie!
Que je meure à vos pieds en vous ayant servie!
Que ma mort soit utile au bonheur de vos jours!

ÉRYPHILE.

C'est de vous seule ici que j'attends du secours.
Allez: assurez-vous des soldats dont le zele
Se montre à me servir aussi prompt que fidele;
Que de tons vos amis ces murs soient entourés;
Qu'à tout évènement leurs bras soient préparés.
Dans l'horreur où je suis sachez que je suis prête
A marcher, s'il le faut, à mourir à leur tête.
Allez.

SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ZÉLONIDE.

Que faites-vous? quel est votre dessein?
Que veut cet ordre affreux?

ÉRYPHILE.

Ah! je succombe enfin.
Dieux! comme en lui parlant mon ame déchirée
Par des nœuds inconnus se sentait attirée!
De quels charmes secrets mon cœur est combattu!
Quel état!... Achevons ce que j'ai résolu:
Je le veux; étouffons ces indignes alarmes.

ZÉLONIDE.

Vous parlez d'Alcméon et vous versez des larmes!
Que je crains qu'en secret une fatale erreur...

ÉRYPHILE.

Ah, que jamais l'amour ne rentre dans mon cœur!
Il m'en a trop coûté; que ce poison funeste
De mes jours languissants n'accable point le reste!
Jours trop infortunés, vous ne fûtes remplis
Qu'à pleurer mon époux, qu'à regretter mon fils!
* Leur souvenir fatal a toutes mes tendresses.
* Malheureuse! est-ce à toi d'éprouver des faiblesses?
Pénétré des remords qui viennent m'alarmer,
Ce cœur plein d'amertume est-il fait pour aimer?

ZÉLONIDE.

Pourquoi donc à son nom redoublez-vous vos plaintes?
Pardonnez à mon zele, et permettez mes craintes.
Songez que si l'amour décidait aujourd'hui...

ÉRYPHILE.

* Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui;
Non, un dieu plus puissant me contraint à me rendre.
L'amour n'est pas si pur, l'amour n'est pas si tendre.
Non, plus je m'examine et plus j'ose approuver
Les sentiments secrets qui m'ont su captiver.
* Ce n'est point par les yeux que mon ame est vaincue;
* Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,
* Ecoutant de mes sens le charme empoisonneur,
* Je donne à la beauté le prix de la valeur;
Je chéris sa vertu; j'aime ce que j'admire.

ZÉLONIDE.

Ah dieux! oseriez-vous le nommer à l'empire?

ÉRYPHILE.

En de si pures mains ce sceptre enfin remis
Deviendrait respectable à nos dieux ennemis.
Mais une loi plus sainte et m'éclaire et me guide;
Je chéris Alcméon, je déteste Hermogide,

Et je vais rejeter en ce funeste jour
Les conseils de la haine et la voix de l'amour.
Nature, dans mon cœur si long-temps combattue,
Sentiments partagés d'une mere éperdue,
Tendre ressouvenir, amour de mon devoir,
Reprenez sur mon ame un absolu pouvoir.
Moi, régner! moi, bannir l'héritier véritable!
Ce sceptre ensanglanté pese à ma main coupable.
Réparons tout; allons : et vous, dieux dont je sors,
Pardonnez des forfaits moindres que mes remords.
Qu'on cherche Polémon. Ciel! que vois-je? Hermogide!

SCENE V.

ERYPHILE, HERMOGIDE, ZELONIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

Madame, je vois trop le transport qui vous guide;
Je vois que votre cœur sait peu dissimuler;
Mais les moments sont chers, et je dois vous parler.
Souffrez de mon respect un conseil salutaire;
Votre destin dépend du choix qu'il vous faut faire.
Je ne viens point ici rappeler des serments
Dictés par votre pere, effacés par le temps;
Mon cœur ainsi que vous doit oublier, madame,
Les jours infortunés d'une inutile flamme;
Et je rougirais trop et pour vous et pour moi
Si c'était à l'amour à nous donner un roi.
Un sentiment plus digne et de l'un et de l'autre
Doit gouverner mon sort et commander au vôtre.
Vos aïeux et les miens, les dieux dont nous sortons,
Cet état périssant si nous nous divisons,
Le sang qui nous a joints, l'intérêt qui nous lie,
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Votre pouvoir, le mien, tous deux à redouter,

Ce sont là les conseils qu'il vous faut écouter.
Bannissez pour jamais un souvenir funeste :
Le présent nous appelle, oublions tout le reste ;
Le passé n'est plus rien : maîtres de l'avenir,
Le grand art de régner doit seul nous réunir.
Les plaintes, les regrets, les vœux, sont inutiles :
* C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
* Ce fantôme odieux qui vous trouble en ce jour,
* Qui naquit de la crainte et l'enfante à son tour,
* Doit-il nous alarmer par tous ses vains prestiges ?
* Pourqui ne les craint point, il n'est point de prodiges;
* Ils sont l'appât grossier des peuples ignorants,
* L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Pensez en roi, madame, et laissez au vulgaire
Des superstitions le joug imaginaire.

ÉRYPHILE.

Quoi! vous...

HERMOGIDE.

Encore un mot, madame, et je me tais.
Le seul bien de l'état doit remplir vos souhaits :
Vous n'avez plus les noms et d'épouse et de mere ;
Le ciel vous honora d'un plus grand caractere,
Vous régnez ; mais songez qu'Argos demande un roi.
Vous avez à choisir, vos ennemis, ou moi ;
Moi, né près de ce trône, et dont la main sanglante
A soutenu quinze ans sa grandeur chancelante ;
Moi, dis-je, ou l'un des rois, sans force et sans appui,
Que mon lieutenant seul a vaincus aujourd'hui.
* Je me connais, je sais que, blanchi sous les armes,
* Ce front triste et sévere a pour vous peu de charmes;
* Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
* Devraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans :
* Mais la raison d'état connaît peu ces caprices,
* Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
* Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Vous connaissez mon rang, mes attentats, mes droits :

Sachant ce que j'ai fait, et voyant où j'aspire,
Vous me devez, madame, ou la mort, ou l'empire.
Quoi! vos yeux sont en pleurs, et vos esprits troublés...

ÉRYPHILE.

Non, seigneur, je me rends; mes destins sont réglés:
On le veut, il le faut; ce peuple me l'ordonne:
C'en est fait; à mon sort, seigneur, je m'abandonne.
Vous, lorsque le soleil descendra dans les flots,
Trouvez-vous dans ce temple avec les chefs d'Argos.
A mes aïeux, à vous, je vais rendre justice:
Je prétends qu'à mon choix l'univers applaudisse;
Et vous pourrez juger si ce cœur abattu
Sait conserver sa gloire et connaît la vertu.

HERMOGIDE.

Mais, madame, voyez...

ÉRYPHILE.

Dans mon inquiétude
Mon esprit a besoin d'un peu de solitude;
Mais jusqu'à ces moments que mon ordre a fixés,
Si je suis reine encor, seigneur, obéissez.

SCENE VI.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

Demeure: ce n'est pas au gré de son caprice
Qu'il faut que mon courage, et que mon sort fléchisse;
Et je n'ai pas versé tout le sang de mes rois
Pour dépendre aujourd'hui du hasard de son choix.
Parle: as-tu disposé cette troupe intrépide,
Ces compagnons hardis du destin d'Hermogide?
Contre la reine même osent-ils me servir?

EUPHORBE.

Pour vos intérêts seuls ils sont prêts à périr.

HERMOGIDE.

Je saurai me sauver du reproche et du blâme
D'attendre pour régner les bontés d'une femme.
Je fus quinze ans sans maître, et ne puis obéir:
Le fruit de tant de soins est lent à recueillir.
Argos n'a plus de rois, et c'était trop attendre
Pour les suivre aux enfers ou régner sur leur cendre.
Je n'ai plus, il est vrai, ce fer si révéré
Qu'on croit ici du trône être un gage assuré;
Mais je conserve au moins de cette auguste place
Des gages plus certains; la constance, et l'audace.
Mon destin se décide ; et si le premier pas
Ne m'éleve à l'empire, il m'entraîne au trépas.
* Entre l'empire et moi tu vois le précipice:
* Allons, que ma fortune y tombe ou le franchisse!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

HERMOGIDE, EUPHORBE, SUITE D'HERMOGIDE.

HERMOGIDE.

Enfin donc voici l'heure où dans ce temple même
La reine avec sa main donne son diadème.
Euphorbe, ou je me trompe, ou de bien des horreurs
Ces dangereux moments sont les avant-coureurs.

EUPHORBE.

Polémon de sa part flatte votre espérance.

HERMOGIDE.

Polémon veut en vain tromper ma défiance.

EUPHORBE.

Eh! qui choisir que vous? Cet empire aujourd'hui
Demande un bras puissant qui lui serve d'appui.
Que dis-je? vous l'aimiez, seigneur, et tant de flamme...

HERMOGIDE.

Moi, que cette faiblesse ait amolli mon ame!
Hermogide amoureux! ah! qui veut être roi,
Ou n'est pas fait pour l'être, ou sait régner sur soi.
* A la reine engagé, je pris sur sa jeunesse
* Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse,
* L'attention, le temps, savent si bien donner
* Sur un cœur sans desseins, facile à gouverner.
Le bandeau de l'amour et l'art trompeur de plaire
De mes vastes desseins ont voilé le mystere;

Mais de tout temps, crois-moi, la soif de la grandeur
Fut le seul sentiment qui régna dans mon cœur.

EUPHORBE.

Tout vous portait au trône, et les vœux de l'armée,
Et la voix de ce peuple, et de la renommée,
Et celle de la reine, en qui vous espériez.

HERMOGIDE.

Par quels funestes nœuds mes destins sont liés!
* Son époux et son fils privés de la lumiere
* Du trône à mon courage entr'ouvraient la barriere,
* Quand la main de nos dieux la ferma sous mes pas.
Je sais que j'eus les vœux du peuple et des soldats;
Mais la voix de ces dieux, ou plutôt de nos prêtres,
M'a dépouillé quinze ans du rang de mes ancêtres.
Il fallut succomber aux superstitions,
* Qui sont bien plus que nous les rois des nations;
Et le zele aveuglé d'un peuple fanatique
Fut plus fort que mon bras et que ma politique.

EUPHORBE.

En faveur de vos droits ce peuple enfin s'unit;
Du trône devant vous le chemin s'applanit;
Argos, par votre main fait à la servitude,
Long-temps de votre joug prit l'heureuse habitude:
Nos chefs seront pour vous.

HERMOGIDE.

Je compte sur leur foi
Tant que leur intérêt les peut joindre avec moi.
L'un d'eux, je l'avouerai, me trouble et m'importune:
Son destin qui s'éleve étonne ma fortune;
Je le crains malgré moi.

EUPHORBE.

Quoi! ce jeune Alcméon,
Ce soldat qui vous doit sa grandeur et son nom?

HERMOGIDE.

Oui, ce fils de Théandre, et qui fut mon ouvrage,
Qui sous moi de la guerre a fait l'apprentissage,

Maître de trop de cœurs à mon char arrachés,
Au bonheur qui le suit les a tous attachés.
Par ses heureux exploits ma grandeur est ternie;
Son ascendant vainqueur impose à mon génie:
Son seul aspect ici commence à m'alarmer.
Je le hais d'autant plus qu'il sait se faire aimer;
Que des peuples séduits l'estime est son partage:
Sa gloire m'avilit, et sa vertu m'outrage.
Je ne sais, mais le nom de ce fier citoyen,
Tout obscur qu'il était, semble égaler le mien.
Et moi, près de ce trône où je dois seul prétendre,
* J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre:
Mon crédit, mon pouvoir adoré si long-temps,
N'est qu'un colosse énorme ébranlé par les ans,
Qui penche vers sa chûte, et dont le poids immense
Veut, pour se soutenir, la suprême puissance;
Mais du moins en tombant je saurai me venger.

EUPHORBE.

Qu'allez-vous faire ici?

HERMOGIDE.

Ne plus rien ménager;
Déchirer, s'il le faut, le voile heureux et sombre
* Qui couvrit mes forfaits du secret de son ombre;
Les justifier tous par un nouvel effort,
Par les plus grands succès, ou la plus belle mort;
Et, dans le désespoir où je vois qu'on m'entraîne,
Ma fureur.... Mais on entre, et j'apperçois la reine.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, HERMOGIDE, POLEMON, EUPHORBE, CHOEUR D'ARGIENS.

ALCMÉON.

Oui, ce peuple, madame, et les chefs, et les rois,
Sont prêts à confirmer, à chérir votre choix;
Et je viens en leur nom présenter leur hommage

A votre heureux époux, leur maître et votre ouvrage.
Ce jour va de la Grece assurer le repos.

ÉRYPHILE.

Vous, chefs qui m'écoutez, et vous, peuple d'Argos,
Qui venez en ces lieux reconnaître l'empire
Du nouveau souverain que ma main doit élire,
Je n'ai point à choisir, je n'ai plus qu'à quitter
Un sceptre que mes mains n'avaient pas dû porter.
Votre maître est vivant; mon fils respire encore
Ce fils infortuné qu'à sa premiere aurore
Par un trépas soudain vous crûtes enlevé,
Loin des yeux de sa mere en secret élevé,
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte sacrée
Dont le ciel à mon sexe a défendu l'entrée :
Celui que je chargeai de ses tristes destins
Ignorait quel dépôt fut mis entre ses mains;
Je voulus qu'avec lui renfermé dès l'enfance,
Mon fils de ses parents n'eût jamais connaissance.
Mon amour materuel, timide et curieux,
A cent fois sur sa vie interrogé les cieux:
Aujourd'hui même encore ils m'ont dit qu'il respire.
Je vais mettre en ses mains mes jours et mon empire:
Je sais trop que ce dieu, maître éternel des dieux,
Jupiter, dont l'oracle est présent en ces lieux,
Me prédit, m'assura que ce fils sanguinaire
Porterait le poignard dans le sein de sa mere.
Puisse aujourd'hui, grand dieu, l'effort que je me fais
Vaincre l'affreux destin qui l'entraîne aux forfaits !
Oui, peuple, je le veux; oui, le roi va paraître :
Je vais à le montrer obliger le grand-prêtre:
Les dieux qui m'ont parlé veillent encor sur lui;
Ce secret au grand jour va briller aujourd'hui.
De mon fils désormais il n'est rien que je craigne;
Qu'on me rende mon fils, qu'il m'immole, et qu'il regne.

HERMOGIDE.

Peuple, chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour ;
L'affreuse vérité va donc paraître au jour.
Ce fils qu'on redemande afin de mieux m'exclure,
Cet enfant dangereux, l'horreur de la nature,
Né pour le parricide, et dont la cruauté
Devait verser le sang du sein qui l'a porté,
Il n'est plus; son supplice a prévenu son crime.

ÉRYPHILE.

Ciel!

HERMOGIDE.

Aux portes du temple on frappa la victime;
Celui qui l'enlevait le suivit au tombeau.
Il fallait étouffer ce monstre en son berceau ;
A la reine, à l'état son sang fut nécessaire ;
Les dieux le demandaient; je servis leur colere.
Peuple, n'en doutez point; Euphorbe, Nicétas,
Sont les secrets témoins de ce juste trépas:
J'atteste mes aïeux et ce jour qui m'éclaire
Que j'immolai le fils, que j'ai sauvé la mere ;
Que si ce sang coupable a coulé sous nos coups,
J'ai prodigué le mien pour la Grece et pour vous;
Vous m'en devez le prix: vous voulez tous un maître ;
L'oracle en promet un ; je vais périr, ou l'être ;
Je vais venger mes droits contre un roi supposé ;
Je vais rompre un vain charme à moi seul opposé.
Soldat par mes travaux, et roi par ma naissance,
De vingt ans de combats j'attends la récompense:
Je vous ai tous servis ; ce rang des demi-dieux,
Défendu par mon bras, fondé par mes aïeux,
Cimenté de mon sang, doit être mon partage.
Je le tiendrai de vous, de moi, de mon courage,
De ces dieux dont je sors, et qui seront pour moi.
Amis, suivez mes pas, et servez votre roi.

(*Il sort suivi des siens.*)

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMÉON, POLEMON, CHOEUR D'ARGIENS.

ÉRYPHILE.

Où suis-je? de quels traits le cruel m'a frappée!
Mon fils ne serait plus! Dieux! m'auriez-vous trompée?
(*à Polémon.*)
Et vous que j'ai chargé de rechercher son sort....

POLÉMON.

On l'ignore en ce temple, et sans doute il est mort.

ALCMÉON.

Reine, c'est trop souffrir qu'un monstre vous outrage :
Confondez son orgueil et punissez sa rage;
Tous vos guerriers sont prêts; permettez que mon bras...

ÉRYPHILE.

Es-tu lasse, fortune? est-ce assez d'attentats?
Ah, trop malheureux fils! et toi, cendre sacrée,
Cendre de mon époux de vengeance altérée,
Mânes sanglants, faut-il que votre meurtrier
Regne sur votre tombe et soit votre héritier?
Le temps, le péril presse, il faut donner l'empire :
Un dieu dans ce moment, un dieu parle et m'inspire;
Je cede, je ne puis, dans ce jour de terreur,
Résister à la voix qui s'explique à mon cœur.
C'est vous, maître des rois et de la destinée,
C'est vous qui me forcez à ce grand hyménée.
Alcméon, si mon fils est tombé sous ses coups...
Seigneur... vengez mon fils, et le trône est à vous.

ALCMÉON.

Grande reine, est-ce à moi que ces honneurs insignes...

ÉRYPHILE.

Ah! quels rois dans la Grece en seraient aussi dignes?
Ils n'ont que des aïeux, vous avez des vertus;

Ils sont rois, mais c'est vous qui les avez vaincus;
C'est vous que le ciel nomme et qui m'allez défendre;
C'est vous qui de mon fils allez venger la cendre.
Peuple, voilà ce roi si long-temps attendn,
Qui seul vous a fait vaincre, et seul vous était dû,
Le vainqueur de deux rois, prédit par les dieux même.
Qu'il soit digne à jamais de ce saint diadême!
Qne je retronve en lui les biens qu'on m'a ravis,
Votre appui, votre roi, mon époux, et mon fils!

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON, THEANDRE, CHOEUR D'ARGIENS.

THÉANDRE.

Que faites-vous, madame? et qn'allez-vons résoudre?
Le jonr fuit, le ciel gronde: entendez-vous la foudre?
De la tombe dn roi le pontife a tiré
Un fer qne snr l'antel ses mains ont consacré.
Sur l'antel à l'instant ont paru les furies;
Les flambeanx de l'hymen sont dans leurs mains impies.
Tout le penple tremblant, d'nn saint respect touché,
Baisse un front immobile à la terre attaché.

ÉRYPHILE.

Jnsqu'où venx-tu ponsser ta fnreur vengeresse,
O ciel? Penple, rentrez; Théandre, qn'on me laisse.
Quel juste effroi saisit mes esprits égarés!
Quel jour pour un hymen!

SCENE V.

ERYPHILE, ALCMEON.

ÉRYPHILE.

Ah! seigneur, demeurez.
Eh, quoi! je vois les dieux, les enfers et la terre

S'élever tous ensemble et m'apporter la guerre ;
Mes ennemis, les morts contre moi déchaînés;
Tout l'univers m'outrage, et vous m'abandonnez!

ALCMÉON.

Je vais périr pour vous, ou punir Hermogide,
Vous servir, vous venger, vous sauver d'un perfide.

ÉRYPHILE.

Je vous faisais son roi: mais, hélas! mais, seigneur,
Arrêtez ; connaissez mon trouble et ma douleur.
Le désespoir, la mort, le crime m'environne:
J'ai cru les écarter en vous plaçant au trône ;
J'ai cru même appaiser ces mânes en courroux,
Ces mânes soulevés de mon premier époux.
Hélas! combien de fois, de mes douleurs pressée,
Quand le sort de mon fils accablait ma pensée,
Et qu'un léger sommeil venait enfin couvrir
* Mes yeux trempés de pleurs et lassés de s'ouvrir,
Combien de fois ces dieux ont semblé me prescrire
De vous donner ma main, mon cœur, et mon empire!
Cependant, quand je touche au moment fortuné
Où vous montez au trône à mon fils destiné,
Le ciel et les enfers alarment mon courage;
Je vois les dieux armés condamner leur ouvrage;
* Et vous seul m'inspirez plus de trouble et d'effroi
* Que le ciel et ces morts irrités contre moi.
* Je tremble en vous donnant ce sacré diadême;
* Ma bouche en frémissant prononce, Je vous aime.
* D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
* M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant,
* Et, par un sentiment que je ne puis comprendre,
* Mêle une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

ALCMÉON.

Quels moments! quel mélange, ô dieux qui m'écoutez,
D'étonnement, d'horreurs, et de félicités!
L'orgueil de vous aimer, le bonheur de vous plaire,

Vos terreurs, vos bontés, la céleste colere,
Tant de biens, tant de maux me pressent à la fois,
Que mes sens accablés succombent sous leur poids.
Encor loin de ce rang que vos bontés m'apprêtent,
C'est sur vos seuls dangers que mes regards s'arrêtent;
C'est pour vous délivrer de ce péril nouveau
Que votre époux lui-même a quitté le tombeau.
Vous avez d'un barbare entendu la menace;
Où ne peut point aller sa criminelle audace?
Souffrez qu'au palais même assemblant vos soldats,
J'assure au moins vos jours contre ses attentats;
Que du peuple étonné j'appaise les alarmes;
Que, prêts au moindre bruit, mes amis soient en armes.
C'est en vous défendant que je dois mériter
Le trône où votre choix m'ordonne de monter.

ÉRYPHILE.

Allez; je vais au temple, où d'autres sacrifices
Pourront rendre les dieux à mes vœux plus propices:
Ils ne recevront pas d'un regard de courroux
Un encens que mes mains n'offriront que pour vous.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ALCMEON, THEANDRE.

ALCMÉON.

Tout est en sûreté; ce palais est tranquille,
Et je réponds du peuple, et sur-tout d'Eryphile.

THÉANDRE.

Pensez plus au péril dont vous êtes pressé:
Il est rival et prince, et de plus offensé;
Il songe à la vengeance, il la jure, il l'apprête;
J'entends gronder l'orage autour de votre tête:
Son rang lui donne ici des soutiens trop puissants,
Et ses heureux forfaits lui font des partisans.
Cette foule d'amis qu'à force d'injustices...

ALCMÉON.

Lui, des amis! Théandre, il n'a que des complices,
Plus prêts à le trahir que prompts à le venger;
Des cœurs nés pour le crime, et non pour le danger.
Je compte sur les miens; la guerre et la victoire
Nous ont long-temps unis par les nœuds de la gloire,
Avant que tant d'honneurs sur ma tête amassés
Traînassent après moi des cœurs intéressés;
Ils sont tous éprouvés, vaillants, incorruptibles:
La vertu qui nous joint nous rend tous invincibles;
Leurs bras victorieux m'aideront à monter
A ce rang qu'avec eux j'appris à mériter.
Mon courage a franchi cet intervalle immense

Que mit du trône à moi mon indigne naissance :
L'hymen va me payer le prix de ma valeur :
Je ne vois qu'Eryphile, un sceptre, et mon bonheur.

THÉANDRE.

Mais ne craignez-vous point ces prodiges funestes
Qu'étalent à vos yeux les vengeances célestes,
Ces tremblements soudains, ces spectres menaçants,
Ces morts dont le retour est l'effroi des vivants?
Du ciel qui nous poursuit la vengeance obstinée
Semble se déclarer contre votre hyménée.

ALCMÉON.

Mon cœur fut toujours pur; il honora les dieux;
J'espere en leur justice, et je ne crains rien d'eux.
De quel indigne effroi ton ame est-elle atteinte?
Ah! les cœurs vertueux sont-ils nés pour la crainte?
Mon orgueilleux rival ne saurait me troubler;
Tout chargé de forfaits, c'est à lui de trembler:
C'est sur ses attentats que mon espoir se fonde;
C'est lui qu'un dieu menace; et si la foudre gronde,
La foudre me rassure; et le ciel, que tu crains,
Pour l'en mieux écraser la mettra dans mes mains.

THÉANDRE.

Le ciel n'a pas toujours puni les plus grands crimes;
Il frappe quelquefois d'innocentes victimes.
Amphiaraüs fut juste, et vous ne savez pas
Par quelles mains ce ciel a permis son trépas.

ALCMÉON.

Hermogide!

THÉANDRE.

Souffrez que, laissant la contrainte,
Seigneur, un vieux soldat vous parle ici sans feinte.

ALCMÉON.

Tu sais combien mon cœur chérit la vérité.

THÉANDRE.

Je connais de ce cœur toute la pureté:
Des héros de la Grece imitateur fidele,

Vous jurez aux forfaits une guerre immortelle ;
Vous vous croyez, seigneur, armé pour les venger,
Gardez de les défendre et de les partager.

ALCMÉON.

Comment! que dites-vous?

THÉANDRE.

Vous êtes jeune encore ;
A peine aviez-vous vu votre premiere aurore
Quand ce roi malheureux descendit chez les morts :
Peut-être ignorez-vous ce qu'on disait alors,
Et de la cour du roi quel fut l'affreux langage.

ALCMÉON.

Eh bien!

THÉANDRE.

Je vais vous faire un trop sensible outrage ;
Mais je vous trahirais à le dissimuler :
Je vous tiens lieu de pere, et je dois vous parler.

ALCMÉON.

Eh bien! que disait-on? acheve.

THÉANDRE.

Que la reine
Avait lié son cœur d'une coupable chaîne ;
Qu'au barbare Hermogide elle promit sa main,
Et jusqu'à son époux conduisit l'assassin.

ALCMÉON.

Rends grace à l'amitié qui pour toi m'intéresse :
Si tout autre que toi soupçonnait la princesse,
Si quelque audacieux avait pu l'offenser...
Mais que dis-je? toi-même as-tu pu le penser?
Peux-tu me présenter ce poison que l'envie
Répand aveuglément sur la plus belle vie?
J'ai peu connu la cour ; mais la crédulité
Aiguise ici les traits de la malignité ;
Vos oisifs courtisans, que les chagrins dévorent,
S'efforcent d'obscurcir les astres qu'ils adorent :
Là, si vous en croyez leur coup-d'œil pénétrant,

Tout ministre est nn traître, et tont prince un tyran;
L'hymen n'est entonré qne de fenx adulteres;
Le frere à ses rivaux est vendu par ses freres;
Et sitôt qu'un grand roi penche vers son déclin,
Ou son fils on sa femme ont hâté son destin.
Je hais de ces sonpçons la barbare imprudence;
Je crois que sur la terre il est qnelque innocence;
Et mon cœnr, repoussant ces sentimeuts cruels,
Aime à juger par lui du reste des mortels.
Qui croit toujours le crime en parait trop capable.
A mes yenx comme aux tiens Hermogide est coupable;
Lui seul a pu commettre un meurtre si fatal;
Lui seul est parricide.

THÉANDRE.

Il est votre rival:
Vons écontez sur lui vos soupçons légitimes;
Vons tronvez dn plaisir à détester ses crimes.
Mais nn objet trop cher...

ALCMÉON.

Ah! ne l'outragez plus;
Et gardez le silence, on vantez ses vertus.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, THEANDRE, ZELONIDE, SUITE DE LA REINE.

ÉRYPHILE.

Roi d'Argos, paraissez et portez la couronne;
Vos mains l'ont défeudue, et mon cœur vous la donne.
Je ne balance plus; je mets sous votre loi
L'empire d'Inachus, et vos rivaux, et moi.
J'ai fléchi de nos dieux les redoutables haiues;
Leurs vertus sout en vous, leur saug coule en mes veines,
Et jamais sur la terre on n'a formé de nœuds

Plns chers aux immortels, et plus dignes des cieux.

ALCMÉON.

Ils lisent dans mon cœnr, ils savent que l'empire
Est le moindre des biens où mon courage aspire.
Puissent tomber snr moi leurs plus funestes traits,
Si ce cœur infidele oubliait vos bienfaits!
Ce penple qui m'entend, et qui m'appelle au temple,
Me verra commander, ponr lui donner l'exemple;
Et, déja par mes mains instruit à vous servir,
N'apprendra de son roi qu'à vous mieux obéir.

ÉRYPHILE.

Enfin la donce paix vient rassurer mon ame:
Dieux, vons favorisez une si pure flamme!
Vous ne rejetez plus mon encens et mes vœux!
Suivez mes pas: entrons....

(*Le temple s'ouvre; l'ombre d'Amphiaraüs paraît dans une posture menaçante.*)

L'OMBRE.

Arrête, malhenreux!

ÉRYPHILE.

Amphiaraüs lui-même! Où suis-je?

ALCMÉON.

Ombre fatale,
Quel dieu te fait sortir de la nuit infernale?
Quel est ce sang qui coule? et qnel es-tu?

L'OMBRE.

Ton roi.
Si tn prétends régner, arrête, obéis-moi.

ALCMÉON.

Eh bien! mon bras est prêt; parle, que faut-il faire?

L'OMBRE.

Me venger sur ma tombe.

ALCMÉON.

Eh! de qui?

L'OMBRE.

De ta mere.

ALCMÉON.

Ma mere! que dis-tu? quel oracle confus!
Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus.
(le temple se referme.)
Les dieux ferment leur temple!

THÉANDRE.

O prodige effroyable!

ALCMÉON.

O d'un pouvoir funeste oracle impénétrable!

ÉRYPHILE.

A peine ai-je repris l'usage de mes sens!
Quel ordre ont prononcé ces horribles accents?
De qui demandent-ils le sanglant sacrifice?

ALCMÉON.

Ciel! peux-tu commander que ma mere périsse!
Que prétendez-vous donc, mânes trop irrités?
Je commence à percer dans ces obscurités:
Je commence à sentir que les destins sont justes,
Que mon sort est trop loin de ces grandeurs augustes.
J'eusse été trop heureux; mais les mânes jaloux
Du sein de leurs tombeaux s'élevent contre nous,
Préviennent votre honte, et rompent l'hyménée
Dont s'offensaient ces dieux de qui vous êtes née.

ÉRYPHILE.

Ah, que me dites-vous? hélas!

ALCMÉON.

Souffrez du moins
Que je puisse un moment vous parler sans témoins.
Pour la derniere fois vous m'entendez peut-être;
Je vous avais trompée, et vous m'allez connaître.

ÉRYPHILE.

Sortez. De toutes parts ai-je donc à trembler?

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON.

ALCMÉON.

Il n'est plus de secrets que je doive céler.
Théandre jusqu'ici m'a tenu lieu de pere ;
Je ne suis point son fils, et je n'ai point de mere.
Madame, le destin, qui m'a trahi toujours,
M'a ravi dès long-temps les auteurs de mes jours.
Connu par ma fortune et par ma seule audace,
Je cachais aux humains la honte de ma race.
J'ai cru qu'un sang trop vil en mes veines transmis,
Plus pur par mes travaux, était d'assez grand prix ;
Et que lui préparant une plus digne course,
En le versant pour vous, j'ennoblissais sa source.
Je fis plus ; jusqu'à vous l'on me vit aspirer,
Et, rival de vingt rois, j'osai vous adorer.
Ce ciel enfin, ce ciel m'apprend à me connaître ;
Il veut confondre en moi le sang qui m'a fait naître ;
La mort entre nous deux vient d'ouvrir ses tombeaux,
Et l'enfer contre moi s'unit à mes rivaux.
Sous les obscurités d'un oracle sévere,
Les dieux m'ont reproché jusqu'au sang de ma mere.
Madame, il faut céder à leurs cruelles lois ;
Alcméon n'est point fait pour succéder aux rois.
Victime d'un destin, que même encor je brave,
Je ne m'en cache plus, je suis fils d'un esclave.

ÉRYPHILE.

Vous, seigneur ?

ALCMÉON.

Oui, madame ; et, dans un rang si bas,
Souvenez-vous qu'enfin je ne m'en cachai pas ;
Que j'eus l'ame assez forte, assez inébranlable
Pour faire devant vous l'aveu qui vous accable ;
Que ce sang, dont les dieux ont voulu me former,

Me fit un cœur trop haut pour ne vous point aimer.

ÉRYPHILE.

Un esclave !

ALCMÉON.

Une loi fatale à ma naissance
Des plus vils citoyens m'interdit l'alliance.
J'aspirais jusqu'à vous dans mon indigne sort :
J'ai trompé vos bontés, j'ai mérité la mort.
Madame, à mon aveu vous tremblez de répondre?

ÉRYPHILE.

Quels soupçons ! quelle horreur vient ici me confondre !
Dans les mains d'un esclave autrefois j'ai remis...
M'avez-vous pardonné, destins trop ennemis?
Voulez-vous, ou finir, ou combler ma misere?
Alcméon, dans quel temps a péri votre pere?
Quel fut son nom? parlez.

ALCMÉON.

J'ignore encor ce nom,
Qui ferait votre honte et ma confusion.

ÉRYPHILE.

Mais comment mourut-il? où perdit-il la vie?
En quel temps?

ALCMÉON.

C'est ici qu'elle lui fut ravie,
Après qu'aux champs thébains le céleste courroux
Eut permis le trépas du prince votre époux.

ÉRYPHILE.

O crime!

ALCMÉON.

Hélas! ce fut dans ma plus tendre enfance
Qu'on m'enleva, dit-on, l'auteur de ma naissance,
Au pied de ce palais de tant de demi-dieux,
D'où jusque sur son fils vous abaissiez les yeux.
Là, près du corps sanglant de mon malheureux pere,
Je fus laissé mourant dans la foule vulgaire

De ces vils citoyens, triste rebut du sort,
Oubliés dans leur vie, inconnus dans leur mort.
Un prêtre de ces lieux sauva mes destinées;
Il renoua le fil de mes faibles années;
Théandre m'éleva: le reste vous est dû.
J'osai trop m'élever, et je me suis perdu.

ÉRYPHILE.

M'alarmerais-je en vain? Mais cet oracle horrible....
Le lieu, le temps, l'esclave... ô ciel, est-il possible?
Qu'on cherche le grand-prêtre. Hélas! déja les dieux,
Soit pitié, soit courroux, l'amenent à mes yeux.

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, LE GRAND-PRETRE, *une épée à la main.*

LE GRAND-PRÊTRE.

L'heure vient, armez-vous, recevez cette épée.
Jadis de votre sang un traître l'a trempée.
Allez; vengez Argos, Amphiaraüs, et vous.

ÉRYPHILE.

Que vois-je? c'est le fer que portait mon époux,
Le fer que lui ravit ce barbare Hermogide:
Tout me retrace ici le crime et l'homicide;
La force m'abandonne à cet objet affreux.
Parle: qui t'a remis ce dépôt malheureux?
Quel dieu te l'a donné?

LE GRAND-PRÊTRE.

Le dieu de la vengeance.

(*à Alcméon.*)

Voici ce même fer qui frappa votre enfance,
Qu'un cruel, malgré lui ministre du destin,
Troublé par ses forfaits, laissa dans votre sein.
Ce dieu qui dans le crime effraya cet impie,
Qui fit trembler sa main, qui sauva votre vie,
Qui commande au trépas, ouvre et ferme le flanc,

Venge un meurtre par l'autre, et le sang par le sang,
M'ordonna de garder ce fer, toujours funeste,
Jusqu'à l'instant marqué par le courroux céleste.
La voix, l'affreuse voix qui vient de vous parler,
Me conduit devant vous pour vous faire trembler.

ÉRYPHILE.

Acheve : romps le voile ; éclaircis le mystere.
Son pere, cet esclave ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il n'était point son pere ;
Un sang plus noble crie.

ÉRYPHILE.

Ah ! seigneur : ah ! mon roi !
Fils d'un héros....

ALCMÉON.

Quels noms vous prodiguez pour moi !

ÉRYPHILE, *se jetant entre les bras de Zélonide.*

Je ne puis achever ; je me meurs, Zélonide.

LE GRAND-PRÊTRE *à Alcméon, en lui donnant l'épée.*

Je laisse entre vos mains ce glaive parricide :
C'est un don dangereux ; puisse-t-il désormais
Ne point servir, grands dieux, à de nouveaux forfaits !

SCENE V.

ALCMEON, ERYPHILE.

ÉRYPHILE.

* Eh bien ! ne tarde plus, remplis ta destinée ;
* Porte ce fer sanglant sur cette infortunée ;
* Etouffe dans mon sang cet amour malheureux
* Que dictait la nature en nous trompant tous deux !
* Punis-moi, venge-toi, venge la mort d'un pere ;
* Reconnais-moi, mon fils ; frappe et punis ta mere.

ALCMÉON.

Moi, votre fils : grands dieux !

ÉRYPHILE.

C'est toi dont au berceau
Mon indigne faiblesse a creusé le tombeau;
C'est toi qui fus frappé par les mains d'Hermogide;
C'est toi qui m'es rendu, mais pour le parricide;
Toi mon sang, toi mon fils, que le ciel en courroux,
Sans ce prodige horrible, aurait fait mon époux.

ALCMÉON.

De quel conp ma raison vient d'être confondue!
Dieux! sur elle et snr moi puis-je arrêter la vue?
Je ne sais où je suis: dienx qui m'avez sauvé,
Reprenez tout ce sang, par vos mains conservé.
Est-il bien vrai, madame, ou a tué mon pere?
Il veut votre supplice, et vous êtes ma mere?

ÉRYPHILE.

* Oui, je fus sans pitié: sois barbare à ton tour,
* Et montre-toi mon fils en m'arrachant le jour.
* Frappe... Mais quoi? tes pleurs se mêlent à mes larmes!
* O mon cher fils! ô jour plein d'horreur et de charmes!
* Avant de me donner la mort que tu me dois,
* De la nature encor laisse parler la voix;
* Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mere
* Arrosent une main si fatale et si chere.

ALCMÉON.

Cruel Amphiaraüs! abominable loi!
La nature me parle, et l'emporte sur toi.
O ma mere!

ÉRYPHILE, *en l'embrassant.*

O cher fils que le ciel me renvoie,
Je ne méritais pas une si pure joie.
J'oublie et mes malheurs, et jusqu'à mes forfaits;
Et ceux qu'un dieu t'ordonne, et tous ceux que j'ai faits.

SCENE VI.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE, POLEMON.

POLÉMON.

Madame, en ce moment l'insolent Hermogide,
Suivi jusqu'en ces lieux d'une troupe perfide,
La flamme dans les mains, assiege ce palais :
Déja tout est armé, déja volent les traits.
Nos gardes rassemblés courent pour vous défendre ;
Le sang de tous côtés commence à se répandre.
Le peuple épouvanté, qui s'empresse ou qui fuit,
Ne sait si l'on vous sert, ou si l'on vous trahit.

ALCMÉON.

O ciel, voilà le sang que ta voix me demande!
La mort de ce barbare est ma plus digne offrande.
Reine, dans ces horreurs cessez de vous plonger ;
Je suis l'ordre des dieux, mais c'est pour vous venger.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, SOLDATS.

ALCMÉON.

Vous trahirai-je en tout, ô cendres de mon pere!
Quoi, ce fier Hermogide a trompé ma colere!
Quoi, la nuit nous sépare, et ce monstre odieux
Partage encor l'armée, et ce peuple, et les dieux!
Retranché dans ce temple, aux autels qu'il profane,
* Il me brave; il jouit du ciel qui le condamne!
(*à Polémon.*)
Allez.

POLÉMON.

Et qu'avez-vous, seigneur, à ménager?
Tous les lieux sont égaux quand il faut se venger;
Vous régnez sur Argos...

ALCMÉON.

Argos m'en est plus chere;
Avec le nom de roi je prends un cœur de pere.
Me faudrait-il verser, dans mon regne naissant,
Pour un seul ennemi tant de sang innocent?
Est-ce à moi de donner le sacrilege exemple
D'attaquer les dieux même, et de souiller leur temple?
Ils poursuivent déja ce cœur infortuné
Qui protege contre eux ce sang dont je suis né.
Va, dis-je, Polémon, va; c'est de ta prudence

Que ton maître et ce peuple attendent leur vengeance.
Agis, parle, promets, qne sur-tout d'Alcméon
Il ne redoute poiut d'indigne trahison;
Fais qu'il s'éloigne au moins de ce temple funeste.
Rends-moi mou ennemi; mon bras fera le reste.
(*Polémon sort.*)

(*à Théandre.*)

Et vous, de cette enceinte et de ces vastes tours,
Avez-vous parcouru les plus secrets détonrs?
Du palais de la reiue a-t-on fermé les portes?

THÉANDRE.

J'ai tout vu; j'ai par-tout disposé vos cohortes.
Cependant votre mere...

ALCMÉON.

A-t-on soin de ses jonrs?

THÉANDRE.

Ses femmes en tremblant lui prêtent leur secours;
Elle a repris ses seus; son ame désolée
Sur ses levres encore à peine est rappelée:
Elle cherche le jonr, le revoit, et gémit.
Elle vous craint, vous aime; elle plenre, et frémit.
Elle va préparer un secret sacrifice
A ces mânes sacrés, armés pour son supplice.
Son désespoir l'égare, elle va s'enfermer
Au tombeau de ce roi qu'elle n'ose nommer,
De ce fatal époux votre malheureux pere,
Dont vous savez....

ALCMÉON.

Grands dieux! je sais qu'elle est ma mere.

THÉANDRE.

Les dieux veulent son sang. Dans un tel désespoir
Quels conseils désormais pourriez-vous recevoir?

ALCMÉON.

Aucun. Quand le malheur, quand la honte est extrême,
Il ne faut prendre, ami, conseil que de soi-même.
Mon pere...! Que veux-tu? chere ombre, appaise-toi!

Le nom sacré de fils est-il affreux pour moi?
Je t'entends, et ta voix m'appelle sur ta tombe!
De tous tes ennemis y veux-tu l'hécatombe?
Tu demandes du sang.... demeure, attends, choisis
Ou le sang d'Hermogide, ou le sang de ton fils!

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

ALCMÉON.
Eh bien! l'as-tu revu cet ennemi farouche?
A lui parler d'accord as-tu forcé ta bouche?
Les dieux le livrent-ils à ma juste fureur?
Sait-il ce qui se passe?

POLÉMON.
Il l'ignore, seigneur.
Il ne soupçonne point quel sang vous a fait naître;
Il méprise son prince; il méconnaît son maître;
Furieux, implacable, au combat préparé,
Et plus fier que le dieu dans ce temple adoré:
Mais il consent enfin de quitter son asyle,
De vous entendre ici, de revoir Eryphile;
Il veut qu'un nombre égal de chefs et de soldats,
Egalement armés, suivent de loin vos pas.
Il reçoit votre foi qu'à regret je lui porte:
Je regle votre suite, il nomme son escorte.

ALCMÉON.
Il va paraître.

POLÉMON.
Il vient; mais a-t-il mérité
Que vous lui conserviez tant de fidélité?
Doit-on rien aux méchants? et quel respect frivole
Expose votre sang....

ALCMÉON.
J'ai donné ma parole.

POLÉMON.

A qui la tenez-vous? à ce perfide?

ALCMÉON.

A moi.

THÉANDRE.

Et que prétendez-vous?

ALCMÉON.

Me venger, mais en roi.
Argos à mes vertus reconnaîtra son maître.
Mais près du temple, ami, ne vois-je pas le traître?

THÉANDRE.

Un dieu poursuit ses pas, et le conduit ici;
Il entre en frémissant.

ALCMÉON.

Dieux vengeurs! le voici.

SCENE III.

HERMOGIDE, *dans le fond du théâtre*, ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, *sur le devant*, SUITE D'HERMOGIDE.

HERMOGIDE.

D'où vient donc qu'en ces lieux je ne vois pas la reine?
Quel silence! est-ce un piege où mon destin m'entraîne?
Rien ne paraît; un lâche a-t-il surpris ma foi?
Qui? moi, craindre! avançons.

ALCMÉON.

Demeure, et connais-moi.
Connais ce fer sacré; l'oses-tu voir encore?

HERMOGIDE.

Oui, c'est le fer d'un roi qu'un sujet déshonore.

ALCMÉON.

Te souvient-il du sang dont l'a souillé ta main?

HERMOGIDE.

Peux-tu bien demander....

ALCMÉON.

Malheureux assassin,
Qnel esclave a percé ces mains de sang fnmantes ?
Quel enfant innocent.... Eh quoi, tu t'épouvantes !
Tu t'en vantais tantôt; tu te tais, tu frémis !
Meurtrier de ton roi, sais-tu quel est son fils ?

HERMOGIDE.

Ciel, tous les morts ici renaissent pour ma perte !
Son fils!

ALCMÉON.

De tes forfaits l'horreur est déconverte;
Revois Amphiaraüs, vois son sang, vois ton roi.

HERMOGIDE.

Je ne vois rien ici que ton manque de foi.
Tremble, qui que tu sois; et, devant que je meure,
Puisque tu m'as trahi....

ALCMÉON.

Non, barbare, demeure;
Connais-moi tout entier : sache au moins que mon bras
Ne sait point se venger par des assassinats :
Je dois de tes forfaits te punir avec gloire;
J'attends ton châtiment des mains de la victoire;
Et ce sang de tes rois, qui te parle aujourd'hui,
Ne vent qu'une vengeance aussi noble que lui.
Sans suite, ainsi qne moi, viens, si tu l'oses, traître,
Chercher encor ma vie, et combattre ton maître.
Suis mes pas.

HERMOGIDE.

Où vas-tu?

ALCMÉON.

Sur ce tombeau sacré,
Sur la cendre d'un roi par tes mains massacré.
Combattons devant lui; que son ombre y décide
Du sort de son vengeur et de son homicide.
L'oses-tu?

HERMOGIDE.

Si je l'ose! en peux-tu bien douter?
Et les morts, ou ton bras, sont-ils à redouter?
Viens te rendre au trépas; viens, jeune téméraire,
M'immoler ou mourir, joindre ou venger ton pere.

ALCMÉON.

(*le grand-prêtre entre.*)
Qu'aucun de vous ne suive; et vous, prêtre des dieux,
Ne craignez rien; mon bras n'a point souillé ces lieux.
Allez au dieu d'Argos immoler vos victimes;
Je vais tenir sa place en punissant les crimes.

SCENE IV.

LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, POLÉMON.

THÉANDRE.

Ciel! sois pour la justice, et nos maux sont finis.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nos maux sont à leur comble! il le faut... je frémis...
L'ordre est irrévocable.... Ah, mere malheureuse,
C'est la mort qui t'amene à cette tombe affreuse!

THÉANDRE.

Hermogide....

LE GRAND-PRÊTRE.

Il expire: Alcméon est vainqueur.
C'en est assez; reviens, fuis de ce lieu d'horreur:
Amphiaraüs te suit; il t'égare, il t'anime,
Il t'aveugle; et le crime est puni par le crime.

THÉANDRE.

C'est la voix de la reine.

POLÉMON.

Ah, quels lugubres cris!

LE GRAND-PRÊTRE.

Crains ton roi, crains ton sang.

ÉRYPHILE, *derriere le théâtre.*

Epargne-moi, mon fils!

ALCMÉON, *derriere le théâtre.*

Reçois le dernier coup, tombe à mes pieds, perfide !

(*On entend un cri d'Eryphile.*)

Ciel! qu'est-ce que j'entends ?

LE GRAND-PRÊTRE.

La voix du parricide.

SCENE V.

ALCMEON, THEANDRE, LE GRAND-PRETRE, POLEMON.

ALCMÉON.

Je viens de l'immoler ; il n'est plus; je suis roi.
Dieux, dissipez l'horreur qui s'empare de moi.
Mon bras vous a vengés, vous, ce peuple, et mon pere ;
Hermogide est tombé, même aux pieds de ma mere:
Il demandait la vie, il s'est humilié;
Et mon cœur une fois s'est trouvé sans pitié.
Rendez-moi cette paix que la justice donne!
Quoi! j'ai puni le crime, et c'est moi qui frissonne !
Ah! pour les scélérats quels sont vos châtiments,
Si les cœurs vertueux éprouvent ces tourments?
Eryphile, témoin de ma juste vengeance,
Viens régner avec moi. Quoi! tu fuis ma présence ;
Tu crains ton fils; tu crains ce bras ensanglanté,
Et cet horrible arrêt que le ciel a dicté!
Vous, courez vers la reine, et calmez ses alarmes;
Dites-lui que nos mains vont essuyer ses larmes:
Mais non, je veux moi-même embrasser ses genoux ;
Allons, je veux la voir....

SCENE VI.

ERYPHILE, *soutenue par ses femmes*, ALCMEON, LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, POLEMON, SUITE.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ah! que demandez-vous?

ALCMÉON.

Je vais mettre à ses pieds le prix de mon courage;
Oui, je veux... quel objet... que vois-je?

ÉRYPHILE.

Ton ouvrage.
Les oracles cruels enfin sont accomplis,
Et je meurs par tes mains, quand je retrouve un fils.
Le ciel est juste.

ALCMÉON.

Ah dieux! parricide exécrable!
Vous, ma mere! elle meurt... et j'en serais coupable!
Non, je ne le suis pas, dieux cruels! et mon bras
Dans mon sang à vos yeux....

(*On le désarme.*)

ÉRYPHILE.

Mon fils, n'acheve pas.
Je péris par ta main; ton cœur n'est pas complice:
Les dieux t'ont aveuglé pour hâter mon supplice.
Je meurs contente... approche... après tant d'attentats
Laisse-moi la douceur d'expirer dans tes bras.

(*Il se jette aux genoux d'Eryphile.*)

Indigne que je suis du sacré nom de mere,
J'ose encor te dicter ma volonté derniere.
Il faut vivre, et régner : le fils d'Amphiaraüs
Doit réparer ma vie à force de vertus.
Un moment de faiblesse, et même involontaire,
A fait tous mes malheurs, a fait périr ton pere.

Souviens-toi des remords qui troublaient mes esprits;
* Souviens-toi de ta mere... ô mon fils... mon cher fils...
C'en est fait...

ALCMÉON.

Elle expire.... impitoyable pere!
Sois content; j'ai tué ton épouse et ma mere.
Viens combler nos forfaits, viens la venger sur moi,
Viens t'abreuver du sang que j'ai reçu de toi.
Je renonce à ton trône, au jour que je déteste,
A tous les miens... ta tombe est tout ce qui me reste.
Mânes qui m'entendez, dieux, enfers en courroux,
* Je meurs au sein du crime, innocent malgré vous!

FIN D'ÉRYPHILE.

ZAÏRE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois,
le 13 auguste 1732.

EPITRE DEDICATOIRE

A M. FALKENER,

NÉGOCIANT ANGLAIS, DEPUIS AMBASSADEUR À CONSTANTINOPLE.

Vous êtes Anglais, mon cher ami, et je suis né en France; mais ceux qui aiment les arts sont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui pensent ont à-peu-près les mêmes principes, et ne composent qu'une république: ainsi il n'est pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie française dédiée à un Anglais ou à un Italien, que si un citoyen d'Ephese ou d'Athenes avait autrefois adressé son ouvrage à un Grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, et comme à mon ami intime.

Je jouis en même temps du plaisir de pouvoir dire à ma nation de quel œil les négociants sont regardés chez vous, quelle estime on sait avoir en Angleterre pour une profession qui fait la grandeur de l'état, et avec quelle supériorité quelques uns d'entre vous représentent leur patrie dans leur parlement, et sont au rang des législateurs.

Je sais bien que cette profession est méprisée de nos petits-maîtres; mais vous savez aussi que nos petits-maîtres et les vôtres sont l'espece la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.

Une raison encore qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un autre, c'est votre heureuse liberté de penser: elle en

communique à mon esprit; mes idées se trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient
Semble disposer de mon ame:
S'il sent vivement, il m'enflamme;
Et s'il est fort, il me soutient.
Un courtisan, pêtri de feinte,
Fait dans moi tristement passer
Sa défiance et sa contrainte;
Mais un esprit libre et sans crainte
M'enhardit, et me fait penser:
Mon feu s'échauffe à sa lumiere,
Ainsi qu'un jeune peintre, instruit
Sous le Moine et sous Largilliere,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familiere:
Il prend, malgré lui, leur maniere,
Et compose avec leur esprit.
C'est pourquoi Virgile se fit
Un devoir d'admirer Homere:
Il le suivit dans sa carriere,
Et son émule il se rendit,
Sans se rendre son plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma piece je vous en fasse une longue apologie. Je pourrais vous dire pourquoi je n'ai pas donné à Zaïre une vocation plus déterminée au christianisme avant qu'elle reconnût son pere, et pourquoi elle cache son secret à son amant, etc.; mais les esprits sages, qui aiment à rendre justice, verront bien mes raisons sans que je les indique: pour les critiques déterminés, qui sont disposés à ne me pas croire, ce serait peine perdue que de les leur dire.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait seulement

une piece assez simple, qualité dont on doit faire cas de tontes façons.

Cette heureuse simplicité
Fut un des plus dignes partages
De la savante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduise dans vos usages.
Sur votre théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images.
Addisson l'a déja tenté:
C'était le poëte des sages;
Mais il était trop concerté:
Et, dans son Caton si vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'insipides personnages.
Imitez du grand Addisson
Seulement ce qu'il a de bon;
Polissez la rude action
De vos Melpomenes sauvages;
Travaillez pour les connaisseurs
De tous les temps, de tous les âges;
Et répandez dans vos ouvrages
La simplicité de vos mœurs.

Que messieurs les poëtes anglais ne s'imaginent pas que je venille leur donner Zaïre pour modele: je leur prêche la simplicité naturelle et la doucenr des vers, mais je ne me fais point du tout le saint de mon sermon. Si Zaïre a eu quelque succès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon onvrage qu'à la prudence que j'ai ene de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été possible. J'ai flatté en cela le goût de mon anditoire: on est assez sûr de réussir quand on parle aux passions des gens plus qu'à leur raison.

On veut de l'amour, quelque bon chrétien que l'on soit; et je suis très persuadé que bien en prit au grand Corneille de ne s'être pas borné, dans son Polyeucte, à faire casser les statues de Jupiter par les néophytes. Car telle est la corruption du genre humain, que peut-être

De Polyeucte la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce païen son favori,
Qui méritait bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari.

Même aventure à-peu-près est arrivée à Zaïre. Tous ceux qui vont aux spectacles m'ont assuré que, si elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéressé; mais elle est amoureuse de la meilleure foi du monde, et voilà ce qui a fait sa fortune. Cependant il s'en faut bien que j'aie échappé à la censure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vétillé, m'a critiqué;
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué,
Un roman très peu vraisemblable,
Dans ma cervelle fabriqué;
Que le sujet en est tronqué,
Que la fin n'est pas raisonnable;
Même on m'avait pronostiqué
Ce sifflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur misérable.
Cher ami, je me suis moqué
De leur censure insupportable:

J'ai mon drame en public risqué;
Et le parterre favorable,
Au lieu de siffler, m'a claqué.
Des larmes même ont offusqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne suis point requinqué
Par un succès si desirable:
Car j'ai, comme un autre, marqué
Tous les *déficit* de ma fable.
Je sais qu'il est indubitable
Que, pour former œuvre parfait,
Il faudrait se donner au diable;
Et c'est ce que je n'ai pas fait.

Je n'ose me flatter que les Anglais fassent à Zaïre le même honneur qu'ils ont fait à Brutus, dont on a joué la traduction sur le théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni assez dévots pour vous soucier beaucoup du vieux Lusignan, ni assez tendres pour être touchés de Zaïre. Vous passez pour aimer mieux une intrigue de conjurés qu'une intrigue d'amants. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de *patrie*, et chez nous à celui d'*amour;* cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos héros de théâtre ne soient amoureux, mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une maniere naturelle. Nos amants parlent en amants, et les vôtres ne parlent encore qu'en poëtes.

Si vous permettez que les Français soient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choses en récompense que nous pourrions prendre de vous. C'est au théâtre anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue

de mettre sur la scene les noms de nos rois et des anciennes familles du royaume. Il me paraît que cette nouveauté pourrait être la source d'un genre de tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici, et dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux qui perfectionneront cette idée, dont Zaïre n'est qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons assez d'écrivains. La nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talent; il ne s'agit que de les encourager et de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, et par l'attrait plus flatteur de la considération, tous les beaux arts pourraient bien dépérir au milieu des abris élevés pour eux, et ces arbres plantés par Louis XIV dégénéreraient faute de culture: le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un sculpteur, dans son académie, verrait des hommes médiocres à côté de lui, et n'éleverait pas sa pensée jusqu'à Girardon et au Puget; un peintre se contenterait de se croire supérieur à son confrere, et ne songerait pas à égaler le Poussin. Puissent les successeurs de Louis XIV suivre toujours l'exemple de ce grand roi qui donnait d'un coup-d'œil une noble émulation à tous les artistes! Il encourageait à la fois un Racine et un van-Robais... Il portait notre commerce et notre gloire par-delà les Indes; il étendait ses graces sur des étrangers, étonnés d'être connus et récompensés par notre cour. Par-tout où était le mérite, il avait un protecteur dans Louis XIV.

Car, de son astre bienfaisant

Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et sous les glaces boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaisir ses mains royales
Répandaient la gloire et l'argent;
Le tout sans brigue et sans cabale.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleste Cassini,
Auprès des lis venaient se rendre,
Et quelque forte pension
Vous aurait pris le grand Newton,
Si Newton avait pu se prendre.
Ce sont là les heureux succès
Qui faisaient la gloire immortelle
De Louis et du nom français.
Ce Louis était le modele
De l'Europe et de vos Anglais.
On craignait que, par ses progrès,
Il n'envahît à tout jamais
La monarchie universelle;
Mais il l'obtint par ses bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monuments de la munificence de nos rois, mais votre nation y supplée. Vous n'avez pas besoin des regards du maître pour honorer et récompenser les grands talents en tout genre. Le chevalier Steele et le chevalier Wambruck étaient en même temps auteurs comiques et membres dn parlement. La primatie du docteur Tillotson, l'ambassade de M. Prior, la charge de M. Newton, le ministere de M. Addisson, ne sont que les suites ordinaires de la considération qu'ont chez vous les grands hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des mausolées et des statues après leur mort; il n'y a point

jusqu'aux actrices célebres qui n'aient chez vous leur place dans les temples à côté des grands poëtes.

Votre Oldfields (1), et sa devanciere
Bracegirdle la minaudiere,
Pour avoir su, dans leurs beaux jours,
Réussir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carriere,
S'en furent avec le concours
De votre république entiere,
Sous un grand poële de velours,
Dans votre église, pour toujours,
Loger de superbe maniere.
Leur ombre en paraît encor fiere,
Et s'en vante avec les Amours:
Tandis que le divin Moliere,
Bien plus digne d'un tel honneur,
A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetiere;
Et que l'aimable le Couvreur,
A qui j'ai fermé la paupiere,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges et d'une biere;
Et que monsieur de Laubiniere
Porta la nuit, par charité,
Ce corps autrefois si vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre riviere.
Voyez-vous pas, à ce récit,
L'Amour irrité qui gémit,
Qui s'envole en brisant ses armes,
Et Melpomene, tout en larmes,
Qui m'abandonne, et se bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si long-temps de ses nobles charmes?

---

(1) Fameuse actrice, mariée à un seigneur d'Angleterre.

Tout semble ramener les Français à la barbarie dont Louis XIV et le cardinal de Richelieu les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaissent pas le prix des beaux arts! La terre est couverte de nations aussi puissantes que nous: d'où vient cependant que nous les regardons presque toutes avec peu d'estime? c'est par la raison qu'on méprise dans la société un homme riche dont l'esprit est sans goût et sans culture. Sur-tout ne croyez pas que cet empire de l'esprit, et cet honneur d'être le modele des autres peuples, soit une gloire frivole; ce sont les marques infaillibles de la grandeur d'un peuple. C'est toujours sous les plus grands princes que les arts ont fleuri, et leur décadence est quelquefois l'époque de celle d'un état: l'histoire est pleine de ces exemples. Mais ce sujet me menerait trop loin: il faut que je finisse cette lettre, déja trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage qui trouve naturellement sa place à la tête de cette tragédie. C'est une épître en vers (1) à celle qui a joué le rôle de Zaïre: je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en est acquittée:

Car le prophete de la Mecque
Dans son serrail n'a jamais eu
Si gentille Arabesque ou Grecque;
Son œil noir, tendre, et bien fendu,
Sa voix, et sa grace intrinseque,
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebeque:
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans sa bibliotheque,
Tout mon honneur sera perdu.

---

(1) Voyez page 175.

Adieu, mon ami : cultivez toujours les lettres et la philosophie, sans oublier d'envoyer des vaisseaux dans les échelles du Levant.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

VOLTAIRE.

SECONDE LETTRE
A M. FALKENER,
ALORS AMBASSADEUR À CONSTANTINOPLE;

Tirée d'une seconde édition de Zaïre.

MON cher ami, (car votre nouvelle dignité d'ambassadeur rend seulement notre amitié plus respectable et ne m'empêche pas de me servir ici d'un titre plus sacré que le titre de ministre : le nom d'ami est bien au-dessus de celui d'excellence :)

Je dédie à l'ambassadeur d'un grand roi et d'une nation libre le même ouvrage que j'ai dédié au simple citoyen, au négociant anglais.

Ceux qui savent combien le commerce est honoré dans votre patrie n'ignorent pas aussi qu'un négociant y est quelquefois un législateur, un bon officier, un ministre public.

Quelques personnes, corrompues par l'indigne usage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont essayé de jetter un ridicule sur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a osé, sur un théâtre consacré au mauvais goût et à la médisance, insulter à l'auteur de cette dédicace et à celui qui l'avait reçue; on a osé lui re-

procher d'être un négociant. Il ne faut point imputer à notre nation une grossièreté si honteuse, dont les peuples les moins civilisés rougiraient. Les magistrats qui veillent parmi nous sur les mœurs, et qui sont continuellement occupés à réprimer le scandale, furent surpris alors; mais le mépris et l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité sont une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractere d'un peuple sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers et bas en Angleterre. Il y a eu dans Athenes des hommes sans goût, impolis et grossiers, et on en trouve dans Paris.

Oublions-les comme ils sont oubliés du public, et recevez ce second hommage: je le dois d'autant plus à un Anglais que cette tragédie vient d'être embellie à Londres; elle y a été traduite et jouée avec tant de succès, on a parlé de moi sur votre théâtre avec tant de politesse et de bonté, que j'en dois ici un remerciement public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les singularités de la traduction et de la représentation de Zaïre sur le théâtre de Londres.

M. Hill, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur anglais, me fit l'honneur de traduire ma piece, dans le dessein d'introduire sur votre scene quelques nouveautés et pour la maniere d'écrire les tragédies et pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la représentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature; la plupart de vos acteurs tragiques s'exprimaient souvent plus en poëtes saisis d'enthousiasme qu'en hommes que la passion inspire. Beaucoup de comédiens avaient encore outré ce défaut; ils déclamaient des vers ampoulés avec une fureur et une impétuosité qui est au beau naturel ce que les convulsions sont à l'égard d'une démarche noble et aisée.

Cet air d'empressement semblait étranger à votre nation; car elle est naturellement sage, et cette sagesse est quelquefois prise pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne se permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans son plaidoyer. Les seuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs et sur-tout nos actrices de Paris avaient ce défaut il y a quelques années; ce fut mademoiselle le Couvreur qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur italien de beaucoup d'esprit et de sens.

« La legiadra Couvreur sola non trotta
« Per quella strada dove i suoi compagni
« Van di galoppo tutti quanti in frotta,
« Se avvien ch' ella pianga, o che si lagni
« Senza quegli urli spaventosi loro,
« Ti muove sì che in pianger l'accompagni. »

Ce même changement que mademoiselle le Couvreur avait fait sur notre scene, mademoiselle Cibber vient de l'introduire sur le théâtre anglais dans le rôle de Zaïre. Chose étrange, que dans tous les arts ce ne soit qu'après bien du temps qu'on vienne enfin au naturel et au simple!

Une nouveauté qui va paraître plus singuliere aux Français, c'est qu'nn gentilhomme de votre pays qui a de la fortune et de la considération n'a pas dédaigné de jouer sur votre théâtre le rôle d'Orosmane. C'était un spectacle assez intéressant de voir les deux principaux personnages remplis, l'un par un homme de condition, et l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans qui n'avait pas encore récité un vers en sa vie.

Cet exemple d'un citoyen qui a fait nsage de son talent pour la déclamation n'est pas le premier parmi vous : tout ce qu'il y a de snrprenant en cela, c'est que nous nous en étonnions

Nons devrions faire réflexion que tontes les choses de ce monde dépendent de l'usage et de l'opinion. La cour de France a dansé snr le théâtre avec les acteurs de l'opéra, et on n'a rien trouvé en cela d'étrange, sinon qne la mode de ces divertissements ait fini. Ponrquoi sera-t-il plns étonnant de réciter qne de danser en pnblic? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, sinon qne l'un est autant au-dessus de l'autre que les talents où l'esprit a quelque part sont au-dessus de ceux du corps? Je le répete encore et je le dirai toujours, aucun des beaux arts n'est méprisable; et il n'est véritablement honteux que d'attacher de la honte anx talents.

Venons à présent à la traduction de Zaïre, et au changement qui vient de se faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coutume à laquelle M. Addisson, le plus sage de vos écrivains, s'est asservi lui-même: tant l'usage tient lieu de raison et de loi! Cette

coutume peu raisonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reste de la piece, et ces vers devaient nécessairement renfermer une comparaison. Phedre, en sortant du théâtre, se comparait poétiquement à une biche, Caton à un rocher, Cléopâtre à des enfants qui pleurent jusqu'à ce qu'ils soient endormis.

Le traducteur de Zaïre est le premier qui ait osé maintenir les droits de la nature contre un goût si éloigné d'elle. Il a proscrit cet usage; il a senti que la passion doit parler un langage vrai, et que le poëte doit se cacher toujours pour ne laisser paraître que le héros.

C'est sur ce principe qu'il a traduit avec naïveté et sans aucune enflure tous les vers simples de la piece, que l'on gâterait si on voulait les rendre beaux.

On ne peut desirer ce qu'on ne connaît pas.

* * *

J'eusse été, près du Gange, esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

* * *

Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.

* * *

Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.

* * *

Je me croirais haï d'être aimé faiblement.

* * *

Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.

* * *

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

* * *

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui sont dans ce goût simple et vrai sont rendus mot à mot dans l'anglais. Il eût été aisé de les orner : mais le traducteur a jugé autrement que quelques uns de mes compatriotes ; il a aimé et il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet le style doit être conforme au sujet. Alzire, Brutus, et Zaïre, demandaient, par exemple, trois sortes de versifications différentes.

Si Bérénice se plaignait de Titus, et Ariane de Thésée, dans le style de Cinna, Bérénice et Ariane ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, si l'on cherche d'autres ornements que la simplicité et la vérité.

Il n'est pas question ici d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les pieces de théâtre. Je veux que ce soit une faute, elle est et sera universelle ; et je ne sais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Ce qui est certain, c'est que, dans ce défaut, les Français ont réussi plus que toutes les autres nations anciennes et modernes mises ensemble. L'amour paraît sur nos théâtres avec des bienséances, une délicatesse, une vérité qu'on ne trouve point ailleurs. C'est que de toutes les nations, la française est celle qui a le plus connu la société.

Le commerce continuel, si vif et si poli des deux sexes, a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs.

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. Et des mœurs encore austeres parmi vous, des querelles politiques, des guerres de religion, qui vous

avaient rendus farouches, vous ôterent, jusqu'au temps de Charles II, la douceur de la société au milieu même de la liberté. Les poëtes ne devaient donc savoir, ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la maniere dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée jusqu'à Moliere, comme l'art d'exprimer sur le théâtre des sentiments vrais et délicats fut ignoré jusqu'à Racine; parceque la société ne fut pour ainsi dire dans sa perfection que de leur temps. Un poëte, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues; il aura plutôt fait cent odes et cent épîtres qu'une scene où il faut faire parler la nature.

Votre Dryden, qui d'ailleurs était un très grand génie, mettait dans la bouche de ses héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences, deux choses également opposées à la tendresse.

Si M. Racine fait dire à Titus :

« Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
« Et crois toujours la voir pour la premiere fois. »

votre Dryden fait dire à Antoine :

« Ciel! comme j'aimai! Témoins les jours et les « nuits qui suivaient en dansant sous vos pieds. Ma « seule affaire était de vous parler de ma passion; un « jour venait et ne voyait rien qu'amour; un autre « venait, et c'était de l'amour encore. Les soleils « étaient las de nous regarder, et moi je n'étais point « las d'aimer ».

Il est bien difficile d'imaginer qu'Antoine ait en effet tenu de pareils discours à Cléopâtre.

Dans la même piece Cléopâtre parle ainsi à Antoine:

« Venez à moi, venez dans mes bras, mon cher « soldat : j'ai été trop long-temps privée de vos ca- « resses; mais qnand je vons embrasserai, quand « vons serez tout à moi, je vons pnnirai de vos « cruantés en laissant sur vos levres l'impression « de mes ardents baisers. »

Il est très vraisemblable qne Cléopâtre parlait souvent dans ce goût; mais ce n'est point cette indécence qu'il faut représenter devant une andience respectable.

Quelqnes nns de vos compatriotes ont beau dire, C'est là la pnre natnre; on doit lenr répondre que c'est précisément cette nature qn'il fant voiler avec soin..

Ce n'est pas même connaître le cœur humain de penser qu'on doit plaire davantage en présentant ces images licencieuses; au contraire c'est fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on est rassasié ; il ne reste plus rien à chercher, rieu à desirer, et on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant conrir à la volupté. Voilà ponrqnoi la bonne compagnie a des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas.

Les spectateurs, en ce cas, sont comme les amants qn'une jouissance trop prompte dégoûte : ce n'est qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées qni feraient rougir, présentées de trop près ; c'est ce voile qui fait le charme des honnêtes gens; il n'y a point pour enx de plaisir sans bienséance.

Les Français ont connu cette regle plutôt que les

autres peuples, non parcequ'ils sont sans génie et sans hardiesse, comme le dit ridiculement l'inégal et impétueux Dryden, mais parceque, depuis la régence d'Anne d'Autriche, ils ont été le peuple le plus sociable et le plus poli de la terre : et cette politesse n'est point une chose arbitraire comme ce qu'on appelle civilité ; c'est une loi de la nature qu'ils ont heureusement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de Zaïre a respecté presque par-tont ces bienséances théâtrales, qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'est livré encore à d'anciens usages.

Par exemple, lorsque, dans la piece anglaise, Orosmane vient annoncer à Zaïre qu'il croit ne la plus aimer, Zaïre lui répond en se roulant par terre. Le sultan n'est point ému de la voir dans cette posture ridicule et de désespoir, et le moment d'après il est tout étonné que Zaïre pleure.

Il lui dit cet hémistiche :

Zaïre, vous pleurez !

Il aurait dû lui dire auparavant :

Zaïre, vous vous roulez par terre !

Aussi ces trois mots, *Zaïre, vous pleurez*, qui font un grand effet sur notre théâtre, n'en ont fait aucun sur le vôtre, parcequ'ils étaient déplacés. Ces expressions familieres et naïves tirent toute leur force de la seule maniere dont elles sont amenées. *Seigneur, vous changez de visage*, n'est rien par soi-même ; mais le moment où ces paroles si simples sont prononcées dans Mithridate fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut et de la maniere dont il le faut est, ce me semble, un mérite dont les Français, si vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'est, je crois, sur cet art que notre nation doit être crue. Vous nous apprenez des choses plus grandes et plus utiles : il serait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du chevalier Newton sur la lumiere en rougissent ; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous soumettre aux regles de notre théâtre, comme nous devons embrasser votre philosophie. Nous avons fait d'aussi bonnes expériences sur le cœur humain que vous sur la physique. L'art de plaire semble l'art des Français, et l'art de penser paraît le vôtre. Heureux, monsieur, qui comme vous les réunit! etc.

LETTRE

A M. DE LA ROQUE,

SUR LA TRAGÉDIE DE ZAÏRE. (1732.)

Quoique pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, monsieur, de faire les extraits des pieces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, et vous voulez que ce soit moi qui parle de Zaïre. Il me semble que je vois M. le Normand ou M. Cochin réduire un de leurs clients à plaider

sa cause. L'entreprise est dangereuse; mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi par la sincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zaïre est la premiere piece de théâtre dans laquelle j'aie osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur; c'est la seule tragédie tendre que j'aie faite. Je croyais, dans l'âge même des passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique; je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art des Sophocle. Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille, me paraissent ressembler aux curieux qui préferent les nudités du Correge au chaste et noble pinceau de Raphaël.

Le public qui fréquente les spectacles est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du Correge. Il faut de la tendresse et du sentiment; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans les rôles d'Andronic et d'Hippolyte, et à peine un seul qui réussisse dans ceux de Cinna et d'Horace. Il a donc fallu me plier aux mœurs du temps, et commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienséance possible; et, pour l'ennoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée me vint de faire contraster dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naissance, la patrie, la religion; et de l'autre, l'amour le plus tendre et le plus malheureux; les mœurs des mahométans et celles des chrétiens; la cour d'un soudan

et celle d'un roi de France ; et de faire paraître pour la premiere fois des Français sur la scene tragique. Je n'ai pris dans l'histoire que l'époque de la guerre de saint Louis ; tout le reste est entièrement d'invention. L'idée de cette piece, étant si neuve et si fertile, s'arrangea d'elle-même; et au lieu que le plan d'Eryphile m'avait beaucoup coûté, celui de Zaïre fut fait en un seul jour ; et l'imagination, échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la piece en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu (car où est l'artiste sans amour propre?) mais je devais cette excuse au public des fautes et des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter que j'en eusse châtié le style; mais des raisons, dont il est inutile de fatiguer le public, n'ont pas permis qu'on différât. Voici, monsieur, le sujet de cette piece.

La Palestine avait été enlevée aux princes chrétiens par le conquérant Saladin. Noradin, Tartare d'origine, s'en était ensuite rendu maître. Orosmane, fils de Noradin, jeune homme plein de grandeur, de vertus, et de passions, commençait à régner avec gloire dans Jérusalem. Il avait porté sur le trône de la Syrie la franchise et l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisait les regles austeres du serrail, et n'affectait point de se rendre invisible aux étrangers et à ses sujets pour devenir plus respectable. Il traitait avec douceur les esclaves chrétiens, dont son serrail et ses états étaient remplis. Parmi ses esclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au sac de Césarée, sous le regne de Noradin. Cet en-

fant, ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au roi saint Louis, qui avait daigné prendre soin de son éducation et de sa fortune. Il avait pris en France le nom de Nérestan; et, étant retourné en Syrie, il avait été fait prisonnier encore une fois, et avait été enfermé parmi les esclaves d'Orosmane. Il retrouva dans la captivité une jeune personne avec qui il avait été prisonnier dans son enfance lorsque les chrétiens avaient perdu Césarée. Cette jeune personne, à qui on avait donné le nom de Zaïre, ignorait sa naissance, aussi-bien que Nérestan et que tous ces enfants de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parents, et qui ne connaissent de famille et de patrie que le serrail. Zaïre savait seulement qu'elle était née chrétienne; Nérestan et quelques autres esclaves un peu plus âgés qu'elle l'en assuraient. Elle avait toujours conservé un ornement qui renfermait une croix, seule preuve qu'elle eût de sa religion. Une autre esclave nommée Fatime, née chrétienne, et mise au serrail à l'âge de dix ans, tâchait d'instruire Zaïre du peu qu'elle savait de la religion de ses peres. Le jeune Nérestan, qui avait la liberté de voir Zaïre et Fatime, animé du zele qu'avaient alors les chevaliers français, touché d'ailleurs pour Zaïre de la plus tendre amitié, la disposait au christianisme. Il se proposa de racheter Zaïre, Fatime, et dix chevaliers chrétiens du bien qu'il avait acquis en France, et de les ramener à la cour de saint Louis. Il eut la hardiesse de demander au soudan Orosmane la permission de retourner en France sur sa seule parole, et le soudan

eut la générosité de le permettre. Nérestan partit, et fut deux ans hors de Jérusalem.

Cependant la beauté de Zaïre croissait avec son âge, et la naïveté touchante de son caractere la rendait encore plus aimable que sa beauté. Orosmane la vit, et lui parla. Un cœur comme le sien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il résolut de bannir la mollesse qui avait efféminé tant de rois de l'Asie, et d'avoir dans Zaïre une amie, une maîtresse, une femme, qui lui tiendrait lieu de tous les plaisirs, et qui partagerait son cœur avec les devoirs d'un prince et d'un guerrier. Les faibles idées du christianisme, tracées à peine dans le cœur de Zaïre, s'évanouirent bientôt à la vue du soudan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, sans que l'ambition se mêlât en rien à la pureté de sa tendresse.

Nérestan ne revenait point de France. Zaïre ne voyait qu'Orosmane et son amour; elle était prête d'épouser le sultan, lorsque le jeune Français arriva. Orosmane le fait entrer en présence même de Zaïre. Nérestan apportait avec la rançon de Zaïre et de Fatime, celle de dix chevaliers qu'il devait choisir. J'ai satisfait à mes serments, dit-il au soudan; c'est à toi de tenir ta promesse, de me remettre Zaïre, Fatime, et les dix chevaliers: mais apprends que j'ai épuisé ma fortune à payer leur rançon: « Une pauvreté noble est tout ce qui me reste »; je viens me remettre dans tes fers. Le soudan, satisfait du grand courage de ce chrétien, et né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent chevaliers au lieu

de dix, et le combla de présents; mais il lui fit entendre que Zaïre n'était pas faite pour être rachetée et qu'elle était d'un prix au-dessus de toutes rançons. Il refusa aussi de lui rendre, parmi les chevaliers qu'il délivrait, un prince de Lusignan, fait esclave depuis long-temps dans Césarée.

Ce Lusignan, le dernier de la branche des rois de Jérusalem, était un vieillard respecté dans l'orient, l'amour de tous les chrétiens, et dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrasins. C'était lui principalement que Nérestan avait voulu racheter; il parut devant Orosmane accablé du refus qu'on lui faisait de Lusignan et de Zaïre. Le soudan remarqua ce trouble; il sentit dès ce moment un commencement de jalousie, que la générosité de son caractere lui fit étouffer: cependant il ordonna que les cent chevaliers fussent prêts à partir le lendemain avec Nérestan.

Zaïre, sur le point d'être sultane, voulut donner au moins à Nérestan une preuve de sa reconnaissance; elle se jette aux pieds d'Orosmane pour obtenir la liberté du vieux Lusignan. Orosmane ne pouvait rien refuser à Zaïre ; on alla tirer Lusignan des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec Nérestan dans les appartements extérieurs du serrail; ils pleuraient la destinée de Lusignan : sur-tout le chevalier de Chatillon, ami tendre de ce malheureux prince, ne pouvait se résoudre à accepter une liberté qu'on refusait à son ami et à son maître, lorsque Zaïre arrive, et leur amene celui qu'ils n'espéraient plus.

Lusignan, ébloui de la lumiere qu'il revoyait après vingt années de prison, pouvant se soutenir

à peine, ne sachant où il est et où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec des Français, et reconnaissant Chatillon, s'abandonne à cette joie mêlée d'amertume qne les malhenrenx éprouvent dans leur consolation. Il demande à qui il doit sa délivrance; Zaïre prend la parole en lni présentant Nérestan : C'est à ce jenne Français, dit-elle, qne vous et tous les chrétiens devez votre liberté. Alors le vieillard apprend que Nérestan a été élevé dans le serrail avec Zaïre; et se tonrnant vers enx; Hélas! dit-il, puisque vous avez pitié de mes malhenrs, achevez votre ouvrage; instrnisez-moi dn sort de mes enfants. Deux me fnrent enlevés au berceau, lorsque je fus pris dans Césarée; deux antres fnrent massacrés devant moi avec lenr mere. O mes fils! ô martyrs! veillez dn haut du ciel sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore. Hélas! j'ai su que mon dernier fils et ma fille furent condnits dans ce serrail. Vous qui m'écoutez, Nérestan, Zaïre, Chatillon, n'avez-vous nulle connaissance de ces tristes restes dn sang de Godefroi et de Lusignan?

Au milieu de ces qnestions, qui déja remuaient le cœnr de Nérestan et de Zaïre, Lnsignan apperçut au bras de Zaïre un ornement qui renfermait une croix: il se ressouvint que l'on avait mis cette parure à sa fille, lorsqu'on la portait au baptême: Chatillon l'en avait ornée lui-même, et Zaïre avait été arrachée de ses bras avant qne d'être baptisée. La ressemblance des traits, l'âge, toutes les circonstances, une cicatrice de la blessure que son jeune fils avait reçue, tout confirme à Lusignan qu'il est pere encore; et la natnre parlant à la fois au cœur

15.

de tous les trois, et s'expliquant par des larmes: Embrassez-moi, mes chers enfants, s'écria Lusignan, et revoyez votre pere. Zaïre et Nérestan ne pouvaient s'arracher de ses bras. Mais, hélas! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu chrétienne? Zaïre rougit et frémit à ces paroles. Lusignan vit sa honte et son malheur, et Zaïre avoua qu'elle était musulmane. La douleur, la religion, et la nature, donnerent en ce moment des forces à Lusignan; il embrassa sa fille, et lui montrant d'une main le tombeau de Jésus-Christ, et le ciel de l'autre, animé de son désespoir, de son zele, aidé de tant de chrétiens, de son fils, et du Dieu qui l'inspire, il touche sa fille, il l'ébranle; elle se jette à ses pieds, et lui promet d'être chrétienne.

Au moment arrive un officier du serrail, qui sépare Zaïre de son pere et de son frere, et qui arrête tous les chevaliers français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un conseil qu'on venait de tenir en présence d'Orosmane. La flotte de saint Louis était partie de Chypre, et on craignait pour les côtes de Syrie; mais un second courrier ayant apporté la nouvelle du départ de saint Louis pour l'Egypte, Orosmane fut rassuré; il était lui-même ennemi du soudan d'Egypte. Ainsi, n'ayant rien à craindre ni du roi ni des Français qui étaient à Jérusalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur roi, et ne songea plus qu'à réparer, par la pompe et la magnificence de son mariage, la rigueur dont il avait usé envers Zaïre.

Pendant que le mariage se préparait, Zaïre désolée

demanda au sondan la permission de revoir Nérestan encore une fois. Orosmane, trop heureux de trouver une occasion de plaire à Zaïre, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. Nérestan revit donc Zaïre; mais ce fut pour lui apprendre que son pere était près d'expirer; qu'il mourait entre la joie d'avoir retronvé ses enfants, et l'amertume d'ignorer si Zaïre serait chrétienne; et qu'il lui ordonnait en mourant d'être baptisée ce jour-là même de la main du pontife de Jérusalem. Zaïre attendrie et vaincue promit tout, et jura à son frere qu'elle ne trahirait point le sang dont elle était née, qu'elle serait chrétienne, qu'elle n'épouserait point Orosmane, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptisée.

A peine avait-elle prononcé ce serment, qu'Orosmane, plus amoureux et plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la mosquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que Zaïre; elle était partagée entre son Dieu, sa famille, et son nom, qui la retenaient, et le plus aimable de tous les hommes, qui l'adorait. Elle ne se connut plus; elle céda à la douleur, et s'échappa des mains de son amant, le quittant avec désespoir, et le laissant dans l'accablement de la surprise, de la douleur, et de la colere.

Les impressions de jalousie se réveillerent dans le cœur d'Orosmane: l'orgueil les empêcha de paraître, et l'amour les adoucit. Il prit la fuite de Zaïre pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour tout autre chose enfin que pour une trahison. Il

vit encore Zaïre, lui pardonna, et l'aima plus que jamais. L'amour de Zaïre augmentait par la tendresse indulgente de son amant. Elle se jette en larmes à ses genoux, le supplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptait que son frere serait alors parti, qu'elle aurait reçu le baptême, que Dieu lui donnerait la force de résister; elle se flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre, si généreux, si vertueux, à qui il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parlait à Orosmane avec une tendresse si naïve et une douleur si vraie, qu'Orosmane céda encore, et lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, et fermait les yeux sur le reste.

Cependant, dans les premiers mouvements de jalousie, il avait ordonné que le serrail fût fermé à tous les chrétiens. Nérestan, trouvant le serrail fermé, et n'en soupçonnant pas la cause, écrivit une lettre pressante à Zaïre; il lui mandait d'ouvrir une porte secrete qui conduisait vers la mosquée, et lui recommandait d'être fidele.

La lettre tomba entre les mains d'un garde, qui la porta à Orosmane. Le soudan en crut à peine ses yeux. Il se vit trahi; il ne douta pas de son malheur et du crime de Zaïre. Avoir comblé un étranger, un captif, de bienfaits; avoir donné son cœur, sa couronne, à une fille esclave, lui avoir tout sacrifié, ne vivre que pour elle, et en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que

l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître : c'était sans doute un état horrible; mais Orosmane aimait, et il souhaitait de trouver Zaïre innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu; il se flatte que Zaïre pouvait ne point écouter Nérestan: Nérestan seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête et qu'on l'enchaîne, et il va à l'heure et à la place du rendez-vous attendre l'effet de la lettre.

La lettre est rendue à Zaïre : elle la lit en tremblant, et, après avoir long-temps hésité, elle dit enfin à l'esclave qu'elle attendra Nérestan, et donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout à Orosmane.

Le malheureux soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur et de larmes. Il tire son poignard, et il pleure. Zaïre vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit : Orosmane entend sa voix, et son poignard lui échappe; elle approche, elle appelle Nérestan, et à ce nom Orosmane la poignarde.

Dans l'instant on lui amene Nérestan enchaîné, avec Fatime complice de Zaïre. Orosmane hors de lui s'adresse à Nérestan, en le nommant son rival : C'est toi qui m'arraches Zaïre, dit-il; regarde-la avant que de mourir; que ton supplice commence avec le sien; regarde-la, te dis-je. Nérestan approche de ce corps expirant : Ah, que vois-je! ah, ma sœur! barbare, qu'as-tu fait?.... A ce mot de sœur, Orosmane est comme un homme qui revient d'un songe funeste; il connaît son erreur; il voit ce qu'il

a perdu; il est trop abymé dans l'horreur de son état pour se plaindre. Nérestan et Fatime lui parlent, mais de tout ce qu'ils disent il n'entend autre chose sinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de Zaïre, il court à elle; on l'arrête, il retombe dans l'engourdissement de son désespoir. Qu'ordonnes-tu de moi? lui dit Nérestan. Le soudan, après un long silence, fait ôter les fers à Nérestan, le comble de largesses, lui et tous les chrétiens, et se tue auprès de Zaïre.

Voilà, monsieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expose avec toutes ses fautes. Je suis bien loin de m'enorgueillir du succès passager de quelques représentations. Qui ne connaît l'illusion du théâtre? qui ne sait qu'une situation intéressante, mais triviale, une nouveauté brillante et hasardée, la seule voix d'une actrice, suffisent pour tromper quelque temps le public? Quelle distance immense entre un ouvrage souffert au théâtre et un bon ouvrage! j'en sens malheureusement toute la différence. Je vois combien il est difficile de réussir au gré des connaisseurs. Je ne suis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même; et si j'ose travailler, c'est que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore sur la connaissance que j'ai de mon peu de talent.

EPITRE

A MADEMOISELLE GAUSSIN,

Jeune actrice, qui a représeuté le rôle de Zaïre avec beaucoup de succès.

JEUNE Gaussin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers, au théâtre applaudis;
Protege-les: Zaïre est ton ouvrage;
Il est à toi, puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Ta voix touchante, et tes sons enchanteurs,
Qui du critique out fait tomber les armes.
Ta seule vue adoucit les censeurs.
L'illusion, cette reine des cœurs,
Marche à ta suite, inspire les alarmes,
Le sentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaisir de répandre des larmes.
Le dieu des vers, qu'on allait dédaigner,
Est, par ta voix, aujonrd'hni sûr de plaire;
Le dieu d'amour, à qui tu fus plns chere,
Est, par tes yenx, bien plus sûr de régner.
Entre ces dieux désormais tu vas vivre:
Hélas! long-temps je les servis tous deux;
Il en est un que je n'ose plus snivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir et t'entendre,
Qne tu reçois avec un souris tendre,
Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux;
Qui, pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, et t'eu reparle encore!
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers!

ACTEURS.

OROSMANE, soudan de Jérusalem.
LUSIGNAN, prince du sang des rois de Jérusalem.
ZAÏRE, FATIME, } esclaves du soudan.
NÉRESTAN, CHATILLON, } chevaliers français.
CORASMIN, MÉLÉDOR, } officiers du soudan.
UN ESCLAVE.
SUITE.

La scene est au serrail de Jérusalem.

ZAÏRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ZAIRE, FATIME.

FATIME.

Je ne m'attendais pas, jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux sentiments que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes.
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas!
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux.
Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur, et sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte!
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté?
Le serrail d'un soudan, sa triste austérité,
Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine?

ZAÏRE.

On ne peut desirer ce qu'on ne connaît pas.

Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au serrail des soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
Le reste de la terre anéanti pour moi
M'abandonne au soudan qui nous tient sous sa loi;
Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance;
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance;
Le reste est un vain songe.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux Français dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne?
Combien nous admirions son audace hautaine!
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas!
Orosmane vainqueur, admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor; sa générosité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance?

ZAÏRE.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance;
Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
Des serments indiscrets pour sortir d'esclavage.
Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens:
J'admirai trop en lui cet inutile zele;
Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais s'il était fidele,
S'il revenait enfin dégager ses serments,
Ne voudriez-vous pas...?

ZAÏRE.

Fatime, il n'est plus temps;

Tout est changé...

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAÏRE.

Va, c'est trop te celer le destin de Zaïre;
Le secret du soudan doit encor se cacher;
Mais mon cœnr dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, ponr terminer les malheurs de nos jours,
D'nne main plns puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane...

FATIME.

Eh bien?

ZAÏRE.

Ce soudan même,
Ce vainqueur des chrétiens...chere Fatime...il m'aime.
Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penser
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser,
Que d'un maître absolu la snperbe tendresse
M'offre l'honnenr honteux du rang de sa maîtresse,
Et que j'essuie enfin l'ontrage et le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager;
Cette fierté, qn'en nous sontient la modestie,
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie;
Plutôt qne jusque-là j'abaisse mon orgueil,
Je verrais, sans pâlir, les fers et le cercneil.
Je m'en vais t'étonner; son superbe courage
A mes faibles appas présente nn pnr hommage;
Parmi tous ces objets à lui plaire empressés
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés;
Et l'hymen, confondant leurs intrignes fatales,
Me soumettra bientôt son cœnr et mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertns, sont dignes de ce prix;
Mon cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris.

Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites!
Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

ZAÏRE.

Sois toujours mon égale, et goûte mon bonheur;
Avec toi partagé, je sens mieux sa douceur.

FATIME.

Hélas! puisse le ciel souffrir cet hyménée!
Puisse cette grandeur qui vous est destinée,
Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,
Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur!
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne?
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétienne?

ZAÏRE.

Ah! que dis-tu? pourquoi rappeler mes ennuis?
Chere Fatime, hélas! sais-je ce que je suis?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître?
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître?

FATIME.

Nérestan, qui naquit non loin de ce séjour,
Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour;
Que dis-je? cette croix qui sur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec soin conservée,
Ce signe des chrétiens, que l'art dérobe aux yeux
Sous le brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes soins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée
Comme un gage secret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

ZAÏRE.

Je n'ai point d'autre preuve; et mon cœur, qui s'ignore,
Peut-il admettre un dieu que mon amant abhorre?
La coutume, la loi plia mes premiers ans
A la religion des heureux musulmans.
Je le vois trop; les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance.

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout; et la main de nos peres
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caracteres
Que l'exemple et le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
Prisonniere en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau:
Pour moi, des Sarrasins esclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a souvent malgré moi
Saisi mon cœur surpris de respect et d'effroi;
J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée
D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables lois
Dont ici Nérestan me parla tant de fois,
Ces lois qui, de la terre écartant les miseres,
Des humains attendris font un peuple de freres;
Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contre eux?
A la loi musulmane à jamais asservie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie;
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAÏRE.

Qui lui refuserait le présent de son cœur?
De toute ma faiblesse il faut que je convienne;
Peut-être sans l'amour j'aurais été chrétienne;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié:
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié;
Je ne vois qu'Orosmane, et mon ame enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux sa grace, ses exploits;
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de rois;

A cet aimable front que la gloire environne:
Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne;
Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Orosmane, et non son diadême;
Chere Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur;
Mais si le ciel, sur lui déployant sa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
Si le ciel sous mes lois eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux; sans doute c'est lui-même.

ZAÏRE.

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, absent de ce palais,
Enfin son tendre amour le rend à mes souhaits.

SCENE II.

OROSMANE, ZAIRE, FATIME.

OROSMANE.

Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,
J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
Devoir en musulman vous parler sans détour.
Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple:
Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes desirs;
Que je puis, à mon gré prodiguant mes tendresses,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maitresses,
Et tranquille au serrail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du sein des voluptés.
Mais la mollesse est douce, et sa suite est cruelle;

Je vois autonr de moi cent rois vaincus par elle;
Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
Ces califes tremblants dans leurs tristes grandeurs,
Couchés sur les débris de l'autel et du trône,
Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone,
Eux qui seraient encore, ainsi que leurs aïeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme et la Syrie;
Mais bientôt, pour punir une secte ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin:
Mon pere, après sa mort, asservit le Jourdain;
Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,
Maître encore incertain d'un état qui chancelle,
Je vois ces fiers chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;
Et lorsque la trompette, et la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un serrail abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire, et Zaïre, et ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre et vous.
Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du serrail des soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux;
Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur;
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur;
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromprait de mes jours la durée odieuse
Si vous ne receviez les dons que je vous fais
Qu'avec ces sentiments que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zaïre, et j'attends de votre ame

Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï, d'être aimé faiblement;
De tous mes sentiments tel est le caractere.
Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.
Si d'un égal amour votre cœur est épris,
Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

ZAÏRE.

Vous, seigneur, malheureux! Ah! si votre grand cœur
A sur mes sentiments pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secretes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!
Ces noms chers et sacrés, et d'amant, et d'époux,
Ces noms nous sont communs; et j'ai par-dessus vous
Ce plaisir, si flatteur à ma tendresse extrême,
De tenir tout, seigneur, du bienfaiteur que j'aime;
De voir que ses bontés font seules mes destins;
D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains;
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, si parmi les cœurs soumis à votre empire
Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
Si votre auguste choix...

SCENE III.

OROSMANE, ZAIRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

Cet esclave chrétien
Qui sur sa foi, seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, et demande audience.

FATIME.

O ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la premiere enceinte il arrête ses pas;
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître
Dans ces augustes lieux un chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect;
Je vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

SCENE IV.

OROSMANE, ZAIRE, FATIME, CORASMIN, NERESTAN.

NÉRESTAN.

Respectable ennemi qu'estiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes serments et les tiens:
J'ai satisfait à tout; c'est à toi d'y souscrire:
Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, et de dix chevaliers
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers:
Leur liberté, par moi trop long-temps retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée;
Sultan, tiens ta parole; ils ne sont plus à toi,
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
Mais, graces à mes soins quand leur chaîne est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le cele pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux;
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste:
J'arrache des chrétiens à leur prison funeste;
Je remplis mes serments, mon honneur, mon devoir,
Il me suffit: je viens me mettre en ton pouvoir;
Je me rends prisonnier, et demeure en ôtage.

OROSMANE.

Chrétien, je suis content de ton noble courage;

Mais ton orgueil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?
Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses:
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent; tu les peux demander:
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux
Des Français ou de moi l'empire de ces lieux.
Mais, parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Lusignan ne fut point réservé pour te suivre;
De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté;
Son nom serait suspect à mon autorité;
Il est du sang français qui régnait à Solyme;
On sait son droit au trône, et ce droit est un crime
Du destin qui fait tout tel est l'arrêt cruel;
Si j'eusse été vaincu, je serais criminel.
Lusignan dans les fers finira sa carriere,
Et jamais du soleil ne verra la lumiere.
Je le plains, mais pardonne à la nécessité
Ce reste de vengeance et de sévérité.
Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance;
Tes chevaliers français et tous leurs souverains
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NÉRESTAN.

Qu'entends-je? Elle naquit chrétienne;
J'ai pour la délivrer ta parole et la sienne;
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il...?

OROSMANE.

Je t'ai dit, chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu; mais cette humeur altiere,
Se faisant estimer, commence à me déplaire:

Sors, et que le soleil levé sur mes états
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.
(Nérestan sort.)

FATIME.

O Dieu, secourez-nous!

OROSMANE.

Et vous, allez, Zaïre,
Prenez dans le serrail un souverain empire;
Commandez en sultane; et je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Corasmin, que veut donc cet esclave infidele?
Il soupirait... ses yeux se sont tournés vers elle,
Les as-tu remarqués?

CORASMIN.

Que dites-vous, seigneur?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'avilisse!
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice!
Moi, que je puisse aimer comme l'on sait haïr!
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie;
Cher Corasmin, je l'aime avec idolâtrie:
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne suis point jaloux... si je l'étais jamais...
Si mon cœur... Ah! chassons cette importune idée:
D'un plaisir pur et doux mon ame est possédée.
Va, fais tout préparer pour ces moments heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux soins de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O brave Nérestan, chevalier généreux,
Vous qui brisez les fers de tant de malheureux,
Vous, sauveur des chrétiens, qu'nn Dieu sauveur
envoie,
Paraissez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons, pleurant à vos genoux,
Baiser l'heureuse main qui nous délivre tous.
Aux portes du serrail en foule ils vous demandent;
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais sous notre bienfaiteur....

NÉRESTAN.

Illustre Chatillon, modérez cet honnenr;
J'ai rempli d'nn Français le devoir ordinaire,
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sâns doute, et tout chrétien, tout digne chevalier
Pour sa religion se doit sacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres
Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heurenx à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un si noble devoir!
Pour nous, tristes jouets du sort qui nous opprime,
Nous, malheurenx Français, esclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où, long-temps sans secours,
Le pere d'Orosmane abandonna nos jours;

Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

NÉRESTAN.

Dieu s'est servi de moi, seigneur; sa providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triste mélange altere ce bonheur!
Que de ce fier soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse!
Dieu me voit et m'entend; il sait si dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.
Je faisais tout pour lui; j'espérais de lui rendre
Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Baignant de notre sang la Syrie enivrée,
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée.
Du serrail des sultans sauvé par des chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flattais, espérance frivole!
De ramener Zaïre à cette heureuse cour
Où Louis des vertus a fixé le séjour:
Déja même la reine, à mon zele propice,
Lui tendait de son trône une main protectrice.
Enfin, lorsqu'elle touche au moment souhaité
Qui la tirait du sein de la captivité,
On la retient.... Que dis-je?... Ah! Zaïre elle-même,
Oubliant les chrétiens pour ce soudan qui l'aime...
N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel;
Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie;
Disposez-en seigneur, elle vous appartient.

NÉRESTAN.

Seigneur, ce Lusignan qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en héros si féconde,

Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux, de Bouillon descendu,
Aux soupirs des chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine:
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne
Alors que dans les fers son chef est retenu?
Lusignan comme à moi ne vous est pas connu.
Seigneur, remerciez le ciel dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naissance
Long-temps après ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang et de calamités
Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel! si vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané,
Nos peres, nos enfants, nos filles et nos femmes,
Au pied de nos autels expirant dans les flammes,
Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirants!
Lusignan, le dernier de cette auguste race,
Dans ces moments affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,
Terrible, et d'une main reprenant cette épée
Dans le sang infidele à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix, Français, soyez fideles...
Sans doute, en ce moment, le couvrant de ses ailes,
La vertu du Très-Haut, qui nous sauve aujourd'hui,
Applanissait sa route et marchait devant lui;
Et des tristes chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ses pas dans Césarée:
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,
Lusignan fut choisi pour nous donner des lois.

O mon cher Nérestan, Dieu, qui nous hnmilie,
N'a pas voulu saus doute, en cette conrte vie,
Nons accorder le prix qu'il doit à la vertn;
Vainement pour son uom nous avous combattu.
Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
Jérusalem en cendre, hélas! fumait encore,
Lorsque dans notre asyle attaqués et trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme dont brûla Sion désespérée
S'étendit en fureur aux murs de Césarée:
Ce fnt là le dernier de treute ans de revers;
Là je vis Lusiguau chargé d'indignes fers:
Insensible à sa chûte, et grand dans ses miseres,
Il n'était attendri que des maux de ses freres.
Seigneur, depuis ce temps, ce pere des chrétiens,
Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumiere,
Onblié de l'Asie et de l'Europe entiere;
Tel est son sort affreux: qui pourrait aujourd'hui,
Quaud il souffre pour nous, se voir henreux saus lui?

NÉRESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, serait d'un cœur barbare.
Que je hais le destin qui de lui nous sépare!
Que vers lui vos discours m'out sans peine entraîné!
Je connais ses malheurs, avec eux je suis né;
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre;
Votre prison, la sienne, et Césarée en cendre,
Sont les premiers objets, sont les premiers revers
Qui frapperent mes yeux à peine encore onverts.
Je sortais du berceau; ces images sanglantes
Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfants, seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes
Aux bras ensanglantés de nos meres tremblantes,
Nous fûmes transportés dans ce palais des rois,

Dans ce même serrail, seignenr, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis... pardonnez si mon cœur en soupire,
Qui depuis, égarée en ce funeste lieu,
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

CHATILLON.

Telle est des musulmans la funeste prudence;
De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance:
Et je bénis le ciel, propice à nos desseins,
Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains.
Mais, seigneur, après tout, cette Zaïre même
Qui renonce aux chrétiens pour le soudan qui l'aime,
De son crédit au moins nous pourrait secourir:
Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir?
M'en croirez-vous? le juste, aussi-bien que le sage,
Du crime et du malheur sait tirer avantage.
Vous pourriez de Zaïre employer la faveur
A fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur,
A nous rendre un héros que lui-même a dû plaindre,
Que sans doute il admire, et qui n'est plus à craindre.

NÉRESTAN.

Mais ce même héros, pour briser ses liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens?
Et quand il le voudrait, est-il en ma puissance
D'obtenir de Zaïre un moment d'audience?
Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir?
Le serrail à ma voix pourra-t-il se rouvrir?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il espérer d'une femme infidele,
A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira sa honte écrite sur mon front?
Seigneur, il est bien dur pour un cœur magnanime
D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime;
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON.

Songez à Lusignan, songez à le servir.

NÉRESTAN.

Eh bien... Mais quels chemins jusqu'a cette infidele
Pourront... On vient à nous. Que vois-je? ô ciel! c'est elle.

SCENE II.

ZAIRE, CHATILLON, NERESTAN.

ZAÏRE, *à Nérestan.*

C'est vous, digne Français, à qui je viens parler :
Le soudan le permet, cessez de vous troubler;
Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte et le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux :
Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre absence;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France :
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis;
Un entretien plus libre alors m'était permis;
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du soudan je vivais inconnue:
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux empire,
Y chercher la rançon de la triste Zaïre:
Vous l'apportez; le ciel a trompé vos bienfaits;
Loin de vous, dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat et de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes;
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre souvenir,

Comme vous des humains soulager la misere,
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mere:
Vous me les rendez chers, et ces infortunés....

NÉRESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!
Vous, qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre...

ZAÏRE.

Je la viens honorer, seigneur; je viens vous rendre
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir:
Oui, Lusignan est libre, et vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O ciel! nous reverrions notre appui, notre pere!

NÉRESTAN.

Les chrétiens vous devraient une tête si chere!

ZAÏRE.

J'avais sans espérance osé la demander:
Le généreux soudan veut bien nous l'accorder;
On l'amene en ces lieux.

NÉRESTAN.

Que mon ame est émue!

ZAÏRE.

Mes larmes malgré moi me dérobent sa vue;
Ainsi que ce vieillard j'ai langui dans les fers:
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts!

NÉRESTAN.

Grand dieu! que de vertu dans une ame infidele!

SCENE III.

ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, PLUSIEURS ESCLAVES CHRÉTIENS.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens?..... Guidez mes pas tremblants.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

(*en s'asseyant.*)

Suis-je libre en effet?

ZAÏRE.

Oui, seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquietes.
Tous nos tristes chrétiens....

LUSIGNAN.

O jour! ô douce voix!
Chatillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois!
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos peres,
Le dieu que nous servons finit-il nos miseres?
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAÏRE.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, seigneur, et chérir la vertu.
Ce généreux français, qui vous est inconnu,
(*en montrant Nérestan.*)
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance:
Le soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers français tel est le caractere;
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chere.
Trop digne chevalier, quoi! vous passez les mers,
Pour soulager nos maux et pour briser nos fers?
Ah! parlez, à qui dois-je un service si rare?

NÉRESTAN.

Mon nom est Nérestan; le sort, long-temps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,
Me fit quitter bientôt l'empire du croissant:
A la cour de Louis, guidé par mon courage,

De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage;
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur, et plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, au bord de la Charente,
Lorsqne du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-temps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez, prince, et montrez au plns grand des
monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques:
Paris va révérer le martyr de la croix;
Et la cour de Louis est l'asyle des rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, seigneur, avec Montmorenci,
Melun, d'Estaing, de Nesle, et ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre:
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre;
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tons les maux que j'ai soufferts pour lui:
Vous, généreux témoins de mon heure derniere,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma priere:
Nérestan, Chatillon, et vous..... de qui les plenrs
Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux pere
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colere,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirants.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
O mon cher Chatillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,

Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas! et j'étais pere, et je ne pus mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfants que j'implore,
Sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore!
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un pere accablé, furent portés ensemble
Dans ce même serrail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON.

Il est vrai; dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en son berceau;
Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du baptême;
Lorsque les Sarrasins, de carnage fumants,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglants.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déja de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NÉRESTAN.

De quel ressouvenir mon ame est déchirée!
A cet âge fatal j'étais dans Césarée,
Et tout couvert de sang, et chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... seigneur!.... ce serrail éleva votre enfance?....
(*en les regardant.*)
Hélas! de mes enfants auriez-vous connaissance?
Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux....
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAÏRE.

Depuis que je respire.

Seigneur... eh quoi! d'où vient que votre ame soupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains.....

ZAÏRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

O ciel! ô providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance;
Serait-il bien possible? oui, c'est elle... je voi
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfants ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête:
Je revois.... je succombe à mon saisissement.

ZAÏRE.

Qu'entends-je? et quel soupçon m'agite en ce moment?
Ah, seigneur!...

LUSIGNAN.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes!
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu! ce sont là de tes coups.
Quoi! madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, et pris dans Césarée?

ZAÏRE.

Oui, seigneur.

NÉRESTAN.

Se peut-il?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits
De leur mere en effet sont les vivants portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie!..
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie!
Madame... Nérestan... Soutiens-moi, Chatillon...
Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse

Du fer dont à mes yeux une main furieuse...

NÉRESTAN.

Oui, seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juste! heureux moments!

NÉRESTAN, *se jetant à genoux.*

Ah, seigneur! ah, Zaïre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfants.

NÉRESTAN.

Moi, votre fils!

ZAÏRE.

Seigneur!

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embrassez votre pere.

CHATILLON.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chere et triste famille,
Mon fils, digne héritier... vous... hélas! vous? ma fille!
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux!
Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô justes cieux!

ZAÏRE.

Je ne puis vous tromper, sous les lois d'Orosmane...
Punissez votre fille... elle était musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!
Ah, mon fils! à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;

J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants ;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux... c'est ton pere, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernieres peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs .. O fille encor trop chere !
Connais-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mere ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes freres, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux :
Ton Dieu que tu trahis ; ton Dieu que tu blasphêmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres ;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres :
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie ;
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester sans renier ton pere,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.

Je te vois dans mes bras et plenrer et frémir;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœnr descendne:
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

NÉRESTAN.

Je revois donc ma sœur!... Et son ame...

ZAÏRE.

Ah, mon pere!
Cher autenr de mes jonrs, parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter par un seul mot ma honte et mes ennuis,
Dire Je suis chrétienne.

ZAÏRE.

Oui.... seignenr.... je le suis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire!

SCENE IV.

ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

Madame, le soudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'instant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens snr-tout vous séparer.
Vous, Français, suivez-moi; de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où sommes-nous, grand Dieu! Quel coup vient nous confondre!

LUSIGNAN.

Notre conrage, amis, doit ici s'animer.

ZAÏRE.

Hélas, seignenr!

LUSIGNAN.

O vous que je n'ose nommer,
Jurez-moi de garder un secret si funeste.

ZAÏRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez; le ciel fera le reste.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Vous étiez, Corasmin, trompé par vos alarmes;
Non, Louis contre moi ne tourne point ses armes;
Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser de leur sang odieux
Ces palmes, que pour nous Dieu fait croître en ces
lieux;
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie;
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Asie:
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Egypte il menace les bords:
J'en reçois à l'instant la premiere nouvelle;
Contre les Mamelus son courage l'appelle:
Il cherche Mélédin, mon secret ennemi;
Sur leurs divisions mon trône est affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte ni la France;
Nos communs ennemis cimentent ma puissance,
Et, prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager,
Prennent en s'immolant le soin de me venger.
Relâche ces chrétiens, ami, je les délivre;
Je veux plaire à leur maître, et leur permets de vivre;

Je veux que sur la mer on les mene à leur roi,
Que Louis me connaisse, et respecte ma foi.
Mene-lui Lusignan : dis-lui que je lui donne
Celui que la naissance allie à sa couronne,
Celui que par deux fois mon pere avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens...

OROSMANE.

Son nom n'est point à craindre.

CORASMIN.

Mais, seigneur, si Louis...

OROSMANE.

Il n'est plus temps de feindre;
Zaïre l'a voulu, c'est assez; et mon cœur,
En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur.
Louis est peu pour moi; je fais tout pour Zaïre :
Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
Quand, sur les faux avis des desseins de la France,
J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je? ces moments, perdus dans mon conseil,
Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil:
D'une heure encore, ami, mon bonheur se differe;
Mais j'emploierai du moins ce temps à lui complaire.
Zaïre ici demande un secret entretien
Avec ce Nérestan, ce généreux chrétien...

CORASMIN.

Et vous avez, seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance,
Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus;
Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du serrail la contrainte cruelle;

J'ai méprisé ces lois dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité.
Je ne suis point formé du sang asiatique;
Né parmi les rochers, au sein de la Taurique,
Des Scythes mes aïeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité;
Je consens qu'en partant Nérestan la revoie;
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
Après ce peu d'instants, volés à mon amour,
Tous ses moments, ami, sont à moi sans retour.
Va; ce chrétien attend, et tu peux l'introduire;
Presse son entretien; obéis à Zaïre.

SCENE II.

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux un moment tu peux encor rester:
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

SCENE III.

NERESTAN.

En quel état, ô ciel! en quels lieux je la laisse!
O ma religion! ô mon pere! ô tendresse!
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAIRE, NERESTAN.

NÉRESTAN.

Ma sœur, je puis donc vous parler?
Ah! dans quel temps le ciel nous voulut rassembler!
Vous ne reverrez plus un trop malheureux pere.

ZAÏRE.

Dieu! Lusignan?

NÉRESTAN.

Il touche à son heure derniere :
Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts;
Et cette émotion, dont son ame est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais, pour comble d'horreurs, à ces derniers moments,
Il doute de sa fille et de ses sentiments;
Il meurt dans l'amertume, et son ame incertaine
Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

ZAÏRE.

Quoi! je suis votre sœur, et vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma loi j'aille ici renoncer?

NÉRESTAN.

Ah, ma sœur! cette loi n'est pas la vôtre encore;
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux
Qui nous lave du crime et nous ouvre les cieux:
Jurez par nos malheurs, et par votre famille,
Par ces martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAÏRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par sa loi que je cherche, et que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte loi...
Mais, mon cherfrere... helas! que veut-elle de moi?
Que faut-il?

NÉRESTAN.

Détester l'empire de vos maîtres;
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui, né près de ces murs, est mort ici pour nous,
Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
Est-ce à moi d'en parler? moins instruit que fidele,
Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zele;

Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux
Vous apporter la vie, et dessiller vos yeux.
Songez à vos serments; et que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort et l'anathème;
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.
Mais à quel titre, ô ciel! faut-il donc l'obtenir?
A qui le demander dans ce serrail profane?...
Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane!
Parente de Louis, fille de Lusignan!
Vous chrétienne, et ma sœur, esclave d'un soudan!
Vous m'entendez... je n'ose en dire davantage.
Dieu! nous réserviez-vous à ce dernier outrage?

ZAÏRE.

Ah, cruel! poursuivez; vous ne connaissez pas
Mon secret, mes tourments, mes vœux, mes attentats:
Mon frere, ayez pitié d'une sœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
Je suis chrétienne, hélas!... j'attends avec ardeur
Cette eau sainte, cette eau qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne serai point indigne de mon frere,
De mes aïeux, de moi, de mon malheureux pere.
Mais parlez à Zaïre, et ne lui cachez rien,
Dites... quelle est la loi de l'empire chrétien?...
Quel est le châtiment pour une infortunée,
Qui, loin de ses parents, aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché son ame et s'unirait à lui?

NÉRESTAN.

O ciel! que dites-vous? ah! la mort la plus prompte
Devrait...

ZAÏRE.

C'en est assez, frappe, et préviens ta honte.

NÉRESTAN.

Qui? vous? ma sœur!

ZAÏRE.

C'est moi que je viens d'accuser.

Orosmane m'adore.... et j'allais l'épouser.

NÉRESTAN.

L'épouser! est-il vrai, ma sœur? est-ce vous-même?
Vous, la fille des rois?

ZAÏRE.

Frappe, dis-je; je l'aime.

NÉRESTAN.

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, et vous la méritez:
Et si je n'écoutais que ta honte et ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon pere, sa mémoire;
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même et lui rendre ces murs,
Zaïre cependant, ma sœur, son alliée,
Au tyran d'un serrail par l'hymen est liée?
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi?
Dans ce moment affreux, hélas! ton pere expire
En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

ZAÏRE.

Arrête, mon cher frere.... arrête, connais-moi;
Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.
Mon frere, épargne-moi cet horrible langage;
Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais et que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage;

Tu souffres, je le vois ; je souffre davantage :
Je voudrais que du ciel le barbare secours
De mon sang dans mon cœur eût arrêté le cours
Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane,
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé...
Pardonnez-moi, chrétiens ; qui ne l'aurait aimé!
Il faisait tout pour moi ; son cœur m'avait choisie;
Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie :
C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir;
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir:
Pardonne; ton courroux, mon pere, ma tendresse,
Mes serments, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
Me servent de supplice, et ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.

NÉRESTAN.

Je te blâme, et te plains; crois-moi, la providence
Ne te laissera point périr sans innocence:
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux:
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages ;
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare et lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidele, ou périras martyre.
Acheve donc ici ton serment commencé ;
Acheve, et, dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton pere,
Au Dieu qui déja parle à ce cœur si sincere,
De ne point accomplir cet hymen odieux
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne,
Et que Dieu par ses mains t'adopte et te soutienne.
Le promets-tu, Zaïre?...

ZAÏRE.

Oui, je te le promets;
Rends-moi chrétienne et libre, à tout je me soumets.
Va, d'un pere expirant va fermer la paupiere,
Va; je voudrais te suivre et mourir la premiere.

NÉRESTAN.

Je pars. Adieu, ma sœur, adieu: puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt par un heureux baptême
T'arracher aux enfers, et te rendre à toi-même.

SCENE V.

ZAIRE.

Me voilà seule, ô Dieu! que vais-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir!
Hélas! suis-je en effet Française, ou musulmane?
Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane?
Suis-je amante, ou chrétienne? O serments que j'ai faits!
Mon pere, mon pays, vous serez satisfaits!
Fatime ne vient point. Quoi! dans ce trouble extrême
L'univers m'abandonne! on me laisse à moi-même!
Mon cœur peut-il porter, seul et privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui?
A ta loi, Dieu puissant! oui, mon ame est rendue;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant! ce matin l'aurais-je pu prévoir
Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir?
Moi, qui, de tant de feux justement possédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée
Que de t'entretenir, d'écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour!
Hélas! et je t'adore, et t'aimer est un crime!

SCENE VI.

ZAIRE, OROSMANE.

OROSMANE.

Paraissez, tont est prêt, et l'ardeur qui m'anime
Ne souffre plus, madame, ancnn retardement :
Les flambeaux de l'hymen brillent ponr votre amant;
Les parfums de l'encens remplissent la mosquée;
Du dieu de Mahomet la puissance invoqnée
Confirme mes serments, et préside à mes feux :
Mon peuple prosterné ponr vons offre ses vœux;
Tout tombe à vos genonx ; vos superbes rivales,
Qui disputaient mon cœur et marchaient vos égales,
Heureuses de vous snivre et de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir :
Le trône, les festins, et la cérémonie,
Tout est prêt ; commencez le bonheur de ma vie.

ZAÏRE.

Où suis-je? malheureuse! ô tendresse! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAÏRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAÏRE.

Seigneur!

OROSMANE.

Donnez-moi votre main ; daignez, belle Zaïre...

ZAÏRE.

Dieu de mon pere! hélas! qne pourrai-je lni dire?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!
Qu'il redonble ma flamme et mon bonheur!...

ZAÏRE.

Hélas!

OROSMANE.

Ce trouble à mes desirs vous rend encor plus chere;
D'une vertu modeste il est le caractere.
Digne et charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAÏRE.

Fatime, soutiens-moi...
Seigneur!

OROSMANE.

O ciel! eh quoi?

ZAÏRE.

Seigneur, cet hyménée
Etait un bien suprême à mon ame étonnée.
Je n'ai point recherché le trône et la grandeur;
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur!
Hélas! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
Seule et dans un désert, auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... seigneur... ces chrétiens...

OROSMANE.

Ces chrétiens... Quoi, madame!
Qu'auraient donc de commun cette secte et ma flamme?

ZAÏRE.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces moments sa vie et ses malheurs.

OROSMANE.

Eh bien! quel intérêt si pressant et si tendre
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre?
Vous n'êtes point chrétienne; élevée en ces lieux,
Vous suivez dès long-temps la foi de mes aïeux;
Un vieillard qui succombe au poids de ses années
Peut-il troubler ici vos belles destinées?
Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous
Doit se perdre avec moi dans des moments si doux.

ZAÏRE.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chere...

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah dieu!

ZAÏRE.

Souffrez que l'on differe...
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés...

OROSMANE.

Que dites-vous? ô ciel! est-ce vous qui parlez?
Zaïre!

ZAÏRE.

Je ne puis soutenir sa colere.

OROSMANE.

Zaïre!

ZAÏRE.

Il m'est affreux, seigneur, de vous déplaire;
Excusez ma douleur... Non, j'oublie à la fois
Et tout ce que je suis et tout ce que je dois.
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.
Je ne puis... Ah! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, et l'horreur où je suis.
(*elle sort.*)

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Je demeure immobile, et ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon ame offensée.
Est-ce à moi que l'on parle? ai-je bien entendu?
Est-ce moi qu'elle fuit? ô ciel! et qu'ai-je vu?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême?
Je la laisse échapper! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous seul causez son trouble, et vous vous en plaignez

Vous accusez, seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite?
Si c'était ce Français...! quel soupçon! quelle horreur!
Quelle lumiere affreuse a passé dans mon cœur!
Hélas! je repoussais ma juste défiance;
Un barbare, un esclave, aurait cette insolence!
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien
Réduit à redouter un esclave chrétien?
Mais, parle; tu pouvais observer son visage,
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage:
Ne me déguise rien; mes feux sont-ils trahis?
Apprends-moi mon malheur... tu trembles... tu frémis...
C'en est assez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos alarmes.
Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes;
Mais, seigneur, après tout, je n'ai rien observé
Qui doive...

OROSMANE.

A cet affront je serais réservé!
Non; si Zaïre, ami, m'avait fait cette offense,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance;
Le déplaisir secret de son cœur agité,
Si ce cœur est perfide, aurait-il éclaté?
Ecoute: garde-toi de soupçonner Zaïre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire:
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs?
Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs?
Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidele
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, seigneur, permis, malgré nos lois,
Qu'il jouît de sa vue une seconde fois?

Qu'il revînt en ces lieux?

OROSMANE.

Qu'il revînt? lui! ce traître!
Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi,
Déchiré devant elle; et ma main dégouttante
Confondrait dans son sang le sang de son amante...
Excuse les transports de ce cœur offensé;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, et je crains ma faiblesse;
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison.
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi:
Les éclaircissements sont indignes de moi;
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire;
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.
Allons, que le serrail soit fermé pour jamais;
Que la terreur habite aux portes du palais;
Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
Des rois de l'orient suivons l'antique usage.
On peut, pour son esclave oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse;
Aux mœurs de l'occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
S'il regne dans l'Europe, ici doit obéir.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ZAIRE, FATIME.

FATIME.

Que je vous plains, madame, et que je vous admire!
C'est le Dieu des chrétieus, c'est Dieu qui vous inspire;
Il donnera la force à vos bras languissauts
De briser des lieus si chers et si puissants.

ZAÏRE.

Eh! pourrai-je achever ce fatal sacrifice?

FATIME.

Vous demaudez sa grace, il vous doit sa justice;
De votre cœur docile il doit preudre le soiu.

ZAÏRE.

Jamais de sou appui je u'eus tant de besoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguste famille,
Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille;
Vous êtes dans ses bras; il parle à votre cœur:
Et quaud ce saint poutife, orgaue du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profaue...

ZAÏRE.

Ah! j'ai porté la mort daus le sein d'Orosmaue!
J'ai pu désespérer le cœur de mou amaut!
Quel outrage, Fatime, et quel affreux momeut!
Mou Dieu, vous l'ordonuez!... j'eusse été trop heureuse!

FATIME.

Quoi! regretter encor cette chaîne honteuse!
Hasarder la victoire ayant tant combattu!

ZAÏRE.

Victoire infortunée! inhumaine vertu!
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
Dont j'espérais, hélas! tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour;
Je lui crie en pleurant: Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même;
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmants, que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le ciel et moi.
Eh bien! race des rois, dont le ciel me fit naître,
Pere, mere, chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui!
Que j'expire innocente, et qu'une main si chere
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupiere!
Ah! que fait Orosmane? il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas;
Il me fuit, il me laisse, et je n'y peux survivre.

FATIME.

Quoi! vous, fille des rois, que vous prétendez suivre,
Vous, dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui...

ZAÏRE.

Eh! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui?
Orosmane est-il fait pour être sa victime?
Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime?
Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,
S'il était né chrétien, que serait-il de plus?

Et plût à Dien dn moins que ce saint interprete,
Ce ministre sacré que mon ame souhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer!
Je ne sais ; mais enfin j'ose encore espérer
Que ce Dieu, dont ceut fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance :
Peut-être, de Zaïre en secret adoré,
Il pardonne anx combats de ce cœur déchiré;
Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,
Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.
Fatime, tn le sais, ce puissant Saladin
Qni ravit à mon sang l'empire du Jourdain,
Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

FATIME.

Ah! ne voyez-vons pas qne ponr vous consoler...

ZAÏRE.

Laisse-moi; je vois tout, je meurs sans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon sang, tont me condamne ;
Qne je suis Lusignan, que j'adore Orosmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.
Je vondrais quelquefois me jeter à ses pieds,
De tont ce que je suis faire nn aveu sincere.

FATIME.

Songez que cet aveu pent perdre votre frere,
Expose les chrétiens, qni n'ont que vons d'appni,
Et va trahir le Dieu qni vons rappelle à lui.

ZAÏRE.

Ah! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane!

FATIME.

Il est le protectenr de la loi musulmane,
Et plus il vons adore, et moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer nn Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yenx en secret va se rendre,
Et vous avez promis...

ZAÏRE.

Eh bien! il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret.
Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret!
Et, pour comble d'horreur, je ne suis plus aimée.

SCENE II.

OROSMANE, ZAIRE.

OROSMANE.

Madame, il fut un temps où mon ame charmée,
Ecoutant sans rougir des sentiments trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, madame, et votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être.
Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous.
Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
A chercher des raisons dont la flatteuse adresse,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramene un amant qui ne vous connaît plus,
Et qui, craignant sur-tout qu'à rougir on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
Madame, c'en est fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait présenter;
Une autre aura des yeux, et va du moins connaître
De quel prix mon amour et ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter; mais mon cœur s'y résout.
Apprenez qu'Orosmane est capable de tout;
Que j'aime mieux vous perdre, et loin de votre vue
Mourir désespéré de vous avoir perdue,
Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi

Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
Allez ; mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAÏRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander seul à mes sens éperdus...
Eh bien! puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur...

OROSMANE.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le desirez,
Que sous une autre loi.... Zaïre, vous pleurez?

ZAÏRE.

Ah! seigneur! ah! du moins gardez de jamais croire
Que du rang d'un soudan je regrette la gloire;
Je sais qu'il faut vous perdre, et mon sort l'a voulu :
Mais, seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.
Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne
Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane!

OROSMANE.

Zaïre, vous m'aimez!

ZAÏRE.

Dieu! si je l'aime, hélas!

OROSMANE.

Quel caprice étonnant, que je ne conçois pas!
Vous m'aimez? Eh! pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant si fidele?
Je me connaissais mal; oui, dans mon désespoir,
J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste:
Zaïre, que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton amant, enchaîné sous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi!
Qui, moi? que sur mon trône une autre fût placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.

Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
Ces dédains affectés, et si bien démentis;
C'est le seul déplaisir que jamais, dans ta vie,
Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie.
Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton cœur
En partageant mes feux différait mon bonheur?
Parle; était-ce un caprice? est-ce crainte d'un maître,
D'un soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?
Serait-ce un artifice? épargne-toi ce soin;
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin;
Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie!
L'art le plus innocent tient de la perfidie :
Je n'en connus jamais, et mes sens déchirés,
Pleins d'un amour si vrai...

ZAÏRE.

Vous me désespérez.
Vous m'êtes cher sans doute, et ma tendresse extrême
Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O ciel! expliquez-vous. Quoi! toujours me troubler?
Se peut-il...?

ZAÏRE.

Dieu puissant, que ne puis-je parler!

OROSMANE.

Quel étrange secret me cachez-vous, Zaïre?
Est-il quelque chrétien qui contre moi conspire?
Me trahit-on? parlez.

ZAÏRE.

Eh! peut-on vous trahir?
Seigneur, entre eux et vous vous me verriez courir :
On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre;
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre! grand Dieu!

ZAÏRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace! ordonnez, et demandez ma vie.

ZAÏRE.

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie!
Orosmane... seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, et toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune...
Demain tous mes secrets vous seront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô ciel, vous m'accablez!
Pouvez-vous...?

ZAÏRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien! il faut vouloir tout ce que vous voulez;
J'y consens; il en coûte à mes sens désolés.
Allez: souvenez-vous que je vous sacrifie
Les moments les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAÏRE.

En me parlant ainsi vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien! vous me quittez, Zaïre?

ZAÏRE.

Hélas! seigneur.

SCENE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah! c'est trop tôt chercher ce solitaire asyle;
C'est trop tôt abuser de ma bonté facile;

Et plus j'y pense, ami, moins je puis concevoir
Le sujet si caché de tant de désespoir.
Quoi donc! par ma tendresse élevée à l'empire,
Dans le sein du bonheur que son ame desire,
Près d'un amant qu'elle aime, et qui brûle à ses pieds,
Ses yeux, remplis d'amour, de larmes sont noyés!
Je suis bien indigné de voir tant de caprices:
Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injustices?
Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés?
Est-ce à moi de me plaindre? on m'aime, c'est assez:
Il me faut expier par un peu d'indulgence
De mes transports jaloux l'injurieuse offense.
Je me rends. Je le vois, son cœur est sans détours;
La nature naïve anime ses discours:
Elle est dans l'âge heureux où regne l'innocence;
A sa sincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime, sans doute; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi;
Et son ame, éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.
Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,
Pour montrer tant d'amour et ne le sentir pas?

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

MÉLÉDOR.

Cette lettre, seigneur, à Zaïre adressée,
Par vos gardes saisie, et dans mes mains laissée...

OROSMANE.

Donne... qui la portait?... Donne.

MÉLÉDOR.

Un de ces chrétiens
Dont vos bontés, seigneur, ont brisé les liens:
Au serrail en secret il allait s'introduire;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laisse-nous... je frémis.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

Cette lettre, seigneur,
Pourra vous éclaircir, et calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! lisons: ma main tremble, et mon ame étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons: « Chere Zaïre, il est temps de nous voir:
« Il est vers la mosquée une secrete issue
« Où vous pouvez sans bruit et sans être apperçue
« Tromper vos surveillants, et remplir notre espoir:
« Il faut tout hasarder; vous connaissez mon zele:
« Je vous attends; je meurs si vous n'êtes fidele. »
Eh bien! cher Corasmin, que dis-tu?

CORASMIN.

Moi, seigneur?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahison horrible!
Seigneur, à cet affront vous êtes insensible?
Vous, dont le cœur tantôt, sur un simple soupçon,
D'une douleur si vive a reçu le poison?
Ah! sans doute, l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin:
Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... et soudain
De cent coups de poignard que l'infidele meure!

Mais avant de frapper... Ah ! cher ami, demeure ;
Demeure, il n'est pas temps. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... je succombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur!
Ce secret qui pesait à son infâme cœur!
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue
Elle veut quelque temps se soustraire à ma vue;
Je me fais cet effort, je la laisse sortir;
Elle part en pleurant... et c'est pour me trahir.
Quoi, Zaïre!

CORASMIN.

Tout sert à redoubler son crime.
Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime;
Et de vos sentiments rappelant la grandeur...

OROSMANE.

C'est là ce Nérestan, ce heros plein d'honneur,
Ce chrétien si vanté, qui remplissait Solyme
De ce faste imposant de sa vertu sublime!
Je l'admirais moi-même, et mon cœur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me payer sa fourbe abominable!
Mais Zaïre, Zaïre est cent fois plus coupable:
Une esclave chrétienne, et que j'ai pu laisser
Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser!
Une esclave! elle sait ce que j'ai fait pour elle!
Ah, malheureux!

CORASMIN.

Seigneur, si vous souffrez mon zele,
Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez...

OROSMANE.

Oui, je veux la voir et lui parler.

Allez, volez, esclave, et m'amenez Zaïre.

CORASMIN.

Hélas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

OROSMANE.

Je ne sais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah! seigneur, vous allez, dans votre désespoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes;
Vos bontés contre vous lui donneront des armes;
Et votre cœur séduit, malgré tous vos soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous? cachez cette lettre à sa vue;
Prenez pour la lui rendre une main inconnue;
Par là, malgré la fraude et les déguisements,
Vos yeux démêleront ses secrets sentiments,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse?...
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort,
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien;
Un cœur tel que le vôtre...

OROSMANE.

Ah! n'en redoute rien;
A son exemple, hélas! ce cœur ne saurait feindre:
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre:
Oui, puisqu'elle m'abaisse à connaître un rival...
Tiens, reçois ce billet à tous trois si fatal;
Va, choisis pour le rendre un esclave fidele;
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle;
Va, cours... Je ferai plus, j'éviterai ses yeux;
Qu'elle n'approche pas... C'est elle, justes cieux!

SCENE VI.

OROSMANE, ZAIRE.

ZAÏRE.

Seigneur, vous m'étonnez; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramene?

OROSMANE.

Eh bien! madame, il faut que vous m'éclaircissiez;
Cet ordre est important plus que vous ne croyez.
Je me suis consulté.... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot et mon sort et le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame avec vous il est temps que je lise,
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise:
Jugez-vous; répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.
Si de quelque autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, et dans ce même instant.
Ta grace est dans mon cœur; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore:
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,
Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

ZAÏRE.

Vous, seigneur! vous osez me tenir ce langage?
Vous, cruel! Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, est né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeste flamme;

N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier.
J'ignore si le ciel, qui m'a toujours trahie,
A destiné pour vous ma malheureuse vie.
Quoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,
Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon cœur,
Je jure que Zaïre, à soi-même rendue,
Des rois les plus puissants détesterait la vue;
Que tout autre après vous me serait odieux.
Voulez-vous plus savoir, et me connaître mieux?
Voulez-vous que ce cœur, à l'amertume en proie,
Ce cœur désespéré devant vous se déploie?
Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui;
Qu'il soupirait pour vous avant que vos tendresses
Vinssent justifier mes naissantes faiblesses;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin lorsque vous m'ignoriez;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître;
J'en atteste le ciel, que j'offense peut-être;
Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi! des plus tendres feux sa bouche encor m'assure!
Quel excès de noirceur! Zaïre...! ah, la parjure!
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main!

ZAÏRE.

Que dites-vous? Quel trouble agite votre sein?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez?

ZAÏRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche

D'un feu si tendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAÏRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse!
Mais, encore une fois, quelle fureur vous presse?
Quels regards effrayants vous me lancez! hélas!
Vous doutez de mon cœur?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, madame.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ami, sa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie;
Tranquille dans le crime, et fausse avec douceur,
Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
As-tu trouvé l'esclave? as-tu servi ma rage?
Connaîtrai-je à la fois son crime et mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir; mais vous ne pouvez pas
Soupirer désormais pour ses traîtres appas;
Vous la verrez sans doute avec indifférence,
Sans que le repentir succede à la vengeance,
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous? ô ciel! vous?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'espérance.
Cet odieux chrétien, l'éleve de la France,

Est jeune, impatient, léger, présomptueux;
Il peut croire aisément ses téméraires vœux;
Son amour indiscret, et plein de confiance,
Aura de ses soupirs hasardé l'insolence:
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler;
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler.
Il croit qu'il est aimé, c'est lui seul qui m'offense;
Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence.
Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
Corasmin, écoutez... dès que la nuit plus sombre
Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre,
Sitôt que ce chrétien chargé de mes bienfaits,
Nérestan, paraîtra sous les murs du palais,
Ayez soin qu'à l'instant la garde le saisisse;
Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice;
Et que chargé de fers il me soit présenté.
Laissez, sur-tout, laissez Zaïre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime!
Ma fureur est plus grande, et j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me suis plongé:
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

OROSMANE, CORASMIN, UN ESCLAVE.

OROSMANE.

On l'a fait avertir, l'ingrate va paraître;
Songe que dans tes mains est le sort de ton maître:
Donne-lui le billet de ce traître chrétien;
Rends-moi compte de tout, examine-la bien:
Porte-moi sa réponse. On approche... c'est elle.
(*à Corasmin.*)
Viens, d'un malheureux prince ami tendre et fidele,
Viens m'aider à cacher ma rage et mes ennuis.

SCENE II.

ZAIRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAÏRE.

Eh! qui peut me parler dans l'état où je suis?
A ant d'horreurs, hélas! qui pourra me soustraire?
Le serrail est fermé! Dieu! si c'était mon frere!
Si la main de ce Dieu, pour soutenir ma foi,
Par des chemins cachés le conduisait vers moi!
Quel esclave inconnu se présente à ma vue?

L'ESCLAVE.

Cette lettre, en secret dans mes mains parvenue,
Pourra vous assurer de ma fidélité,

ZAÏRE.

Donne. (*elle lit.*)

FATIME, *à part*, *pendant que Zaïre lit.*

Dieu tout-puissant! éclate en ta bonté;
Fais descendre ta grace en ce séjour profane;
Arrache ma princesse au barbare Orosmane!

ZAÏRE, *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME, *à l'esclave.*

Allez, retirez-vous;
On vous rappellera, soyez prêt; laissez-nous.

SCENE III.

ZAIRE, FATIME.

ZAÏRE.

Lis ce billet: hélas! dis-moi ce qu'il faut faire;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frere.

FATIME.

Dites plutôt, madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande au pied de ses autels.
Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous appelle.

ZAÏRE.

Je le sais, à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment; mais puis-je m'engager,
Moi, les chrétiens, mon frere, en un si grand danger?

FATIME.

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée;
Votre amour parle seul à votre ame ébranlée.
Je connais votre cœur; il penserait comme eux,
Il hasarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah! connaissez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage.

Quoi! ne voyez-vous pas toutes ses cruautés,
Et l'ame d'un Tartare à travers ses bontés?
Ce tigre, encor farouche au sein de sa tendresse,
Même en vous adorant menaçait sa maîtresse....
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher!
Vous soupirez pour lui!

ZAÏRE.

Qu'ai-je à lui reprocher?
C'est moi qui l'offensais, moi qu'en cette journée
Il a vu souhaiter ce fatal hyménée:
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait; et j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler sous sa puissance,
J'ai de ses sentiments bravé la violence;
J'ai soumis son amour, il fait ce que je veux,
Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre ame est blessée,
Peut-il en ce moment remplir votre pensée?

ZAÏRE.

Ah! Fatime, tout sert à me désespérer.
Je sais que du serrail rien ne peut me tirer:
Je voudrais des chrétiens voir l'heureuse contrée,
Quitter ce lieu funeste à mon ame égarée;
Et je sens qu'à l'instant, prompte à me démentir,
Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.
Quel état! quel tourment! non, mon ame inquiete
Ne sait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite;
Une terreur affreuse est tout ce que je sens.
Dieu! détourne de moi ces noirs pressentiments;
Prends soin de nos chrétiens, et veille sur mon frere!
Prends soin, du haut des cieux, d'une tête si chere!
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir:
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par son absence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le secret de ma vie:

Je lui dirai le culte où mon cœur est lié;
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié:
Mais, dussé-je au supplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
Va, tu peux amener mon frere dans ces lieux.
Rappelle cet esclave.

SCENE IV.

ZAIRE.

O Dieu de mes aïeux!
Dieu de tous mes parents, de mon malheureux pere,
Que ta main me conduise, et que ton œil m'éclaire!

SCENE V.

ZAIRE, L'ESCLAVE.

ZAÏRE.

Allez dire au chrétien qui marche sur vos pas
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
(*à part.*)
Allons, rassure-toi, malheureuse Zaïre!

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE.

Que ces moments, grand Dieu, sont lents pour ma fureur!
(*à l'esclave.*)
Eh bien! que t'a-t-on dit? réponds, parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,
On n'a jamais senti de si vives alarmes ;
Elle a pâli, tremblé ; ses yeux versaient des larmes ;
Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé,
Et d'une voix tremblante et d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

OROSMANE.

(à l'esclave.) *(à Corasmin.)*
Allez, il me suffit.... Ote-toi de mes yeux,
Laisse-moi ; tout mortel me devient odieux.
Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême :
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE.

Où suis-je? ô ciel! où suis-je? où porté-je mes vœux?
Zaïre, Nérestan.... couple ingrat, couple affreux!
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,
Ce jour souillé par vous !.... misérable Zaïre,
Tu ne jouiras pas... Corasmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah! trop cruel ami, quoi, vous m'abandonnez!
Venez : a-t-il paru, ce rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paraît encore.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable!

Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zaïre!... l'infidele!... après tant de bienfaits!
J'aurais d'un œil serein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chûte épouvantable;
J'aurais su, dans l'horreur de la captivité,
Conserver mon courage et ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime!

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel est votre dessein?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris?

CORASMIN.

Seigneur....

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes esprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, jusqu'ici nul mortel ne s'avance;
Le serrail est plongé dans un profond silence;
Tout dort, tout est tranquille; et l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

Hélas! le crime veille et son horreur me suit.
A ce coupable excès porter sa hardiesse!
Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse!
Combien je t'adorais! quels feux! Ah, Corasmin!
Un seul de ses regards aurait fait mon destin;
Je ne puis être heureux ni souffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah, la cruelle!

CORASMIN.

Est-ce vous qui pleurez? vous, Orosmane? ô cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre;
Mais ces pleurs sont cruels, et la mort va les suivre:
Plains Zaïre, plains-moi; l'heure approche, ces pleurs

Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah, je tremble pour vous!

OROSMANE.

Frémis de mes souffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens; j'entends.... je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE.

Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCENE IX.

OROSMANE, ZAIRE et FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

ZAÏRE.

Viens, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je! est-ce là cette voix
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois?
Cette voix qui trahit un feu si légitime?
Cette voix infidele, et l'organe du crime?
Perfide!.. vengeons-nous... Quoi! c'est elle? ô destin!
(il tire son poignard.)
Zaïre! ah dieu!... ce fer échappe de ma main.

ZAÏRE, *à Fatime.*

C'est ici le chemin; viens, soutiens mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAÏRE.

Je marche en frissonnant; mon cœur est éperdu...
Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu?

OROSMANE, *courant à Zaïre.*

C'est moi que tu trahis; tombe à mes pieds, parjure!

ZAÏRE, *tombant dans la coulisse.*

Je me meurs, ô mon Dieu !

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait?...
Rien que de juste... allons, j'ai puni son forfait.
Ah! voici son amant que mon destin m'envoie
Pour remplir ma vengeance et ma cruelle joie.

SCENE X.

OROSMANE, ZAIRE, NERESTAN, CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.

OROSMANE.

Approche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher;
Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître:
Tu m'imposais ici pour me déshonorer;
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, et l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son supplice?

CORASMIN.

Oui, seigneur.

OROSMANE.

Il commence déja dans le fond de ton cœur;
Tes yeux cherchent par-tout, et demandent encore
La perfide qui t'aime, et qui me déshonore.
Regarde, elle est ici.

NÉRESTAN.

Que dis-tu? Quelle erreur!...

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NÉRESTAN.

Ah! que vois-je! Ah, ma sœur!
Zaïre!.... elle n'est plus! Ah, monstre! Ah, jour horrible!

OROSMANE.

Sa sœur! Qu'ai-je entendu? Dieu, serait-il possible?

NÉRESTAN.

Barbare, il est trop vrai: viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste sang.
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux pere;
Il venait dans mes bras d'achever sa misere,
Et d'un pere expiré j'apportais en ces lieux
La volonté derniere et les derniers adieux;
Je venais dans un cœur trop faible et trop sensible
Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.
Hélas! elle offensait notre Dieu, notre loi;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zaïre!... Elle m'aimait? est-il bien vrai, Fatime?
Sa sœur?... J'étais aimé?

FATIME.

Cruel! voilà son crime.
Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer
Celle qui, malgré soi constante à t'adorer,
Se flattait, espérait que le Dieu de ses peres
Recevrait le tribut de ses larmes sinceres,
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas! à cet excès son cœur l'avait trompée;
De cet espoir trop tendre elle était occupée;
Tu balançais son Dieu dans son cœur alarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit assez. O ciel! j'étais aimé!
Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage...

NÉRESTAN.

Cruel ! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage ?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux
Dont ton pere et ton bras ont inondé ces lieux ;
Rejoins un malheureux à sa triste famille,
Au héros dont tu viens d'assassiner la fille.
Tes tourments sont-ils prêts ? je puis braver tes coups;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, souviens-toi des chrétiens
Dont tu m'avais juré de briser les liens;
Dans sa férocité ton cœur impitoyable
De ce trait généreux serait-il bien capable ?
Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE, *allant vers le corps de Zaïre.*

Zaïre !

CORASMIN.

Hélas ! seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez, trop de douleur de votre ame s'empare;
Souffrez que Nérestan....

NÉRESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

OROSMANE, *après une longue pause.*

Qu'on détache ses fers. Ecoutez, Corasmin,
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,
Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, seigneur....

OROSMANE.

Obéis, et ne réplique pas :
Vole, et ne trahis point la volonté suprême
D'un soudan qui commande, et d'un ami qui t'aime :
Va, ne perds point de temps, sors, obéis....

(*à Nérestan.*)

Et toi,

Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux sanglants, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs :
Mais, si la vérité par toi se fait connaître,
En détestant mon crime on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un sein qui dut m'être sacré;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
A la plus digne femme, à la plus vertueuse
Dont le ciel ait formé les innocents appas;
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes états;
Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée;
Dis que je l'adorais, et que je l'ai vengée. (*il se tue.*)

(*aux siens.*)

Respectez ce héros, et conduisez ses pas.

NÉRESTAN.

Guide-moi, Dieu puissant! je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que, dans mon malheur, ce soit moi qui te plaigne?

FIN DE ZAÏRE.

SAMSON,

OPERA

EN CINQ ACTES,

Représenté, pour la premiere fois, en 1732.

AVERTISSEMENT.

M. Rameau, le plus grand musicien de France, mit cet opéra en musique vers l'an 1732. On était près de le jouer, lorsque la même cabale qui depuis fit suspendre les représentations de Mahomet ou du Fanatisme, empêcha qu'on ne représentât l'opéra de Samson. Et tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théâtre de la comédie italienne, et que Samson y fît des miracles conjointement avec Arlequin, on ne permit pas que ce même sujet fût ennobli sur le théâtre de l'académie de musique.

Le musicien employa depuis presque tous les airs de Samson dans d'autres compositions lyriques, que l'envie n'a pas pu supprimer.

On publie ce poëme dénué de son plus grand charme, et on le donne seulement comme une esquisse d'un genre extraordinaire. C'est la seule excuse peut-être de l'impression d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de Vénus et d'Adonis trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne le croirait d'abord: c'est en effet sur leurs terres que l'action se passe.

Cicéron, dans son excellent livre de la Nature des dieux, dit que la déesse Astarté, révérée des Syriens, était Vénus même, et qu'elle épousa Adonis. On sait de plus qu'on célébrait la fête d'Adonis chez les Philistins. Ainsi ce qui serait ailleurs un mélange absurde du profane et du sacré se place ici de soi-même.

PROLOGUE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

La Volupté.
Plaisirs et Amours.
Bacchus.
Hercule.
La Vertu.
Suivants de la Vertu.

Le théâtre représente la salle de l'opéra.

LA VOLUPTE *sur son trône, entourée des Plaisirs et des Amours.*

LA VOLUPTÉ.

Sur les bords fortunés embellis par la Seine
Je regne dès long-temps.
Je préside aux concerts charmants
Que donne Melpomene.
Amours, plaisirs, jeux séducteurs,
Que le loisir fit naître au sein de la mollesse,
Répandez vos douces erreurs;
Versez dans tous les cœurs
Votre charmante ivresse;
Régnez, répandez mes faveurs.

CHOEUR *à parodier.*

Répandons, etc.

LA VOLUPTÉ.

Venez, mortels, accourez à mes yeux;
Regardez, imitez les enfants de la gloire:

Ils m'ont tous cédé la victoire.
Mars les rendit cruels, et je les rends heureux.
(*Entrée de héros armés et tenant dans leurs mains des guirlandes de fleurs.*)

BACCHUS *à Hercule.*

Nous sommes les enfants du maître du tonnerre :
Notre nom jadis redouté
Ne périra point sur la terre ;
Mais parlons avec liberté :
Parmi tant de lauriers qui ceignent votre tête,
Dites-moi quelle est la conquête
Dont le grand cœur d'Alcide était le plus flatté ?

HERCULE.

Ah ! ne me parlez plus de mes travaux pénibles,
Ni des cieux que j'ai soutenus :
En ces lieux je ne connais plus
Que la charmante Iole et les plaisirs paisibles.
Mais vous, Bacchus, dont la valeur
Fit du sang des humains rougir la terre et l'onde,
Quel plaisir, quel barbare honneur
Trouvez-vous à troubler le monde ?

BACCHUS.

Ariane m'ôte à jamais
Le souvenir de mes brillants forfaits ;
Et par mes présents secourables
Je ravis la raison aux mortels misérables
Pour leur faire oublier tous les maux que j'ai faits.
(*ensemble.*)
Volupté, reçois nos hommages ;
Enchante dans ces lieux
Les héros, les dieux, et les sages :
Sans tes plaisirs, sans tes doux avantages,
Est-il des sages et des dieux ?

UN AMOUR.

Jupiter n'est point heureux
Par les coups de son tonnerre.

Amour, il doit à tes feux
Ces moments si précieux
Qu'il vient goûter sur la terre.

Le dieu qui préside au jour,
Et qui ranime le monde,
Ferait-il son vaste tour
S'il n'allait trouver l'Amour
Qui l'attend au sein de l'onde?

Ici tous les conquérants
Bornent leur grandeur à plaire:
Les sages sont des amants;
Ils cachent leurs cheveux blancs
Sous les myrtes de Cythere.

Mortels, suivez les amours;
Toute sagesse est folie.
Profitez de vos beaux jours:
Les dieux aimeront toujours;
Soyez dieux dans votre vie.

LA VOLUPTÉ.

Ah! quelle éclatante lumiere
Fait pâlir les clartés du beau jour qui nous luit?
Quelle est cette nymphe sévere
Que la Sagesse conduit?

CHOEUR.

Fuyons la Vertu cruelle;
Les plaisirs sont bannis par elle,

LA VERTU.

Mere des plaisirs et des jeux,
Nécessaire aux mortels, et souvent trop fatale,
Non, je ne suis point ta rivale:
Je viens m'unir à toi pour mieux régner sur eux.
Sans moi, de tes plaisirs l'erreur est passagere;
Sans toi, l'on ne m'écoute pas:

Il faut que mon flambeau t'éclaire;
Mais j'ai besoin de tes appas.
Je veux instruire, et je dois plaire.
Viens de ta main charmante orner la Vérité.
Disparaissez, guerriers consacrés par la fable:
Un Alcide véritable
Va paraître en ce lieu, comme vous enchanté.
Chantons sa gloire et sa faiblesse,
Et voyons ce héros, par l'amour abattu,
Adorer encor la Vertu
Entre les bras de la Mollesse.

CHOEUR *des suivants de la Vertu.*

Chantons, célébrons en ce jour
Les dangers cruels de l'amour.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DU POEME.

SAMSON.

DALILA.

LE ROI DES PHILISTINS.

LE GRAND-PRÊTRE.

LES CHOEURS.

SAMSON,

OPERA.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

Le théâtre représente une campagne. Les Israélites, couchés sur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.

DEUX CORYPHÉES.

Tribus captives,
Qui sur ces rives
Traînez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le Dieu de l'univers.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CORYPHÉE.

Ainsi depuis quarante hivers
Des Philistins le pouvoir indomtable
Nous accable;
Leur fureur est implacable,
Elle insulte aux tourments que nous avons soufferts.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CORYPHÉE.

Race malheureuse et diviue,
Tristes Hébreux, frémissez tous :
Voici le jour affrenx qu'nu roi puissaut destine
A placer ses dieux parmi nous.
Des prêtres mensongers, pleins de zele et de rage,
Vont nous forcer à plier les geuoux
Devant les dieux de ce climat sanvage.
Enfants du ciel, que ferez-vous?

CHOEUR.

Nous bravons leur courroux;
Le Seigneur seul a notre hommage.

CORYPHÉE.

Tant de fidélité sera chere à ses yeux.
Descendez du trône des cieux,
Fille de la clémence,
Douce espérance,
Trésor des malheureux;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Descendez, douce espérance.

SCENE II

LES PRÊTRES DES IDOLES, *dans l'enfoncement, autour d'un autel couvert de leurs dieux;* LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

SECOND CORYPHÉE.

Ah! déja je les vois ces pontifes cruels
Qui d'nne idole horrible entourent les autels.
Ne souillons point nos yeux de ces vains sacrifices;
Fuyons ces monstres adorés :
De lenrs prêtres sanglants ne soyons point complices.

CHOEUR.

Fuyons, éloignons-nons.

LE GRAND-PRÊTRE DES IDOLES.

Esclaves, demeurez,
Demeurez; votre roi par ma voix vous l'ordonne.

D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais lorsqu'il vous abandonne;
Adorez les dieux ses vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainsi que vos ancêtres,
Mutins toujours vaincus, et toujours insolents:
Obéissez, il en est temps,
Connaissez les dieux de vos maîtres.

CHOEUR.

Tombe plutôt sur nous la vengeance du ciel!
Plutôt l'enfer nous engloutisse!
Périsse, périsse
Ce temple et cet autel!

LE GRAND-PRÊTRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre
Aux dieux, aux pontifes, aux rois.

CHOEUR.

Nous méprisons vos dieux, et nous craignons les lois
Du maître de la terre.

SCENE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion,*
LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

SAMSON.

Quel spectacle d'horreur!
Quoi! ces fiers enfants de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monstres qu'ils adorent!
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutiens mon zele, inspire-moi;
Venge ta cause, venge-toi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Profane, impie, arrête!

SAMSON.

Lâches! dérobez votre tête
A mon juste courroux;

Pleurez vos dieux, craignez pour vous.
Tombez, dieux ennemis! soyez réduits en poudre;
Vous ne méritez pas
Que le Dieu des combats
Arme le ciel vengeur, et lance ici sa foudre;
Il suffit de mon bras.
Tombez, dieux ennemis! soyez réduits en poudre.
(il renverse les autels.)

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel ne punit point ce sacrilege effort;
Le ciel se tait, vengeons sa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHOEUR DES PRÊTRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCENE IV.

SAMSON, LES ISRAÉLITES.

SAMSON.

Vos esprits étonnés sont encore incertains:
Redoutez-vous ces dieux renversés par mes mains?

CHOEUR DES FILLES ISRAÉLITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi, le tyran des Hébreux?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périssable.
Faibles tribus, demandez son appui;
Il vous armera du tonnerre:
Vous serez redoutés du reste de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHOEUR.

Mais nous sommes, hélas! sans armes, sans défense.

SAMSON.

Vous m'avez, c'est assez; tous vos maux vont finir;
Dieu m'a prêté sa force, sa puissance:
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir;
En domtant les lions, j'appris à vous servir;
Leur dépouille sanglante est le noble présage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans, qui sont leur image.

(*air.*)

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur premiere,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumiere
Du sein de la poussiere,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle;
Tu naquis pour elle;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

(*autre air.*)

L'hiver détruit les fleurs et la verdure;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature,
Et lui rend sa beauté;
L'affreux esclavage
Flétrit le courage;
Mais la liberté
Releve sa grandeur, et nourrit sa fierté.
Liberté! liberté!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

Le théâtre représente le péristyle du palais du roi. On voit, à travers les colonnes, des forêts et des collines: dans le fond de la perspective le roi est sur son trône, entouré de toute sa cour habillée à l'orientale.

LE ROI.

Ainsi ce penple esclave, oubliant son devoir,
Contre son roi leve nn front indocile.
Du sein de la poussiere il brave mon pouvoir.
Snr qnel roseau fragile
A-t-il mis son espoir?

UN PHILISTIN.

Un impostenr, un vil esclave,
Samson, les sédnit, et vous brave:
Sans donte il est armé dn secours des enfers.

LE ROI.

L'insolent vit encore? Allez, qu'on le saisisse;
Préparez tont ponr son snpplice;
Conrez, soldats, chargez de fers
Des conpables Hébrenx la tronpe vagabonde;
Ils sont les ennemis et le rebut dn monde,
Et, détestés par-tont, détestent l'nnivers.

CHOEUR DES PHILISTINS, *derriere le théâtre.*

Fuyons la mort, échappons an carnage;
Les enfers secondent sa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins:
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace?

UN PHILISTIN, *entrant sur la scene.*

Il est vainqueur, il nous menace;
Il commande au destin;
Il ressemble au dieu de la guerre,
La mort est dans ses mains;
Vos soldats renversés ensanglantent la terre;
Le peuple fuit devant ses pas.

LE ROI.

Que dites-vous? un seul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes soldats!
Quel démon pour lui se déclare?

SCENE II.

LE ROI, LES PHILISTINS *autour de lui;* SAMSON, *suivi des Hébreux, portant dans une main une massue, et de l'autre une branche d'olivier.*

SAMSON.

Roi, prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce signe heureux de la paix bienfaisante
Dans cette main sanglante
Qui vous peut immoler.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage?
Contre un roi si puissant quel bras peut s'élever?

LE ROI.

Si vous êtes un dieu, je vous dois mon hommage;
Si vous êtes un homme, osez-vous me braver?

SAMSON.

Je ne suis qu'un mortel; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui souffle à son choix

Et la mort et la guerre,
Qui vous tient sous ses lois,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien! quel est ce dieu? quel est le témoignage
Qu'il daigne m'annoncer par vous?

SAMSON.

Vos soldats mourants sous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Respectez désormais les enfants d'Israël,
Et finissez leur esclavage.

LE ROI.

Moi, qu'au sang philistin je fasse un tel outrage!
Moi, mettre en liberté ces peuples odieux!
Votre dieu serait-il plus puissant que mes dieux?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver; voyez si la nature
Reconnaît ses commandements.
Marbres, obéissez, que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, et retombe en torrents.
(*On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.*)

CHOEUR.

Ciel! ô ciel! à sa voix on voit jaillir cette onde
Des marbres amollis!
Les éléments lui sont soumis:
Est-il le souverain du monde?

LE ROI.

N'importe; quel qu'il soit, je ne puis m'avilir
A recevoir des lois de qui doit me servir.

SAMSON.

Eh bien! vous avez vu quelle était sa puissance;
Connaissez quelle est sa vengeance:
Descendez, feux des cieux, ravagez ces climats;

Que la foudre tombe en éclats;
De ces fertiles champs détruisez l'espérance.
(*tout le théâtre paraît embrasé.*)
Brûlez, moissons; séchez, guérêts;
Embrasez-vous, vastes forêts.
(*au roi.*)
Connaissez quelle est sa vengeance.

CHOEUR.

Tout s'embrase, tout se détruit;
Un dieu terrible nous poursuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Ciel! ô ciel! sommes-nous
Au jour où doit périr la terre?

LE ROI.

Suspends, suspends cette rigueur,
Ministre impérieux d'un dieu plein de fureur!
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton superbe maître:
Mes dieux long-temps vainqueurs commencent à céder;
C'est à leur voix à me résoudre.

SAMSON.

C'est à la sienne à commander.
Il nous avait punis, il m'arme de sa foudre:
A tes dieux infernaux va porter ton effroi;
Pour la derniere fois peut-être tu contemples
Et ton trône et leurs temples:
Tremble pour eux et pour toi.

SCENE III.

SAMSON, CHOEUR D'ISRAÉLITES.

SAMSON.

Vous que le ciel console après des maux si grands,
Peuples, osez paraître aux palais des tyrans:
Sonnez, trompette, organe de la gloire;

Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HÉBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats:
Il est le seul dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les soldats.
Il va finir notre esclavage,
Pour nous est l'avantage;
La gloire est à son bras;
Il fait trembler sur leur trône
Les rois maîtres de l'univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux dieux au fond des enfers.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire;
Sonnez, annoncez sa victoire.
Le défenseur intrépide
D'un troupeau faible et timide
Garde leurs paisibles jours
Contre le peuple homicide
Qui rugit dans les antres sourds;
Le berger se repose, et sa flûte soupire
Sous ses doigts le tendre délire
De ses innocentes amours.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire;
Sonnez, annoncez sa victoire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

Le théâtre représente un bocage et un autel, où sont Mars, Vénus, et les dieux de Syrie.

LE ROI, LE GRAND-PRETRE DE MARS, DALILA, PRÊTRESSE DE VÉNUS, CHOEUR.

LE ROI.

Dieux de Syrie,
Dieux immortels,
Ecoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Au pied de vos autels;
Eveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.
Votre peuple vous prie:
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protege nos climats;
Prépare
A ce barbare
Les fers et le trépas.

O Vénus! déesse charmante,
Ne permets pas que ces beaux jours,
Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

« Samson nous a domtés; ce glorieux empire
« Touche à son dernier jour.
« Fléchissez ce héros; qu'il aime, qu'il soupire;
« Vous n'avez d'espoir qu'en l'Amour. »

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire;
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs;
Apprends-nous à semer de fleurs
Le piege aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHOEUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête;
Pour ses jeux la jeunesse s'apprête.
Amour, voici le temps heureux
Pour inspirer et pour sentir tes feux.

CHOEUR DES FILLES.

Amour, voici le temps, etc.
Dieu des plaisirs, etc.

DALILA.

Il vient plein de colere, et la terreur le suit:
Retirons-nous sous cet épais feuillage.
(*Elle se retire avec les filles de Gaza et les prêtresses.*)
Implorons le dieu qui séduit
Le plus ferme courage.

SCENE II.

SAMSON.

Le Dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage;
Devant lui tout tremble et tout fuit;
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de ravage
Que son nom seul en a produit
Chez le Philistin plein de rage.
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans son passage
N'ont fait que l'irriter;
Ils sont tombés, la mort est leur partage.
(*On entend une harmonie douce.*)
Ces sons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Asyles de la paix, lieux charmants, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(*il s'endort sur un lit de gazon.*)

SCENE III.

DALILA, SAMSON.

CHOEUR DES PRÊTRESSES DE VÉNUS, *revenant sur la scene.*
Plaisirs flatteurs, amollissez son ame;
Songes charmants, enchantez son sommeil.

FILLES DE GAZA.
Tendre Amour, éclaire son réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir et ta flamme.

DALILA.
Vénus, inspire-nous, préside à ce beau jour.
Est-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il semble né pour embellir ta cour.

Armé, c'est le dieu Mars; désarmé, c'est l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide:
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible;
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHOEUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON *se réveille, entouré des filles de Gaza.*

Où suis-je? en quels climats me vois-je transporté?
Quels doux concerts se font entendre?
Quels ravissants objets viennent de me surprendre?
Est-ce ici le séjour de la félicité?

DALILA, *à Samson.*

Du charmant Adonis nous célébrons la fête;
L'Amour en ordonna les jeux,
C'est l'Amour qui les apprête;
Puissent-ils mériter un regard de vos yeux!

SAMSON.

Quel est cet Adonis dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau séjour?

DALILA.

C'était un héros indomtable
Qui fut aimé de la mere d'Amour:
Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter:
Les vents viennent de s'arrêter;
Ces forêts, ces oiseaux et toute la nature
Se taisent pour vous écouter.

DALILA *se met à côté de Samson. Le chœur se range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'instruments qui sont sur le théâtre.*

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre;

C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins;
Ce fut près de cette onde, en ces riants jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains:
Alors tout fut heureux dans une paix profonde:
Tout l'univers aima dans le sein du loisir;
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaisir.

SAMSON.

Que ses traits ont d'appas! que sa voix m'intéresse!
Que je suis étonné de sentir la tendresse!
De quel poison charmant je me sens pénétré!

DALILA.

Sans Vénus, sans l'Amour, qu'aurait-il pu prétendre?
Dans nos bois il est adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré:
Il devint dieu dès qu'il fut tendre;
Depuis cet heureux jour,
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inspirent le plus tendre amour
Au cœur le plus sauvage.

SAMSON.

O ciel! ô troubles inconnus!
J'étais ce cœur sauvage, et je ne le suis plus.
Je suis changé; j'éprouve une flamme naissante.
(*à Dalila.*)
Ah! s'il était une Vénus,
Si des Amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait se présenter,
Je vous prendrais pour elle, et croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendresse;
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a sentis!
Mais j'eusse aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déesse.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LES HÉBREUX.

LES HÉBREUX.

Ne tardez point, venez; tout un peuple fidele
Est prêt à marcher sous vos lois.
Soyez le premier de nos rois;
Combattez et régnez, la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous suis, je le dois ; j'accepte vos présents.
Ah!... quel charme puissant m'arrête!
Ah! différez du moins, différez quelque temps
Ces honneurs brillants qu'on m'apprête.

CHOEUR DES FILLES DE GAZA.

Demeurez, présidez à nos fêtes;
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats;
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous sourire;
L'Amour vous tend les bras.

LES HÉBREUX.

Craignez le plaisir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne:
L'amour nous dérobe souvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

DEUX HÉBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas;
Nos cruels ennemis sont prêts à nous surprendre;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je suis vos pas.
Prêtresse de Vénus, vous, sa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois, pour ce grand esclavage;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-temps gémir de votre absence?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Est-il un plus grand bien que celui de vous voir?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique espérance,
Et vous êtes mon seul espoir.

SCENE V.

DALILA.

Il s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame;
Par-tout il est vainqueur:
Le feu que j'allumais m'enflamme;
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.
O mere des Plaisirs, le cœur de ta prêtresse
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus! ma seule déesse,
La tendresse est ma loi, mon devoir est d'aimer.
Echo, voix errante,
Légere habitante
De ce beau séjour,
Echo, monument de l'amour,
Parle de ma faiblesse au héros qui m'enchante.
Favoris du printemps, de l'amour et des airs,

Oiseaux dont j'entends les concerts,
Chers confidents de ma tendresse extrême,
Doux ramage des oiseaux,
Voix fidele des échos,
Répétez à jamais, Je l'aime, je l'aime.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

LE GRAND-PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, le roi vous accorde à ce héros terrible;
Mais vous entendez à quel prix:
Découvrez le secret de sa force invincible
Qui commande au monde surpris;
Un tendre hymen, un sort paisible,
Dépendront du secret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher? il m'aime:
L'indifférent seul est discret;
Samson me parlera, j'en juge par moi-même;
L'amour n'a point de secret.

SCENE II.

DALILA.

Secourez-moi, tendres Amours.
Amenez la paix sur la terre;
Cessez, trompettes et tambours,
D'annoncer la funeste guerre;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire;
Qu'à jamais je puisse plaire,
Puisque je sens que j'aimerai toujours!

Secondez-moi, tendres Amours,
Amenez la paix sur la terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'ai sauvé les Hébreux par l'effort de mon bras,
Et vous sauvez par vos appas
Votre peuple et votre roi même:
C'est pour vous mériter que j'accorde la paix.
Le roi m'offre son diadème,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux; on s'empresse à vous plaire.
Vous régnez sur vos ennemis;
Mais de tous les sujets que vous venez de faire
Mon cœur vous est le plus soumis.

SAMSON ET DALILA, *ensemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes;
Myrte amoureux, croissez près des lauriers.
L'amour est le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels.
Que tardez-vous encore?
Venez; qu'un pur amour vous amene aux autels
Du dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, son culte est impie, et ma loi le condamne;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'est plus.

Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le temple de l'univers;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le temple de l'univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, CHOEUR DE DIFFÉRENTS PEUPLES, DE GUERRIERS, DE PASTEURS.

(Le temple de Vénus paraît dans toute sa splendeur.)

Air.

Amour, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des éléments,
L'univers n'est formé, ne s'anime et ne dure
Que par tes regards bienfaisants.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
Tout n'est rien sans tes feux.
On craint les autres dieux; c'est Vénus qu'on adore:
Ils regnent sur le monde, et tu regnes sur eux.

GUERRIERS.

Venus, notre fier courage,
Dans le sang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit;
Tu nous désarmes;
Nous rendons les armes:
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRÊTRESSE.

Chantez, oiseaux, chantez: votre ramage tendre
Est la voix des plaisirs.
Chantez; Vénus doit vous entendre;
Portez-lui nos soupirs.

Les filles de Flore
S'empressent d'éclore
Dans ce séjour;
La fraicheur brillante
De la fleur naissante
Se passe en un jour:
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle,
Plaît à son tour.
Sensible image
Des plaisirs du bel âge,
Sensible image
Du charmant amour!

SAMSON.

Je n'y résiste plus; le charme qui m'obsede
Tyrannise mon cœur, enivre tous mes sens:
Possédez à jamais ce cœur qui vous possede,
Et gouvernez tous mes moments.
Venez : vous vous troublez....

DALILA.

Ciel! que vais-je lui dire?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur soupire?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, et je dois vous parler.

SAMSON.

Ah! devant vous, c'est à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous?

DALILA.

Cet amour qui m'engage
Fait ma gloire et mon bonheur;
Mais il me faut un nouveau gage
Qui m'assure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez; tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi par quel charme heureux,
Par quel pouvoir secret cette force invincible...?

SAMSON.

Que me demandez-vous? c'est un secret terrible
Entre le ciel et moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi?
Vous doutez, et m'aimez!..

SAMSON.

Mon cœur est trop sensible;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

DALILA.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse.

SAMSON.

N'abusez point de ma faiblesse.

DALILA.

Cruel! quel injuste refus!
Notre hymen en dépend; nos nœuds seraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous?...

DALILA.

Parlez, c'est l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah! cessez d'écouter cette funeste envie.

DALILA.

Cessez de m'accabler de refus outrageants.

SAMSON.

Eh bien! vous le voulez; l'amour me justifie:
Mes cheveux, à mon dieu consacrés dès long-temps,
De ses bontés pour moi sont les sacrés garants;
Il voulut attacher ma force et mon courage
A de si faibles ornements:
Ils sont à lui; ma gloire est son ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous?...

SAMSON.

Qu'ai-je dit? malheureux!
Ma raison revient; je frissonne
De l'abyme où j'entraîne avec moi les Hébreux.

TOUS DEUX, *ensemble.*

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple disparaît, l'astre du jour s'enfuit,
L'horreur épaisse de la nuit
De son voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le secret formidable.
Amour! fatale volupté!
C'est toi qui m'as précipité
Dans un piege effroyable;
Et je sens que Dieu m'a quitté.

SCENE V.

LES PHILISTINS, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE DES PHILISTINS.

Venez; ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous assure
Que du dieu des combats il est abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure?

SAMSON.

Quoi! de mes ennemis je suis environné!
(*il combat.*)
Tombez, tyrans...

LES PHILISTINS.

Cédez, esclave.
(*ensemble.*)
Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels! arrêtez,
Tournez sur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans....

LES PHILISTINS, *combattant.*

Cédez, esclave.

SAMSON.

Ah ! quelle mortelle langueur!
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah Dieu! ma valeur est trompée;
Dieu retire son bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave:
Il est vaincu; cédez, esclave.

SAMSON, *entre leurs mains.*

Non, lâches! non, ce bras n'est point vaincu par vous;
C'est Dieu qui me livre à vos coups.
(on l'emmene.)

SCENE VI.

DALILA.

O désespoir! ô tourments! ô tendresse!
Roi cruel! peuples inhumains!
O Vénus, trompeuse déesse!
Vous abusiez de ma faiblesse;
Vous avez préparé par mes fatales mains
L'abyme horrible où je l'entraîne;
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains
Pour hâter sa mort et la mienne.
Trône, tombez; brûlez, autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, dieux cruels,
Puisse un dieu plus puissant écraser de sa foudre
Vous et vos peuples criminels!

CHOEUR, *derriere le théâtre.*

Qu'il périsse,

Qu'il tombe en sacrifice
A nos dieux.

DALILA.

Voix barbares ! cris odienx.
Allons partager son supplice.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

SAMSON *enchaîné*, GARDES.

PROFONDS abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi!
Mon bras a refusé de servir mon courage;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage;
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux;
Lumiere, tu fuis de mes yeux;
Lumiere, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du créateur;
Douce lumiere,
Nature entiere,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupiere.
Profonds abymes, etc.

SCENE II.

SAMSON, CHOEUR D'HÉBREUX.

PERSONNAGES DU CHOEUR.
Hélas! nous t'amenons nos tribus enchaînées,

Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple saint, malheureuse race,
Mon bras relevait ta grandeur;
Ma faiblesse a fait ta disgrace.
Quoi! Dalila me fuit! chers amis, pardonnez
A de si honteuses alarmes.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Elle a fini ses jours infortunés.
Oublions à jamais la cause de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau!
Ce que j'adore est au tombeau!
Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi!

SAMSON ET DEUX CORYPHÉES.

Amour, tyran que je déteste,
Tu détruis la vertu, tu traînes sur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas:
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable et funeste!

UN CORYPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux;
Ils viennent insulter au destin qui nous presse;
Ils osent imputer au pouvoir de leurs dieux
Les maux affreux où Dieu nous laisse.

SCENE III.

LE ROI, CHOEUR DE PHILISTINS, SAMSON, CHOEUR D'HÉBREUX.

LE ROI ET LE CHOEUR.

Elevez vos accents vers vos dieux favorables,

Vengez leurs autels, vengez-nous.

LE CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accents, etc.

CHOEUR D'ISRAÉLITES.

Terminons nos jours déplorables.

SAMSON.

O dieu vengeur! ils ne sont point coupables;
Tourne sur moi tes coups.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accents vers nos dieux favorables;
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu... pardonne.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment;
Que le trait de la mort suspendu sur sa tête,
Le menace encore et s'arrête;
Que Samson dans sa rage entende notre fête,
Que nos plaisirs soient son tourment.

SCENE IV.

SAMSON, LES ISRAÉLITES, LE ROI, LES PRÊTRESSES DE VÉNUS, LES PRÊTRES DE MARS.

UNE PRÊTRESSE.

Tous nos dieux étonnés et cachés dans les cieux
Ne pouvaient sauver notre empire:
Vénus avec un sourire
Nous a rendus victorieux;
Mars a volé, guidé par elle;
Sur son char tout sanglant
La victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidele,

Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus qui défend anx tempêtes
De gronder sur nos têtes.
Notre eunemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos couquêtes,
Et tombe à son autel.

LE ROI.

Eh bien! qu'est devenu ce dieu si redoutable
Qui par tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et son bras languissant ne peut se déployer;
Il t'abandonne, il cede à ma puissance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins,
Son tonnerre étouffé dans ses débiles mains
Se repose dans le silence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai soutenu cet horrible langage
Quand il n'offensait qu'un mortel:
On insulte ton nom, ton culte, ton autel;
Leve-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne sont point entendus;
Malheureux, ton dieu n'est plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuse;
Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

LE ROI.

Non, tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice:
Qu'avec toi ton dieu périsse,
Et qu'il soit comme toi méprisé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inspires enfin; c'est sur toi que je fonde

Mes superbes desseins;
Tu m'inspires; ton bras seconde
Mes languissantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourments,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers moments?
Qu'on l'immole; il est temps;
Frappez; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez; je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple, et du Dieu que je sers:
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux! que tes murs se renversent,
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur!

CHOEUR.

Tout tombe, tout périt. O ciel! ô dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.



